LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

★ SAMEDI 12 JANVIER 1935 ★
Treizième année. — N° 639
DIRECTION, RÉDACTION, PUBLICITÉ :
148, Rue Montmartre (2e)
Téléphone : CENTRAL 32-68 et 74-93
R. C. Seine: 212481 B.

Rédacteur en Chef :
FRÉDÉRIC LEFÈVRE

ARTISTIQUES ET SCIENTIFIQUES
LE GRAND HEBDOMADAIRE INTELLECTUEL
DIRECTEUR : MAURICE MARTIN DU GARD

LE NUMÉRO : 75 CENTIMES
SUR PAPIER DE LUXE : 3 FRANCS

Abonnement d'un An	Ord.	Luxe
France, Colonies et Sarre . .	37 fr.	150 fr.
Tarif extérieur réduit. . . .	52 fr.	200 fr.
Tarif extérieur plein	67 fr.	235 fr.

ADMINISTRATION ET VENTE
LIBRAIRIE LAROUSSE
13-17, Rue Montparnasse, Paris-6e
On s'abonne chez tous les LIBRAIRES, dans tous les Bureaux de Poste et à la LIBRAIRIE LAROUSSE. — Chèque Postal n° 653-63, Paris.

A la recherche de "l'homme nouveau"

LE HÉROS SELON GRACIAN

par Paul HAZARD,
Professeur au Collège de France

On parle d'homme nouveau. Toute époque s'est créé un idéal d'homme. C'est ainsi qu'entre « l'honnête homme » du XVIIe siècle et le philosophe à la manière des Encyclopédistes, un jésuite espagnol, Baltasar Gracian, proposa son type de héros dont M. Paul Hazard trace ici un portrait synthétique. Nos lecteurs verront si ce héros peut encore nous fournir des traits exemplaires.

○ ○ ○

Lorsque le Courtisan italien, après avoir joué son rôle de maître et de guide, avait pris sa retraite, l'Honnête homme lui avait succédé. A une génération encore tumultueuse, il avait donné des leçons de sagesse, qu'on avait suivies : comment il fallait accepter l'ordre religieux, politique, social, qui, après bien des expériences et bien des peines, semblait être le meilleur ; comment chacun devait s'y installer, sans bouleversements, sans révoltes, pour que tous fussent heureux, ou du moins contents. Il était fait de contrastes, mais si habilement assortis qu'il finissait par présenter une harmonie parfaite : conciliation entre la sagesse antique et les vertus chrétiennes, entre les exigences de la pensée et celles de la vie, entre l'âme et le corps, entre le journalier et le sublime. Il enseignait la politesse, vertu difficile, qui consiste à plaire aux autres pour se plaire à soi-même : il disait qu'il fallait fuir les excès, même dans le bien, et ne jamais se piquer de rien, sauf d'honneur. Il se formait par une constante discipline, par une volonté vigilante : c'est une entreprise difficile que d'empêcher le Moi de déborder, de le contraindre à ne valoir que comme composant d'une valeur commune. Une telle obligation demande un héroïsme discret ; et l'honnête homme ne semble toute grâce que parce qu'il règle sa force intérieure et la dépense en harmonies.

Baltasar Gracian

Vers la fin du siècle, son image brillait encore : il y avait encore des gens pour la contempler avec dévotion, et pour la proposer comme modèle aux jeunes hommes. Des faiseurs de traités exploitaient le succès de leurs prédécesseurs et prodiguaient des conseils trop connus. Par exemple : l'honnête homme aime les compagnies et les recherche avec plaisir ; il juge bien des ouvrages de l'esprit et n'en parle ni par prévention ni par critique ni par jalousie...

Conseils attardés : vieilles rengaines. A peu près tous les principes, en somme, qui constituaient la philosophie de l'honnêteté, se sont effondrés ; la belle statue tombe en morceaux.

L'honnête homme est déchu de son rang : il faut un autre modèle pour diriger la vie.

○ ○ ○

L'Espagne en proposa un : c'est une surprise, et d'autant plus marquée que le Héros espagnol n'était pas une création récente, et semblait ressusciter. Le P. Baltasar Gracian, de la Compagnie de Jésus, avait publié en 1637 *El Héroe* ; en 1640, *El Político* ; en 1646, *El Discreto* ; en 1647, *El Oraculo manual* ; en 1651, 1653, 1657, *El Criticón* : tous ouvrages consacrés à étudier l'homme, et à former, de ses traits choisis, un modèle à imiter ; mais qui, d'après la loi commune et particulièrement à une époque où les idées précipitaient leur cours, auraient dû sortir de mode. Pourquoi, vers la fin du XVIIe siècle, Baltasar Gracian fut-il si abondamment traduit, si hautement loué ? Il n'était pas inconnu : mais d'une demi-lumière favorable, il passait, sur le tard, à l'éclat des grandes gloires. Peut-être parce qu'une traduction française, celle d'Amelot de la Houssaye, en 1684, lui enleva, noble, aisée, un peu de sa saveur originale, mais lui donna en compensation l'air européen qui lui manquait encore. Peut-être parce que la Compagnie de Jésus, oubliant les querelles qu'elle avait eues avec l'auteur, contribua pour son compte à ce succès posthume. Peut-être parce qu'il y avait un vaste public que ne satisfaisaient pas les tendances nouvelles, et qui trouvait amères les nourritures terrestres ; il reste toujours comme dira Stendhal, de l'espagnolisme dans les cœurs. Peut-être pour des motifs que nous ne saisissons pas : on ne saurait tout expliquer.

○ ○ ○

Le fait est que, de 1685 à 1716, on compte, pour la France seule, une quinzaine de versions de Gracian. L'Allemagne s'engoue du moraliste espagnol. En Angleterre, en Italie, partout Gracian est à l'honneur.

L'homme idéal, à l'en croire, n'est pas celui qui se contente d'un mélange harmonieux de qualités moyennes : des vertus médiocres, même si elles sont nombreuses, n'aboutissent jamais qu'à la médiocrité. Une plus haute ambition l'exalte, car il veut exceller dans le grand. Pourvu d'une intelligence éminente, d'un jugement solide et sûr, d'un esprit tout de feu ; brûlant de passion (qu'importe l'intelligence, si le cœur n'y répond pas ?) ; choisissant sa capacité dominante, et se fiant aussi, par intuition, aux desseins de la Fortune, qui aime ceux qui lui font violence ; se propsant les plus sublimes exemples en chaque genre, moins encore pour les égaler que pour les dépasser : l'homme idéal est celui qui travaille à devenir le Premier et l'Unique. Il faut pour cela qu'il soit secret, mystérieux, capable d'attendre son heure, voire même de dissimuler son jeu : tant il importe de ne se révéler que par degrés, pour provoquer chaque fois l'émerveillement du vulgaire devant une force qui semble inépuisable. Le Héros est stoïque dans la souffrance, stoïque dans les humiliations : la seule humiliation véritable est celle qu'il devrait s'infliger à lui-même, devant le tribunal de sa conscience, s'il venait à démériter à ses propres yeux. Le triomphe n'est pas une fin ; la domination du monde n'est qu'un moyen ; de son Moi vainqueur et superbe, le Héros fait hommage à Dieu ; il rapporte à la Religion l'empire moral qu'il a conquis. Habile, jusqu'à pratiquer « une sainte astuce », et naïvement orgueilleux ; connaissant à fond le vrai du cœur humain, et romanesque ; pratique, et avide de beauté idéale ; exalté, impérieux, dévot, aimant la difficulté pour ce qu'elle contient d'âpre et de dur ; admirable, éclatant, contradictoire : ainsi se peint son portrait. L'Honnête homme, fait pour cadrer avec les paysages de l'Ile-de-France, discrets, doux et gris, paraît effacé par comparaison : le Héros demande le même soleil qui, sur les routes de Castille, brûlait Don Quichotte, et faisait miroiter devant lui la justice, la bonté, l'amour.

Il plut à l'Europe : mais pour un moment. Elle pouvait considérer Gracian avec curiosité, avec sympathie ; lire ses livres, y trouver de l'instruction et de l'agrément : mais elle ne pouvait pas le prendre comme guide. Il était trop tard, sa décision était prise, elle ne reviendrait pas en arrière. Si déjà l'Honnête homme ne lui suffisait plus, comment aurait-elle suivi les traces d'un Héros bien moins que lui lascif ?

LE LIVRE DE LA SEMAINE

Anquetil-Duperron

*Cet hommage à la mémoire d'Anquetil-Duperron est le fruit d'une émouvante collaboration. En effet, l'*Exposition des Usages Civils et Religieux des Parsis *y est précédée d'une* Vie d'Anquetil-Duperron, *par Raymond Schwab, et suivie de quarante pages du Dr. Mody sur* Anquetil-Duperron de Paris et Destour Dorab de Surate. *Sylvain Lévi n'avait-il pas, dans une noble préface, dédié cet* Anquetil-Duperron *(1) au Dr. Mody comme au « plus grand des savants qui ont honoré le sacerdoce zoroastrien dans l'Inde » ?*

En lisant une biographie si précise et si vibrante à la fois, on partagera l'enthousiasme raisonné que son héros inspire à Raymond Schwab. On l'approuvera d'avoir, en reproduisant ici les Usages Civils et Religieux, *cédé au désir qu'exprimait la communauté parsie de Bombay. Car ce livre n'a pu paraître que grâce à l'appui de ceux dont le souvenir d'Anquetil a fait là-bas des amis de la France. Et leur générosité fut stimulée par le même Dr. Mody qui discute passionnément certaines allégations d'Anquetil à propos de sa visite au Temple du Feu. Bien rares sont les témoignages qui unissent ainsi la gratitude envers un précurseur et le culte de la vérité.*

Le privilège d'un ignorant, devant un ouvrage qui soulève tant de problèmes, consiste à ne retenir que les moments où un Anquetil a vécu dans son existence personnelle une minute de la vie de l'humanité. Vous ne vous étonnerez pas que la première « minute » ait représenté cinq rudes années pour Anquetil : depuis la journée de 1754 où on lui montre un fragment indéchiffrable d'écriture zende jusqu'au 24 mars 1759 où il est en mesure de traduire le Livre de Zoroastre. Entre les deux dates, quelle prodigieuse aventure ! Comme l'écrit Schwab, « la carrière de ce fondateur de science débute par le romanesque où finit Manon Lescaut *» : ensuite il dut lutter contre les hommes, rompre les sortilèges des femmes et braver dix fois la mort. Mais sa volonté triompha de tous les obstacles.*

Traducteur de l'Avesta et des Upanishads, il est parvenu, selon son rêve, à « débrouiller les archives du genre humain ». Alors on lui conteste sa gloire; ses ennemis ne se recrutent pas seulement parmi les philologues; les philosophes aussi l'attaquent. De ses découvertes, ils espéraient des armes contre la religion, tandis que ce catholique teinté de jansénisme entendait servir Moïse et Jésus en révélant Zoroastre. Raymond Schwab éclaire ce conflit avec la même sagacité qu'il montre comment l'orthodoxe Anquetil préparait les esprits à l'idée d'un syncrétisme universel.

A soixante-treize ans, cet Anquetil achevait son orageuse carrière dans ce que Sylvain Lévi appelle « une apothéose de misère sublime et sordide, la misère d'un saint ». Pour sa nourriture quotidienne, la somme de quatre sous lui suffisait. Elle lui assurait assez d'indépendance pour lui permettre, dans l'admirable lettre du 28 mai 1804, d'offrir sa démission de membre de l'Institut en refusant le serment à l'Empereur : « l'âme que le Ciel m'a donnée (répondait-il) est trop grande et trop libre pour que je m'abaisse et me lie en jurant fidélité à mon semblable ». Pour couronner la « merveilleuse histoire » qui faisait rêver Barrès et « l'existence exemplaire » qu'a retracée Raymond Schwab, je n'imagine rien qui dépasse cette affirmation de la dignité humaine.

René LALOU

(1) Librairie Ernest Leroux.

LE SECRET DE LA SARRE

Sarrebruck et les prétendants. — Genève militante. — Sarrelouis, fille ingrate de Versailles.

(De notre envoyé spécial)

Le train franchit une rivière boueuse et grossie par les pluies. A l'horizon, des côteaux boisés ; autour de nous, des champs rectangulaires, des losanges de couleur, tout un habit d'arlequin tapissant la vallée ; au bord de l'eau, des arbres. Un paysage d'hiver comme tous les autres, avec des milliers d'oiseaux tournoyant sous les pesants nuages. La propagande du Reich le célèbre, ce paysage, et proclame que c'est un « deutsche *Landschaft* », un paysage allemand. Voici deux pêcheurs à la ligne ; une péniche : cette rivière que nous longeons pourrait être l'Oise ou la Somme. Et pourtant c'est la Sarre, la Sarre, disent les nazis, sur laquelle souffle le vent allemand, sur laquelle tombe la pluie allemande et tout le long de laquelle on se promène, le soir, au clair de la lune allemande. Nous traversons des faubourgs ouvriers, entourés de maigres potagers. Les gens qui vivent ici sont pauvres. Ont-ils le loisir de se demander s'ils sont de pauvres Allemands ? Ou de pauvres autres choses ?

La vallée de la Sarre

Les rues de Sarrebruck ont un aspect du dimanche. A quelques pas de la gare, un immense panneau surmontant une hutte en branchages de sapin m'arrête sur le bureau d'initiative du Front Allemand à son siège par lui, à gauche. Sur les trottoirs et sur la chaussée, la cohue qui ne se disperse pas démontre au visiteur que ce mardi n'est pas un mardi comme les autres. Les promeneurs ne se promènent pas et s'arrêtent comme s'ils attendaient le passage d'un cortège. Les écoliers ne sont pas à l'école.

La Commission du Plébiscite a fait retirer les drapeaux. Il y a huit jours encore, les étendards allemands et les emblèmes hitlériens formaient une voûte au-dessus des principales rues de Sarrebruck. Tout cela a disparu maintenant. Mais les étalages sont encombrés de guirlandes, de portraits du « Führer » ; on vend des lampions pour les illuminations et ces cartouches dorés au centre desquels on installera un Hitler rutilant.

Que signifie cet enthousiasme commercial, ce délire patriotique des boutiquiers ? Que Sarrebruck est une ville allemande, rien qu'allemande et qu'elle prétend le rester jusqu'à la fin du monde ? Il se peut. Mais cela veut dire aussi que la propagande a été bien faite, que les nazis ont voulu toucher les centres nerveux de la petite ville et que chacun, à Sarrebruck, prend ses précautions contre la terreur. Les commerçants de la Banhofstrasse peuvent dresser des autels au « Führer ». Ceux d'entre eux qui se nomment Kohn, Levy et Birnbaum ne le cèdent pas aux concurrents et ils exposent aussi Hitler, les guirlandes, les cartes postales à croix gammée. Juif ou chrétien, c'est la meilleure façon de s'assurer contre le risque. Quant au sentiment véritable de tout ce monde, on le connaîtra lundi.

Dans l'entretemps, nous goûterons à loisir l'impression neuve de vivre sous le gouvernement de la Société des Nations, d'une S.D.N. agissante, militante, armée, consciente de sa force et prête à en user pour défendre la liberté menacée. Vous pouvez sourire et même, s'il vous plaît, « invoquer » le sabre de M. Prudhomme. Je sais que les troupes internationales ne se livrent pas à une vaine parade. A la première tentative de violence contre qui que ce soit, elles entreraient en action.

Les soldats de la S.D.N. possèdent de l'artillerie, des autos-mitrailleuses, et les munitions nécessaires. Or, tout cela a été rendu invisible. On ne voit pas les troupes qui occupent la Sarre. Depuis le jour de leur installation, on les a en quelque sorte « perdues de vue ». Je viens de passer trois jours à Sarrebrück et une demi-journée à Sarrelouis. J'ai rencontré de nombreux policiers et gendarmes sarrois. Pour le reste, j'ai croisé trois soldats écossais sur le pont de la Sarre, deux magnifiques lieutenants de « *granatieri di Sardegna* », dans la Banhofstrasse. C'est au bar de l'hôtel Excelsior que j'ai vu le plus fort contingent de militaires : cinq officiers anglais. Ce n'est pas ainsi que nous avons accoutumé de nous représenter une « occupation ». La population sarroise peut aller aux urnes en toute tranquillité. Nul ne s'avisera de l'inquiéter. La S. D. N. n'est pas à Sarrebrück pour décider du sort des Sarrois mais bien pour leur permettre de prendre une décision en toute liberté. C'est ce que le délégué suédois à la Commission du Plébiscite, M. Rhode, exprimait sous cette forme d'une admirable concision juridique : « *La population sarroise n'est pas l'objet, mais le sujet du Plébiscite* ».

Un prophète n'a pas beau jeu, qui risque d'être confondu dans les quarante-huit heures. Sur le terrain politique, je me garderai bien de tout jugement hâtif. Mais le problème a trop d'aspects culturels, et simplement humains pour que nous puissions le négliger ici. En atterrissant dans cette ville, le strapontin volant abandonne pour quelques heures son détachement coutumier. Promeneur passionné, j'ai cherché de surprendre le secret de la Sarre. J'ai quitté les grandes rues tapageuses, la grande foire hitlérienne. J'ai gagné les quartiers pauvres, les quartiers ouvriers de la petite ville. Et j'ai lu sur tous les visages l'angoisse. Ici, plus de banderoles, plus de lampions à vendre. Le silence, la gêne, demain peut-être la misère : les portes de la France fermées et le mark, dictateur de la faim, partageant le pouvoir du dictateur de chair et de fer.

Sur la rive gauche, dans un quartier très calme et comme oublié des propagandistes, voici le Sarrebrück des princes de Nassau. Sur une placette entourée d'arbres, ce joli pavillon baroque flanqué de statues qui pourrait être l'orangerie d'un parc français, le théâtre d'une villa, près de Vérone, est une église évangélique, une des plus belles que les Réformés aient construites. Le palais du prince Louis n'est pas loin de son église. L'architecte qui, au mépris des iconoclastes, a peuplé de statues la corniche du temple, a confié la garde du palais princier à deux sphynges de pierre, souriantes parmi les bosquets dénudés. Peut-être que ces créatures charmantes connaissent le secret de la Sarre.

L'Allemagne a fait depuis des mois des efforts inouïs pour sa propagande.

Clemenceau a rêvé, le jour qu'il a parlé des cent vingt mille Français de la Sarre.

Il y en a, sans doute. Mais combien ? Et combien de Sarrois demeurent sensibles à leurs affinités lorraines ? Il est difficile de partager les illusions de Barrès au sujet de Sarrelouis. J'ai passé quelques heures délicieuses dans la petite ville, si française de structure... Fille de Versailles avec sa belle place, ses avenues noblement ordonnées. Sarrelouis dont le nom sonne clair à l'oreille. Sarrelouis, sœur de Phalsbourg et de Rocroy, avec son enceinte étoilée dessinée par Vauban, a été l'objet, depuis des années, d'une propagande qui n'est pas seulement pro-allemande, mais encore antifrançaise ! De Sarrebrück à Sarrelouis, la différence de méthode éclate aux yeux.

Il y a trois ans, la Sarre presque toute entière eût voté pour l'Allemagne. Aujourd'hui, malgré les représailles possibles (en dépit des garanties données « pour un an » (?) à la S. D. N.) des masses considérables se prononcent contre Hitler. Que s'est-il donc passé ? Dans la Sarre, rien de particulier, mais en Allemagne, bien des choses.

Un homme politique du Front de la Liberté me disait : « *Le Sarrois pense sous terre, comme il travaille* ».

Les résultats du Plébiscite pourraient surprendre.

LEON KOCHNITZKY.

FACES ET PROFILS

Un amant de Venise

par Henri de RÉGNIER,
de l'Académie Française

Il serait bien vieux maintenant, car il n'était déjà plus jeune quand je le connus, en l'année 1899, à Venise, où il avait été élevé et où il était venu se fixer après avoir occupé un poste d'attaché à l'ambassade d'Autriche-Hongrie, à Paris. Sa famille possédait l'antique château de Duino, près de Grado, qui dominait l'Adriatique, et auprès duquel se dressait de la mer le « Sasso di Dante ». Dante avait, disait-on, eu coutume de s'asseoir sur ce rocher marin et d'y poursuivre ses sombres méditations. Malgré ce voisinage historique, le jeune seigneur de Duino ne devait jamais avoir rien eu de dantesque. Je ne crois pas qu'il soit jamais descendu aux Enfers, et c'était à Venise qu'il avait trouvé son paradis. Le prince Frédéric de Hohenlohe-Waldenburg s'était fait Vénitien de cœur et d'esprit.

La Venise qu'il aimait n'était pas seulement la Venise que, renonçant à toutes ambitions diplomatiques et autres, il avait choisie pour y mener la vie d'un sage, en volontaire exilé de sa patrie, c'était aussi une autre Venise qu'il chérissait et qu'il était né trop tard pour connaître, la galante et délicieuse Venise du dix-huitième siècle, celle de la Sérénissime République, celle de la « bauta », du « tabaro » et de la « maschera ». Il y vivait en pensée et en imagination, curieux de tout ce qui, en la Venise d'aujourd'hui, rappelait la Venise de jadis. Malgré les changements qu'y avait apportés le temps, subsistait encore beaucoup de l'ancienne vie vénitienne dans la façon dont on se comportait sous le regard du lion de Saint-Marc. Il y a, à Venise, des conditions d'existence dont on ne peut pas s'affranchir et qu'elle impose avec une douce et charmante autorité. A l'époque où je connus le prince Frédéric de Hohenlohe, cette permanence du passé était encore fort sensible à Venise.

D'ailleurs l'aimable et original personnage dont j'ai gardé un amical souvenir n'acceptait, de Venise, que ce qui était conforme aux usages vénitiens d'autrefois dont il savait les moindres détails. Sa gondole le promenait dans le dédale des canaux en son rêve de passé auquel il s'attachait à ne rien mêler de moderne. Il ne voyait de Venise que ce qu'il voulait en voir, ce qu'en avaient vu Casanova, Goldoni et Gozzi. C'était en leur compagnie imaginaire qu'il foulait les dalles de la Piazza ou parcourait les galeries des Procuraties, et c'étaient eux encore qu'il retrouvait chez des antiquaires. A cette époque, leurs magasins offraient à l'amateur de charmantes vieilles choses : armoires de laque décorées de Chinois, meubles peints, verreries de Murano, miroirs gravés de figures mythologiques, tout un bric-a-brac délicieux et de prix abordables, ce qui avait permis à l'aimable prince, assez désargenté, de remplir de ces curiosités surannées le petit palais rouge qu'il habitait à l'entrée du grand canal et que précédait un bout de jardin.

Quand on pénétrait dans l'étroit vestibule de la Casetta Rossa, on y remarquait tout d'abord, pendus au mur, une bauta et un de ces masques de carton blanc qui donnaient, en temps de carnaval, aux Vénitiens de jadis un étrange aspect fantomatique. Du vestibule on passait dans un minuscule salon, à plafond bas, où, sur une tenture de soie ancienne, se détachaient plusieurs petites peintures de Guardi. Chez le prince Frédéric de Hohenlohe, aucun objet n'était admis : meuble, étoffe, ustensile qui ne datât au moins d'un siècle et qui ne fût vénitien. Ce qu'on y mangeait l'était aussi et on y était servi dans de la vieille porcelaine de Venise. La pièce où était dressée la table était entièrement revêtue de panneaux de glace qu'encadraient des bordures de rocaille dorée. On y était reçu avec une exquise politesse par un petit homme à bras trop courts, au torse bombé, au visage agréable, à la barbe et aux cheveux blonds déjà grisonnants, parlant avec un accent un peu rapeux un français très pur, auquel répondait dans un italien chantant une jolie jeune femme brune qui portait à la joue une mouche naturelle et qui cherchait des caméléons.

La vie du prince Frédéric de Hohenlohe et de la signora Zina ne manquait pas de loisirs. Leur liaison, qui ne fut régularisée moralement que plus tard, les faisait vivre un peu à l'écart de la société vénitienne, et Frédéric de Hohenlohe profitait de cet isolement relatif pour écrire d'érudits et subtils livrets où il évoquait, en une prose finement nuancée, les beautés et la grâce de sa chère Venise d'autrefois. J'ai conservé deux de ces livrets, l'un intitulé : *Sous le sonneur vénitien*, l'autre, *Impressions vénitiennes*, et leur rencontre sur un rayon de ma bibliothèque me rappelle les heures passées dans le décor pittoresquement suranné de la Casetta Rossa où le fils d'une illustre famille princière menait, loin des charges et des honneurs, une existence de parfait Vénitien, de sage et d'amoureux, et quand son nom revient à ma pensée, je revois la petite maison rouge, au seuil de laquelle, de l'altana d'un palais d'en face, j'aperçus pour la première fois, par un beau jour de septembre de l'an 1900, Gabriele d'Annunzio, s'apprêtant à monter en gondole avec le prince dont il était l'hôte et l'ami.

Quand nous errions à travers Venise, au hasard des calli et des ri, quand nous parcourions la lagune au balancement de la gondole, quand nous regardions le soleil se coucher derrière San Giorgio Maggiore, en nous promenant dans le beau jardin Eden à la Giudecca, en faisant les cent pas sur les Zattere, nous ne pensions guère que Venise serait un jour une ville bombardée ; que la Casetta Rossa deviendrait le logis de guerre de l'aviateur Gabriele d'Annunzio et que ce serait là, après sa blessure oculaire, que le grand poète subirait le supplice d'une cécité menaçante, lui qu'il écrivait à tâtons, sur de longues bandes de papier, les magnifiques et pathétiques versets de ses *Nocturnes*.

Ce fut cependant ce qui arriva. La guerre déclarée entre l'Autriche et l'Italie interdisait au prince Frédéric de Hohenlohe le séjour de Venise, mais, profondément et tendrement Italien de cœur et d'esprit, il lui eût semblé, en retournant dans son pays, passer à l'ennemi et trahir sa foi vénitienne. Ce fut donc à Lugano qu'il se retira pendant la durée des hostilités, tandis que sa charmante Casetta Rossa devenait une demeure historique. Je crois d'ailleurs qu'il n'y rentra pas, et je ne retrouve pas dans ma mémoire la date à laquelle me parvint l'annonce de la mort de ce charmant et sympathique personnage de roman qui vivait le rêve de sa vie parmi les enchantements de la Ville enchantée et les mirages de la Lagune. Quand je retournai à Venise, en 1924, après onze ans d'éloignement, la Casetta Rossa était balafrée, mais je ne voulus pas m'informer par qui. J'aimais mieux la croire hantée par l'ombre de son prince disparu, et je l'imaginais, cette ombre, coiffée du tricorne goldonien, enveloppée des plis de la bauta de satin noir et portant sur son visage secret le masque de carton blanc des Vénitiens de Longhi.

UNE NOUVELLE D'ANDRÉ CHAMSON

L'ÉTRANGÈRE

II

Une station de montagne : une jeune femme ; un groupe d'adolescents pleins de désir et d'ennui. L'un d'eux décide « l'Etrangère » à une excursion nocturne, pour voir se lever le soleil au Cap de Coste.

Je retrouvai mes compagnons dans la ruelle. Je devais avoir l'air fou. Ma mentton saignait doucement par de petites éraflures ouvertes de bas en haut. Mon coude chantait comme un câble électrique, mais je répétais d'une voix méchante : « Je lui ai parlé ». Tous m'admiraient. Il leur semblait que je venais de devenir un homme tandis qu'ils n'étaient encore que des enfants qui s'ennuyaient dans leur pays natal entre la fin de leurs études et le commencement de leur vie.

Ce soir-là, je ne dis rien de mes projets, ni le lendemain matin. L'après-midi, nous étions allés nager à notre habitude. Comme nous venions de sortir de l'eau, pendant que nous mangions des pommes vertes, allongés au soleil sur de grandes dalles polies par les eaux, je dis tout-à-coup :

— Ce soir, je ne vous verrai pas... Je vais avec elle à la montagne.

Ils s'étaient tous retournés vers moi et restaient immobiles, frappés par cette foudre. Au bout d'un moment, Maurice dit :

— On vient avec toi ?

— Non, je n'ai besoin de personne.

J'invoquais brutalement la loi primitive, la règle des conquérants qui ne veulent pas accepter de partage. Mais je tremblais en pensant que mes amis ne voudraient peut-être rien entendre. Qu'aurais-je fait s'ils étaient venus malgré moi ? Je les sentais incertains, mais Edmond dit à Maurice : « Tu la connais, toi ? Non ? Eh bien, alors... » Laurent acheva de trancher la querelle : « Tu nous raconteras ? Tu nous diras tout ? Un jour, tu nous la feras connaître ? »

Avec leurs corps trempés d'eau froide et de soleil, leurs muscles longs, aux solides attaches, leurs détentes de bêtes coureuses, ils n'étaient que des enfants. J'étais un enfant comme eux. Lequel d'entre nous avait-il encore connu une femme ? Aucun. Nous le savions bien. A travers nos vantardises, nous n'avions jamais prétendu connaître ce secret. Nous savions maintenant qu'il allait falloir en faire la conquête. La chaste et le hasard semblaient m'en faire approcher le premier. J'avais déjà changé aux yeux de mes compagnons comme un conscrit d'une classe plus vieille.

— Tu nous diras tout ? répétait Laurent. « Si elle ne voulait pas, elle n'irait pas seule avec toi dans la montagne... Une nuit entière... »

Nous n'avions plus envie de parler. Peut-être aurions-nous dit des choses grossières, comme au lycée, mais déjà, la présence de cette femme nous en empêchait. Les grossièretés des adoles-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

cents sont abstraites. Il faut des hommes pour insulter aux choses vivantes. J'étais couché sur la roche chaude et, l'esprit perdu d'espoir, je tapais ma pomme verte contre une saillie pour la mûrir de meurtrissures.

A dix heures du soir, j'attendais dans la ruelle, le sac au dos, ployé sous lui, portant des deux mains sur ma canne. J'étais chargé comme pour une course de trois jours. J'avais pris une marmite pour faire chauffer le café, des provisions, des couvertures. « La charge du légionnaire », comme nous disions les soirs de nos départs pour l'altitude. Même arrêté, je remontais déjà mon sac d'un coup d'épaules quand, brusquement, je vis l'étrangère devant moi, en jupe sombre, en chandail bleu. Elle avait dans les mains des sacs de papier pleins de sandwiches, et une petite canne, accrochée à son avant-bras gauche, se balançait contre sa hanche.

J'étais heureux d'avoir à dire : « Donnez-moi ces paquets... Je vais les mettre dans mon sac. Ce n'était pas la peine d'emporter des provisions. » Je me sentais un peu soulagé de ma gêne en répétant : « Voilà... Ça va... », tandis que je débouclais et que je rebouclais les courroies des poches extérieures. Elle disait : « Quel sac... C'est déjà une montagne. » Ces menus gestes m'avaient empêché de défaillir de honte. Rien qu'à partir, il me semblait que j'étais au bout de toutes les audaces.

Nous marchions déjà et déjà j'étais libéré de cette honte. Le premier mot du secret était dit. Il me semblait que tout allait être facile et que je redescendrais de la montagne avec la tranquillité d'un homme que ne hante plus le mystère de la vie.

Tout de suite, le chemin montait dur. Il ne fallait pas penser à trouver du souffle pour des paroles. Je haletais sous mon sac et, derrière moi, l'étrangère suivait d'un pied de chèvre.

Au premier col, avant de perdre la vue de la ville, je m'arrêtai. Au fond du trou, le train sifflait devant la gare. J'étouffai un petit rire en imaginant mes camarades tassés contre le portillon. Je me sentais libre et me moquais déjà des servitudes de l'espérance. Je trouvais ridicule d'attendre devant une petite porte quand on pouvait s'en aller, la gorge sèche et rafraîchie à grands coups par l'air froid qui descendait du ciel, vers la conquête du secret.

L'étrangère déroulait le col de son chandail jusqu'à ses oreilles. Le vent froid, démasqué par le col, tombait d'aplomb sur nous. « La cabane est encore loin ? » demanda-t-elle. Il me semblait qu'elle avait hâte de se trouver seule avec moi, entre les quatre murs de forteresse, dans le petit réduit sombre et silencieux. J'aurais voulu pouvoir la prendre dans mes bras et l'emporter à travers la montagne avec des bottes de sept lieues. « Nous allons marcher plus vite... Maintenant, nous suivons la crête. Nous ne regrimperons qu'en arrivant au-dessous de la cabane. »

Nous nous étions remis en route. Elle fit « Ah ! » d'un air découragé, et, après un moment de silence : « Je n'ai pas l'habitude. Je suis à moitié morte déjà. » Pour l'entraîner, je me mis à chanter. Je chantais faux, mais à voix de tonnerre et sur un mode qui n'appartenait qu'à moi. Je réinventais les chansons à côté de leur air. L'étrangère riait à pleine gorge. « Taisez-vous... Vous me coupez les jambes avec vos chansons. » Je me tus, mais lui pris le bras. Elle se laissa faire, mais je n'avais contre moi qu'un bras endormi, un membre lourd. Je devais la traîner sans avoir le droit de toucher à sa vie. Je me fatiguai vite. Tous les jeux improvisés pour tromper le découragement de la jeune femme avaient tout de même mangé le temps. Nous avions dépassé le Bout de Côte, et, déjà, les ruines du Crestat apparaissaient devant nous. La nuit tombait dans le trou noir de la vallée. L'étrangère marchait sans rien dire, les dents serrées, les yeux grands ouverts, et souriait chaque fois que je me tournais vers elle, comme font les gens qui souffrent. Maintenant, je parlais à perdre haleine : « Vous voyez bien que j'ai eu raison de vous enlever dans la montagne... Sans ça, vous seriez déjà couchée, endormie..., je déteste le sommeil. Si je trouvais des compagnons, je partirais tous les soirs en course, comme aujourd'hui. Vous verrez, le matin... On a la fièvre, et, dès le petit jour, la fièvre passe. »

Maintenant, le moindre caillou suffisait à faire buter le pied de l'étrangère. Souvent, déséquilibrée dans sa marche, elle m'attrapait par le bras en faisant un petit cri. Je la soutenais de mon mieux en essayant de garder entre mes doigts sa manche de laine chaude ou sa main froide. Le vent s'était tendu et, par moments, nous pliait sous ses rafales. Il me semblait qu'il entrait jusqu'au fond de moi. A chaque instant, son tumulte emplissait ma tête et ma gorge et je m'arrêtais brusquement de parler en pensant que j'allais être seul avec l'étrangère dans la petite casemate sombre où le feu s'allumerait en grondant devant la litière de genêts sur laquelle je jetterais mes couvertures.

Je n'imaginais pas un refus. Je ne pensais même pas avoir à démasquer mon désir. La solitude allait pourvoir à tout. L'étrangère n'avait-elle pas accepté de venir seule avec moi, au fond de ce désert ?

Nous nous étions arrêtés devant les sapins. Elle était restée cinq minutes, allongée à plat ventre, la tête enfoncée dans l'herbe fine, les bras en croix, comme morte. Pendant ce temps, assis, la tête levée aux étoiles, j'avais donné plus libre cours à ma folie. Ce n'était même plus une attente. J'allais recevoir le don du secret dans une exaltation victorieuse du sommeil et de la fatigue.

Au creux du col, j'entrais le premier dans la cabane. Je criai pour que l'étrangère pût me suivre à la trace. En quelques coups de pied, je ramassai la litière éparse, j'étendis sur elle mes couvertures et, quand la jeune femme entra, les mains hautes contre le mur, je soufflais déjà sur des brindilles que j'avais rassemblées sous la hotte de la cheminée.

— Allongez-vous... Je vais chercher de l'eau et du bois.

Je l'entendis qui se laissait tomber sur les couvertures, avec une espèce de gémissement, comme un soldat blessé. Je criai encore à travers la porte :

— Quittez vos souliers... Débouclez votre ceinture.

Je courais dans la nuit vers le groupe des petits sapins tués par l'hiver, où je savais trouver du bois sec. Allégé de mon sac, je me sentais plus dispos qu'au départ. Les branches grises éclataient dans mes bras ou sous mes talons dans des froissements de mousses et de lichens. Je me grisais de ma force. Je revins, chargé d'un fagot énorme. Le feu de brindilles touchait à sa fin. Je le ranimai et lançai des bûches dans ses flammes. Sous la chaleur, l'étrangère grogna. Elle était couchée sur le dos, déchaussée, les mains sur les yeux. Elle se tordit un peu sans découvrir son visage. Sous le chandail étroit, son torse battait par courbes lentes. On aurait dit une cuirasse bleue, avec les deux coquilles qui trahissent les héroïnes. La rage du feu balançait sur elle des lueurs de bataille, ombres noires qui se mélangeaient à des ombres rouges. Je restai debout à regarder cette Diane endormie, certain qu'elle allait se réveiller, ouvrir ses mains et me faire signe de tout son visage. Je me laissai tomber à genoux, à côté d'elle, et restai penché sur son souffle, tout proche, la nuque serrée. L'étrangère grogna de nouveau, ses mains se crispèrent deux fois et, lentement, ses bras s'ouvrirent. Ses yeux se posaient sur moi. Je devais avoir l'air fou de jeunesse maladroite et de désir déjà suppliant.

Elle restait immobile, mais ses yeux d'aînée me tenaient à distance. Je ne bougeais pas non plus. J'étais déjà déconcerté d'être si près d'elle. A longueur de bras, mon visage était sur le sien et je retenais mon haleine pour ne pas lui voler son air. Elle me regardait et j'eus brusquement l'impression qu'elle venait de dominer sa fatigue. Alors, elle dit d'une voix dont elle semblait entièrement la maîtresse, une petite voix sourde et volontaire : « J'ai dormi ? Faites-moi manger, voulez-vous ? » Et puis, sur un regard plus appuyé : « Allons, je vous en prie. »

J'étais déjà debout. Je fouillais dans mon sac, je mettais la table devant elle. Accroupie, elle riait en me voyant sortir toutes mes victuailles. « C'est un réveillon ? » Mes mains tremblaient un peu comme la corde détendue d'un arc et j'étais rouge des cheveux jusqu'aux épaules. Je venais d'apprendre que le secret ne se livrait pas de lui-même et qu'il fallait savoir le conquérir. D'un seul coup, j'étais retourné aux faiblesses de l'adolescence.

L'étrangère me tenait toujours à distance rien qu'avec son regard méfiant. Nous mangions, à petites bouchées. Elle me dit : « Vous êtes un enfant. » Je répondis d'un air mauvais : « On a vu ça tout à l'heure, dans les rochers, sous le sac. » Elle reprit : « Ce n'est pas de ça que je parle. » Et je crus que je ne m'évaderais plus de ma défaite.

Quand nous eûmes fini de manger et de boire, nous entendîmes chantonner un restant de café au fond de la marmite. La buée ruisselait sur les vitres sales. C'était l'instant où l'on croit sentir, au-dessous de soi, l'immense mouvement de la terre et du ciel qui tourne avec elle en entraînant les étoiles. La jeune femme me demanda : « Le jour est encore loin ? » Je regardai ma montre en l'inclinant vers le feu : « Encore deux heures avant l'aube. » Nous nous étions allongés l'un contre l'autre et le feu déclinait devant nous par sauts brusques. La pénombre semblait bondir dans la pièce. Sous cette nuit, je me libérai à nouveau de ma honte, mais je n'avais plus la force de retrouver le désir déçu qui lui avait donné naissance. Quand il fit complètement noir, autour de nous, et que le feu ne fut plus qu'une tache de braise, luisante comme un œil de bête, j'entendis l'étrangère qui disait : « Ce serait idiot... Je suis tellement plus contente... Si vous saviez. » Je touchais son bras de mon bras et, par lui, je sentais battre sa poitrine. Elle ne parlait plus et semblait endormie dans ce grand bercement de la terre. Une fatigue qui n'était pas celle de l'escalade ou de l'insomnie m'envahit brusquement. Je sentais le sommeil venir d'elle à moi comme une eau calme et je lui cédai sans avoir eu besoin de l'appeler même une seconde.

Une lueur d'acier, plaquée aux vitres, fit passer un premier rêve dans ce sommeil profond. Je dus parler à haute voix en sentant l'approche du jour. Ma propre voix acheva de me réveiller et je vis l'étrangère assise à côté de moi qui regardait vers la fenêtre. En voyant mes yeux ouverts, elle me dit : « Oui, c'est le jour. » Je sautai sur mes jambes, je lui tendis son manteau, et, laissant le sac et les couvertures dans la cabane, je l'entraînai par la main vers le sentier de la crête. Je la faisais courir pour arriver au sommet avant le soleil. Des criquets verts à gros ventre annelé se traînaient dans les herbes au milieu des gouttelettes où ne se brisait encore aucune lumière. Du creux des chaumes, des alouettes plongeaient au ciel comme des cailloux noirs qui ne retombaient pas sur la terre. Notre course vers le sommet nous semblait être aussi une sorte de chute dans l'espace ouvert devant nous. Nous participions au vertige des oiseaux entraînés vers le ciel. Il nous semblait que nous allions pouvoir dépasser la crête comme eux. L'étrangère avait lâché ma main et courait à côté de moi en épuisant les forces que venait de lui redonner le matin. Rien n'avait encore de couleur, mais je savais qu'un trait de feu allait suffire à transformer ce monde. Comme nous arrivions sur le sommet, le soleil jaillit devant nous et ce fut le visage de ma compagne qui sembla s'illuminer le premier de sa lumière.

Nous étions au bout de cette féerie. Nous n'espérions plus pouvoir dépasser la crête de notre course. Tout avait repris sa pesanteur et sa place normale et je me souvenais de mon désir comme d'une illusion qui n'avait pu naître que de la nuit.

Qu'ai-je pu dire alors pour achever de m'arracher à mon trouble ? Je me souviens d'avoir parlé longtemps, les jambes ballantes dans le vide, assis sur le bloc ruiné qui couronnait la montagne. Allongée à côté de moi, l'étrangère m'écoutait en contemplant la poussière de roches, durcie par la nuit et mélangée aux auréoles brunes des lichens. Parfois, elle me regardait de biais pendant quelques secondes, d'un air étonné. Je parlais de l'avenir avec la férocité de l'adolescence. « Quand j'aurai fini mes études, je veux... » Je confessais des ambitions. Je me grisais d'une force inconnue à laquelle rien ne pouvait faire obstacle. « J'ai 17 ans... Je vais les avoir bientôt... » Je déchaînais ma volonté en inventant de grands desseins qui, jamais, n'avaient effleuré ma pensée. Je suivais la loi du jour qui achevait de se rendre maître du monde.

L'étrangère ne regardait plus vers moi. Sa tête restait penchée, attentive pourtant. Je parlais toujours. Quand je m'arrêtai, il y eut un petit trou de silence. Puis elle répondit simplement :

— J'ai plus de trente ans... J'ai passé l'âge où l'on attend tant de choses.

Je ne comprenais pas le sens de sa réponse. Mais elle se releva et je vis son visage bouleversé, marqué de fatigue et d'angoisse. Elle ajouta : « C'est bien », comme pour m'encourager, comme pour me confirmer dans cet élan sans tendresse et me laisser libre devant moi-même.

En redescendant du sommet, je lançais des cailloux vers les abîmes, pour user cette force que je venais de découvrir en moi. J'avais besoin de ces gestes violents. J'aurais voulu pouvoir courir, escalader les rochers, descendre des pentes à corps perdu. Du désir brutal, du vertige d'adolescent qui me dominait la veille, était né, dans cette nuit chaste, un nouveau désir : celui de traiter en égal avec les forces du monde. En arrivant devant la cabane, je chantais comme un paysan, meneur de bœufs. Mes projets d'adolescent semblaient marcher en cortège derrière moi. Je les tenais sous le joug, dociles à mon aiguillon. Je chantais pour eux la belle journée et je lançais le cri aux bêtes en me retournant en arrière, le torse haut, la tête levée :

« La belle journée — eh — oh...
La belle journée — qu'il va faire... »

J'avais découvert un autre secret que celui dont nous parlions entre nous, à voix chaude, sur les rochers blancs du bord de la rivière.

Le reste du jour, je flânai sur les crêtes avec l'étrangère. Elle n'était plus pour moi qu'un camarade, un compagnon de rencontre. Je m'aperçus seulement alors que j'avais oublié de lui faire dire son nom. Pendant un instant, je fus sur le point de le lui demander, mais l'indifférence fut la plus forte. Elle resta pour moi l'étrangère. Elle ne faisait que passer à travers un domaine dont je restais le maître.

Que ce domaine était beau ! C'était à la fois mon héritage et ma future conquête. Il était plein de sources et de granits, de lisières noires aux branches entrelacées et de pâturages. On y rencontrait des bêtes vivantes et des hommes. C'était un jardin sauvage ouvert sur toute la vie, plein de mystères et de secrets.

A la nuit tombante, après avoir dévalé les sentiers et les prairies, je reconduisis l'étrangère jusque chez elle. Je ne lui demandai pas de la reconduire, un autre jour, dans la montagne. Dans l'impasse sombre, je retrouvai mes amis, qui m'attendaient. Laurent me prit le bras et me demanda d'une voix courte, angoissée, presque suppliante :

— Alors ? Raconte-nous. Que t'a-t-elle donné ?

Et je répondis sans mentir :

— Tout.

André CHAMSON.

* Voir les *Nouvelles Littéraires* du 5 janvier 1935.

POÉSIE

Nuages

O nefs qui balancez dans vos appareillages
Le gris d'une voilure à l'indécis contour,
Vous avez, pour combler la soif des beaux voyages
Le loisir, la dérive et l'imprévu détour.

Et pour fixer le cœur aux furtifs paysages
Auxquels il croit saisir l'invite du séjour,
Les vents et les oiseaux qui boivent vos sillages,
Effaçant à jamais la trace du retour.

Déjà libres, légers, volant par les échelles
De l'air, sans nul souci de route, ni de port,
Nostalgie et désir montent à votre bord ;

Les amarres larguées, allez et vers le sort
En secret convoité d'Icare, balancelles,
Emportez doucement ces passagers modèles.

Mathilde POMES.

Le voyageur égaré

Astres, vos feux sont dans ma chair.
Votre appel soulève les vagues.
A votre signe, la forêt
S'épouvante ou s'endort.

Par vous, les pollens voyagent
Et s'accouplent les oiseaux.
Par vous, les bêtes aveugles
S'égorgent tristement.

Et par vous, au hasard des temps,
Mes doigts vifs seront des abeilles,
Mes cheveux des algues de mer.
Et par vous, au hasard du temps,
Je vivrai ma mort innombrable.

Et voici que mes mains ont cessé d'être aveugles,
Et voici que mes mains se mettent à parler,
Et que les choses leur répondent,
Et que la douce pluie qui tombe,
Leur promet l'éternité.

Et voici que mes mains retrouvent la mémoire
De ce qu'elles ont été,
D'argile et de feuillage
Et de lumière et d'eau.

Et voici que mes mains, calmes comme des branches,
Ne font plus peur aux oiseaux.

Quand mes songes suivent les nues
Ils retombent humiliés,
Et les pâtres font des colliers
De ces étoiles inconnues.

Armand BERNIER.

Minuit

De si près, si loin, minuit voyageuse,
Faisant sans arrêt votre tour du monde,
Portez-nous du sel pris à l'océan,
Des ailes volées aux plaines venteuses,
Portez la fumée des villes amies,
Les ombres perdues, les rêves flottants
Que votre colonne en marche a capté
D'un filet raguant les mers, les collines.
Je vous chercherai plus haut que ma vie
Où passe le vent qui doit m'emporter
Tout mêlé d'écume et d'oiseaux de Chine.
Et peut-être un soir proche de la mort.
Grand largue de l'ombre enflant ma voilure,
Au bras de minuit, ma belle étoilée,
Chaleur du sommeil pressentant son corps,
Je pourrai dormant tenir son allure,
Gagner de vitesse un jour essoufflé,
Rouler avec elle autour de la terre.

Paul SOUFFRON.

LES NATIONS ET LES HOMMES

LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

Que nous réserve l'avenir ? Bien fin qui le saura. Mais tout de même, au bout de soixante-trois ans de république, on peut bien essayer de faire un bilan. Et le moyen de le faire sans établir que l'actif l'emporte sur le passif, et de beaucoup ? Je songeais à cela en lisant l'histoire de M. Robert David. Elle est dédiée à M. Poincaré et couvre précisément l'espace de temps, ou peu s'en faut, qui a rempli l'existence de ce caissier de génie, puisque lorsque la Troisième République naquit, M. Poincaré avait dix ans.

La République débutait au lendemain d'une défaite, que dis-je, en plein désastre. Les Français avaient leur pleine charge de douleur et de honte. Sedan, c'était le « boulet aux pieds ». Mettons-nous dans la peau des adolescents, des jeunes gens de cette époque. On donne trois départements, on paie cinq milliards qui en feraient cinquante d'aujourd'hui et l'on se trouve avoir aussitôt sur les bras une guerre sociale, plus une insurrection algérienne. C'est à peine si l'Empire français existe. En Asie, tout juste la Cochinchine. En Afrique noire, quelques établissements côtiers. Ni Madagascar, ni la Tunisie, ni le Maroc. Il va s'agir de bâtir l'immense construction que nous avons sous les yeux, mais dans la poussière des disputes, et, sinon sous le feu, au moins sous la menace de l'ennemi.

D'ailleurs, bâtira-t-on ? Ce n'est pas la jalousie ou la menace de l'ennemi qui seront la grosse pierre d'achoppement, ce ne sera même pas cet esprit théologique qui va s'abattre sur nous, exalter la chose philosophique au détriment des activités proprement nationales, ce sera le souvenir, justement, de la défaite, le souci de la réparer, le plus tôt possible, par les armes.

Cette idée de revanche immédiate a manqué, au cours des trente dernières années du siècle, de nous stériliser. La France, au début, ne prit pas garde que sa musculature ne changeait pas, tandis que s'enflait celle de l'Allemagne. On se trouva bientôt à quatre contre cinq, puis à deux contre trois. Mais, très vite, malgré l'opposition d'hommes comme Clemenceau, Ferry avait songé à l'Empire pour jeter un poids neuf dans la balance. On dira plus tard qu'en nous jetant en Afrique et en Asie, il n'avait voulu, au contraire, que nous détourner du Rhin, et qu'il entendait offrir un apaisement à cet immense chagrin de grande puissance humiliée. Eh ! bien, donc, il faut croire que sur son intelligence politique, son instinct de conservation sociale a prévalu. Mais le fait est, qu'au jour de la colère, l'Empire dont il est un des principaux fondateurs a contribué largement à sauver la France.

L'Empire et les alliances. Car cette France, qui grandit moins vite que l'Allemagne, ne se lasse point de chercher l'équilibre des forces. Alliance russe. Entente anglaise. Débauchage de l'Italie. Le travail de diplomatie renforce celui de l'exportateur et du soldat. Jour après jour, une possession nouvelle, une alliance nouvelle balancent l'énorme poids, sans cesse croissant, d'une Allemagne gigantesque. Et lorsque roulent sur le tapis les dés de fer, la France échappe de justesse à la mort, mais elle y échappe. Une vie de misère et d'héroïsme, un bain de larmes et de sang, voilà son partage durant cinq ans. Mais, enfin, c'est le retour des deux provinces perdues, le Congo retrouvé, la levée de l'hypothèque allemande sur le Maroc, et ces trois mandats dans sa corbeille de victorieuse... Tandis qu'à l'horizon des jours nouveaux se lèvent et qu'à l'âge de la houille, si défavorable à la vieille Gaule peu charbonnière, va succéder l'âge de l'électricité.

M. Robert David, studieux, consciencieux, préoccupé du détail, à l'image de son maître Poincaré, a-t-il senti ce miracle ? Je le suppose, bien qu'il n'en laisse rien paraître. A nous, donc, de souligner la grandeur de cette tragédie nationale, par certains côtés un peu bourgeoise, où éclate une patience prudente, une audace réfléchie, surtout une obstination sereine, digne des Romains.

Pierre DOMINIQUE.

* Robert David : *La Troisième République, Soixante ans de politique et d'histoire* (Plon, édit.).

QUERELLES DE LANGAGE

Un de nos lecteurs parisiens se plaint d'une coutume qui porte à dire *Rue Maréchal-Foch* au lieu de *Rue du Maréchal-Foch*. Il y voit une épouvantable barbarie et un trait de syntaxe antifrançaise.

Cette sévérité est juste, mais excessive. Il y a très longtemps qu'on dit *boulevard* ou *rue Montparnasse* alors que les plaques municipales conservent l'article *du*. Est-ce par analogie avec *rue Montmartre* ou par l'effet d'une tendance générale qui substituerait, pour la concision, une apposition à un génitif ?

Je le croirais volontiers. A Bruxelles l'usage est courant. On dit *rue Hôtel des Postes* ou *rue Montagne aux herbes potagères* (je choisis exprès des titres longs). A Genève, on a gardé la vieille coutume de désigner une rue comme un quartier. On habite *à Bourg-de-Four* (sur la place Bourg-de-Four) ou *à la Croix d'Or* ou au *Grand-Mésel* comme nous *à la Concorde, à la République, à la Bastille*; ces derniers mots s'appliquant à des places qui sont comme des lieux-dits.

Notez que les vieilles appellations *(rue Saint-Martin)* donnent le modèle de l'apposition pure et simple, quand le nom propre n'est pas précédé d'un titre. Dans le cas contraire (rue *du Cardinal-Lemoine, de l'Abbé-Groult*) l'article a été jusqu'ici de rigueur ; mais si c'est une règle, elle ne s'applique pas forcément aux titres militaires.

Ceux-ci précisément tendent à s'affranchir de l'article. A-t-on remarqué que le titre du dernier prix Goncourt, *Capitaine Conan*, est d'une syntaxe toute moderne, où une obscure influence anglaise se fait peut-être sentir, mais qui n'a choqué personne ?

Un autre cas où un nom commun tend à s'agglutiner au nom propre est celui où figure *Faubourg*. *Rue Faubourg-du-Temple* concurrence *rue du Faubourg* qui serait d'ailleurs frappé d'un soupçon de pléonasme.

Un grand épicier a organisé un comptoir où l'on peut manger debout. Ce coin de ses magasins s'appelle le *Picorium*, parce qu'on y picore. Je veux croire que la plaisanterie, si pédantesque soit-elle, demeure spirituelle. Elle marque le succès de la finale *orium* (*sanct, prévent, auditorium*) que diverses inventions ont mise à la mode.

André THERIVE.

INFORMATIONS

— Nous sommes heureux d'apprendre que le colonel Pierre Weiss, commandant la 31e demi-brigade aérienne, vient de recevoir la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, au titre du ministère de l'air.

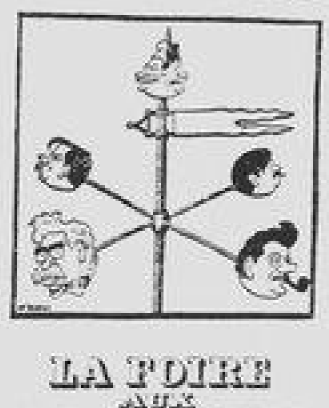
Aviateur intrépide, magnifique animateur, le colonel Pierre Weiss est aussi un brillant écrivain, à qui la geste de l'air doit déjà *Cidna*, *Les charmeurs de nuages* et *Le portrait bleu du Sagittaire*.

— M. Julien Benda fera le 12 janvier, à l'Institut des Hautes Etudes de Bruxelles, une conférence sur : *La crise de la Démocratie*, et le 13, à la Tribune juive de la même ville, une conférence intitulée : *Signification de l'antisémitisme*.

— M. Jean-Richard Bloch fera, le mardi 15 janvier, à 20 h. 45, une conférence à la Maison de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor (5e), sur la Russie, où il vient de passer quatre mois.

Maurice M. BESSY
GUEULE DE SOLEIL
ROMAN
Beau début de romancier !
Lucien WAHL
(Les Nouvelles Littéraires)
Fasquelle 12 fr.

CRAPOUILLOT



LA FOIRE AUX GIROUETTES
ou les variations des hommes politiques, écrivains, journalistes, etc... d'après leurs PROPRES écrits, discours et professions de foi.
La livraison illustrée : 12 fr.
et une édition de luxe numérotée : 30 fr.
CRAPOUILLOT
3, pl. de la Sorbonne, Paris (ch. post. : 417-26)
Abonnement 1935 (6 numéros spéciaux) : 50 fr.
Etranger : 70 fr. (et 1/2 tarif : 60 fr.)

Vient de paraître
Lettres Portugaises
par MAURICE MARTIN DU GARD
En vente chez FLAMMARION, éditeur, 26, rue Racine, Paris, et dans les librairies Flammarion : 10 francs.
Du même auteur :
COURRIER D'AFRIQUE
TERRES DIVINES
LE VOYAGE DE MADAGASCAR

ALBERT MARCHON
TRÉSOR EN ESPAGNE
On connaît le franc succès du « Bachelier sans vergogne ». Voici les nouvelles aventures de ce héros cocasse et charmant sur les routes de Don Quichotte.
Un volume : 15 fr.
GRASSET

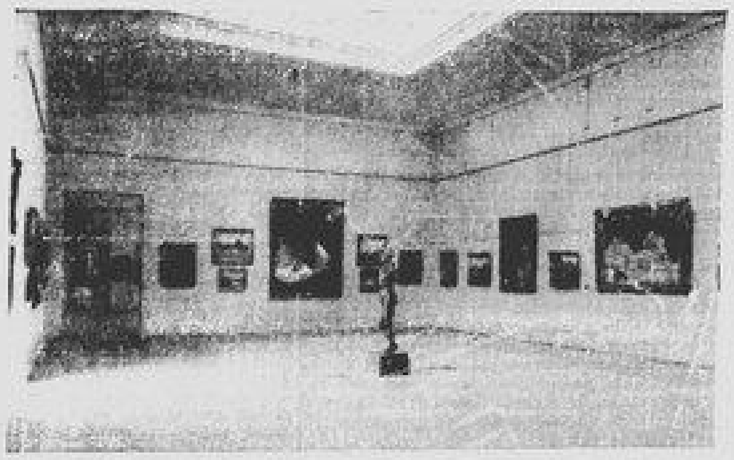
EDITIONS JOUVE, 15, rue Racine, PARIS
Vient de paraître :
ERNEST PREVOST
L'HOSANNA DES QUATRE SAISONS
Un volume in-16, broché ...... 12 fr.
Précédemment parus :
POÈMES DE TENDRESSE (10e mille) ..... 5 fr. | L'AME INCLINÉE (4e mille) ...... 8 fr.
LE LIVRE DE L'IMMORTELLE AMIE (6e mille) .... 10 fr.
Chez tous les libraires

L'ARCHITECTURE NOUVELLE : MUSEES ET BIBLIOTHÈQUES

Musée d'hier, Musée de demain

M. René Huyghe, le jeune et actif conservateur-adjoint du Louvre, vient d'achever la vaste enquête sur l'organisation des musées qui l'a conduit à visiter la plupart des grandes collections du nouveau et de l'ancien monde. M. Huyghe nous dit aujourd'hui ce que doit être le musée de l'avenir et comment on essaie actuellement d'adapter ces conceptions à l'architecture du Louvre.

Notre siècle a tant affecté de n'avoir que faire du passé, il a été, jouvenceau sortant de tutelle, si pressé de vivre sa vie qu'on s'étonnera peut-être plus tard de l'importance attachée par lui aux vestiges de ce passé dont il



Une des nouvelles salles du Louvre

n'acceptait plus la leçon. A-t-il agi autrement, à bien prendre les choses, que tout bon gouvernement qui au moment de mettre au rebut quelque haut fonctionnaire le couvre d'honneurs et de rouges cordons ? Transformation du Louvre, Congrès de muséographie, Concours pour le Musée d'Art Moderne, actualité et musées se font des grâces. Le XXe siècle, semblable à ces hommes qui, plus confiants en leurs propres soins qu'en ceux de leurs héritiers, se dressent de leur vivant un mausolée, a décidé de construire son musée. Le Grand Palais, encombrant cadeau que nous fit l'Exposition de 1900, vient de montrer les projets pour ce Musée d'Art Moderne, autre cadeau, plus agréable, que nous réserve l'Exposition de 37, si la Ville et l'État consentent à s'accorder.

Les concurrents ont-ils respecté les préceptes de cette science naissante des musées que l'on consacra, avec quelles réticences, à Madrid, voici deux mois.

Un panneau de la salle Daru (ancien Louvre)

Et d'abord existe-t-elle ? Moins que ne le croient les plus fervents muséographes, mais plus que ne le soupçonnent bien des architectes, plus que ne le soupçonne aussi le programme qui leur fut proposé et auquel ne semblent pas avoir collaboré les conservateurs intéressés. *Les Nouvelles Littéraires* m'incitent à en résumer quelques principes, arguant les voyages d'études qui, depuis trois ans, m'ont fait parcourir les principaux pays d'Europe, visiter les États-Unis, et d'Oslo à Prague, de Moscou à Madrid, de Boston à San Francisco, étudier les expériences et les initiatives qui permettent de constituer la muséographie.

Nous ne sommes plus au temps où, pour un architecte, un musée était essentiellement une façade (1), puis derrière la façade un vaste escalier d'honneur, puis autour, s'il y avait de la place, quelques salles. Un musée, c'est maintenant un organisme précis et compliqué, aussi « technique » qu'une usine, et, autant que possible, néanmoins plus plaisant : la méthodique Hollande a donné, avec les musées en cours d'achèvement de La Haye et de Rotterdam, les modèles de ces bâtiments strictement spécialisés, dont la série a été inaugurée dès 1900 par le musée de Boston. Déjà au XIXe siècle, quelques architectes, comme Schinkel, à Berlin, et Klenze, à Munich, avaient poussé très loin la question du plan. De nos jours les États-Unis travaillent à mettre au point celles du chauffage, de l'éclairage, etc... A Boston, et de nos jours à La Haye, on a même voulu les étudier expérimentalement : on a construit sur l'emplacement du futur musée des chambres d'essai, où furent tour à tour réalisés et essayés les procédés d'éclairage les plus divers.

Notons-le bien : sur l'emplacement même, car, et c'est là le principe fondamental de la muséographie, il y a *avant tout* des cas d'espèce. Ce n'est pas une de ses moindres complications que les modes d'éclairage, de chauffage devront différer avec la latitude, comme avec le climat. Et les problèmes purement matériels ne sont pas seuls à devoir changer d'aspect avec les lieux, mais encore les problèmes psychologiques. Car un musée pose un problème architectural, mais aussi un problème psychologique, celui du public. Chaque race, chaque pays, chaque ville parfois a son public, aux exigences et aux tournures d'esprit particulières. Une disposition rigoureusement chronologique, un sens de circulation obligatoire convenant à tel tempérament local, discipliné et méthodique, horripileront des visiteurs héréditairement musards et indépendants. Le plan du musée pourra en dépendre. Avant même de discuter souvent vainement, si le musée doit être conçu pour le peuple soucieux de s'éduquer, pour l'amateur déjà raffiné, pour l'étudiant ou l'érudit en quête de documents (et en réalité un musée bien aménagé doit satisfaire tout cela à la fois), il conviendra de se demander à qui, par la donnée même des faits, il sera destiné.

Il est pourtant quelques principes fondamentaux. D'abord le plan : il sera assez simple pour être clair et pourtant assez divers, pour ne pas être monotone. De préférence, il faudra réaliser un parcours simple, formant circuit et où l'essentiel pourra être présenté harmonieusement et sans confusion, pour le visiteur hâtif et peu préparé ; sur ce parcours, l'architecte devra greffer des suites de salles complémentaires, fermées à l'autre extrémité afin que le visiteur soit ramené au circuit principal et constituant une série d'appendices où se trouvera exposé tout ce qui permet une étude plus approfondie. Ces salles, il va falloir les éclairer : que de difficultés ! La lumière devra être abondante et pourtant ne point créer de reflets ; elle devra être dirigée, car autant elle est utile sur les œuvres, autant elle est gênante sur le spectateur. Et voici maintenant la question du chauffage : il ne suffit point de *montrer*, il est essentiel de *conserver*, or l'alternance du froid et du chaud, et bien plus encore les variations d'humidité sont les pires alliés du temps dans sa guerre d'usure. L'air lui-même transporte des agents nocifs, vapeurs, poussières. Les Américains font barrage à tous ces dangers par « l'air conditionné », chauffé, humidifié et purifié, dosé avec une précision parfaite, tellement parfaite qu'il faut se demander si parfois un climat naturel et relativement sain n'est pas plus salutaire pour la durée des choses que cette atmosphère trop constante, trop artificielle, trop éloignée des conditions naturelles de la vie.

Enfin l'architecte est en présence d'un problème plus insaisissable : le coefficient de fatigue d'un visiteur. Voilà l'éternel et fuyant adversaire qu'il faut combattre par des sièges *d'où l'on puisse voir les œuvres exposées*, par des zones de délassement et de repos, par la matière du sol, sa sonorité, son élasticité, par des perspectives imprévues, attrayantes, par des échappées sur le dehors, sur la verdure, par des jardins dans les cours intérieures...

Je ne parle pas des données mêmes de cet organisme si complexe : salles de réception des objets, à accès indépendant, bureaux, ateliers de restauration à proximité du laboratoire scientifique, salles de conférences et même de concert.

Cela, c'est le problème du musée construit ; il y a encore celui, plus compliqué, du musée aménagé. Le Louvre en fait l'expérience. Son directeur, M. Henri Verne, a voulu, affrontant audacieusement la difficulté, que le vieux palais devienne le plus moderne des musées. Déjà les anciennes écuries de Napoléon III ont fait place aux salles de sculpture, où l'architecte, M. Ferran, a su, maintenant les dispositions des locaux au lieu d'écarter cet obstacle, en tirer parti et créer cet imprévu, cette ambiance particulière qui manquent à l'anonymat des musées trop neufs ; déjà une série de salles modernes a remplacé de vieux ateliers et donne aux impressionnistes le cadre le plus moderne ; déjà les Antiques, l'Égypte ont remanié la moitié de leurs collections. On se lamente souvent sur le Louvre, sur les incompatibilités du palais et du musée qu'il héberge. Certes, si les problèmes y sont aussi pressants, leur solution est plus délicate. Mais cet obstacle de l'édifice est aussi le gage que le Louvre gardera toujours cette personnalité dont on reconnaîtra le prix, le jour où tous les musées seront des musées types, et parfaits, et impeccables, et bien ennuyeux et où, au lieu de les appeler de ces noms prestigieux l'Ermitage, les Offices, le Louvre, on sera tenté, faute de caractère, de les désigner, tant ils seront identiques, par des numéros comme les agences d'une banque ou des bureaux de poste.

René HUYGHE.
Conservateur adjoint au Musée du Louvre.

(1) Clément Vautel ne vient-il pas d'écrire, à propos de ce concours : « Au point de vue de l'aspect extérieur — et c'est peut-être ce qu'il y a de plus important... »

PROJET POUR L'EXPOSITION DE 1937

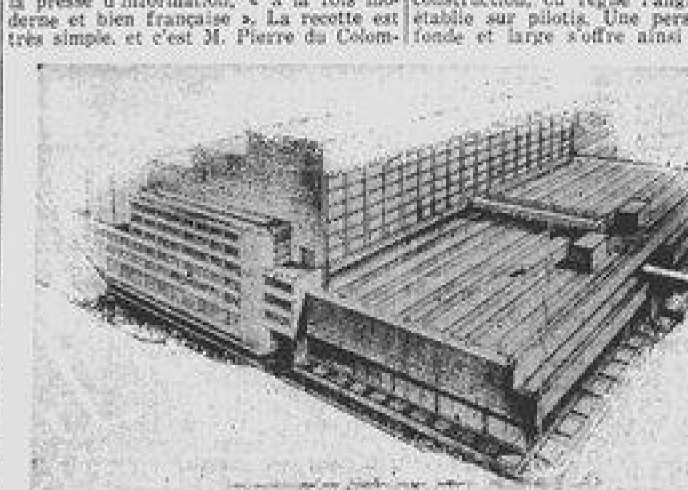
L'Exposition de 1937 — qui n'a toujours pas de nom — se prépare, nous dit-on, depuis deux ans. Ces deux années d'incubation ont permis d'ouvrir, en décembre dernier, le premier grand concours d'architecture.

Le surlendemain du jugement, la commission du Conseil municipal refusait brusquement de ratifier le choix du jury. Deux jours plus tard, elle revenait sur sa décision, sans y revenir, tout en y revenant. Voilà qui nous promet de beaux jours pour les deux années qui restent.

Plus de trois cents architectes français, dont beaucoup portent de grands noms, sans compter les membres de l'Institut, ont présenté cent vingt-huit projets dont plusieurs, parmi les refusés, sont remarquables, mais dont il n'est souhaitable de voir exécuter aucun. Des gens d'un talent certain se sont mis martel en tête pour résoudre un problème absurde. Sur un terrain de forme biscornue, enserré par deux voies dissymétriques, et fortement incliné vers le midi, il s'agissait de construire deux musées — pourquoi pas trois, pourquoi pas quatre ? — entièrement indépendants, munis toutefois de services communs, et totalisant un nombre impressionnant de kilomètres de cimaise, le tout éclairé au nord, bien entendu.

La timbale a été décrochée par MM. Viard, Dastugue, Dandel et Aubert, qui avaient, paraît-il, trouvé l'âge du capitaine. C'est du moins ce qu'a décidé au jury de quarante-six membres, dont plusieurs étaient compétents.

Le projet primé, ainsi qu'un grand nombre d'autres conceptions académiques (en tête desquelles vient celle de M. Bigot, qui a obtenu le second prix et qui, Institut pour Institut, aurait dû logiquement recevoir le premier), consiste à dresser l'un devant l'autre deux corps transversaux, séparés par une rue qui rappelle de façon frappante la rue Paul-Cézanne. Les retours d'angle, d'inégale longueur, forment une sorte de façade sur le quai de Tokio, tandis qu'une vraie façade, sur l'avenue Wilson, vient boucher la courte perspective. La décoration extérieure est, pour emprunter une expression chère à la presse d'information, « à la fois moderne et bien française ». La recette est très simple, et c'est M. Pierre du Colombier, je crois, qui l'a découverte : beaucoup de colonnes, et point de chapiteaux. C'est français, puisqu'il y a des colonnes ; c'est moderne, puisqu'il n'y a pas de chapiteaux.



Projet de MM. Mallet Stevens, Pingusson, Bossu et Roux pour les musées de 1937

En attendant, les plus belles œuvres de l'école contemporaine demeurent entassées dans le musée du Luxembourg, ridiculement exigu, et la Ville de Paris, grande et belle collectionneuse, ne sait où placer ses richesses. Il était pourtant si naturel d'utiliser autrement l'emplacement de la Manutention militaire, et d'élever deux musées différents à deux endroits judicieusement choisis ! Quant aux architectes, il reste un moyen bien simple de les trouver. Il suffirait de les faire choisir, par la minorité du jury, entre ceux dont les projets ont été éliminés précédemment par la majorité...

Ces projets anonymes n'ont été exposés que durant quelques jours, et l'on ne pouvait demander au public de remarquer parmi eux, un à un, tous ceux qui mériteraient de composer un brillant Salon des Refusés. C'est fort dommage, car il y en a une bonne vingtaine qui, tant par leur conception générale que par maintes inventions de détail, sont tout à fait remarquables. Leurs auteurs ont cherché avant tout à appliquer des méthodes nouvelles qui ont fait leurs preuves à l'étranger. L'éclairage, le classement des œuvres, la circulation des visiteurs ont retenu tous leurs efforts, et l'aspect général tire souvent plus de beauté de cette conception lisible de l'extérieur que d'une façade travaillée pour elle-même et que l'on veut à tout prix qui fasse monument.

MM. Mallet-Stevens, Pingusson, Bossu et Roux ont apporté tous leurs soins à la question de l'éclairage. On leur doit un modèle de galerie d'une frappante ingéniosité. La partie centrale du plafond est seule transparente sur toute sa longueur, et les rayons du jour, habilement endigués par des réflecteurs, viennent frapper les toiles sous le meilleur angle, en laissant le visiteur dans une ombre relative. Cette ouverture partielle du plafond permet de superposer des galeries parallèles qui se chevauchent. L'ensemble de l'édifice, entièrement subordonné à cette disposition, forme une construction d'une logique rigoureuse, dont l'élégance assez mécanique n'obtiendrait certainement pas les suffrages de la foule.

MM. Beaudouin et Lods ont résolu le problème des deux musées en les superposant au lieu de les affronter ou de les juxtaposer. Ils ont ainsi établi un quadrilatère enfermant un jardin intérieur. Les deux façades, les deux entrées, l'une sur le quai, l'autre sur l'avenue, sont tout naturellement décalées d'un étage par la dénivellation du terrain. L'éclairage des cimaises par le zénith est très étudié, et la disposition des salles est telle que la visite du musée dans son ensemble se fait sans que le visiteur ait jamais à revenir sur ses pas, tandis que la visite d'une partie déterminée réduit au minimum les trajets accessoires.

Cette superposition des deux musées a été également adoptée par M. Gutton, dont le plan pentagonal s'accorde à merveille avec l'obliquité de la l'avenue Wilson, et par M. Sardou.

Les dispositions en gradins sont naturellement nombreuses. Une des plus curieuses et celle de MM. J. Hourlier et G. Schmitt. De trois bâtiments en gradins, l'un forme un arc de large rayon dont la concavité borde l'avenue Wilson, et les deux autres, rectilignes, partent perpendiculairement du premier et du second tiers de cet arc pour buter contre le quai de Tokio. Et voilà résolu le problème, en apparence insoluble, de l'enclave de l'ambassade de Pologne, à l'est, par la répétition bénévole d'une enclave semblable à l'ouest. L'audace et la simplicité de l'ensemble sont assez impressionnantes.

Il ne saurait être question d'analyser ici, même succinctement, tous les lauréats virtuels de ce Salon des Refusés, mais une place particulière doit être faite à MM. Le Corbusier et Jeanneret. Leur construction, où règne l'angle droit, est établie sur pilotis. Une perspective profonde et large s'offre ainsi au visiteur qui, dès l'entrée, trouve les grands morceaux de sculpture exposés à couvert. Les piliers de béton permettent encore de décaler les étages de deux corps transversaux, pour une meilleure utilisation de la lumière. Le plan est d'une extrême variété, et des cloisons mobiles permettent une multitude de combinaisons dans la distribution de salles éclairées tantôt latéralement tantôt par le plafond. Il n'y a point d'escaliers. Des rampes, qui sont proprement des galeries d'exposition inclinées, permettent une promenade continue, de la base au sommet de l'édifice. Un des points les plus remarquables est la méthode de classement des collections. Au centre du musée, les ascenseurs forment comme le tronc d'un arbre dont les rampes et les diverses galeries seraient les branches. Nulle part on ne trouve de coin sombre, de point mort, mais partout de vastes espaces, de la lumière, une variété constante, des vues inattendues sur le dehors. Trois matériaux sont employés exclusivement : le béton, la pierre, le verre. L'ensemble offre un caractère nettement monumental, et l'absolue rectitude des lignes et des angles exclut cette sorte d'arbitraire plus ou moins agressif qu'on a souvent reproché, à tort ou à raison, à MM. Le Corbusier et Jeanneret.

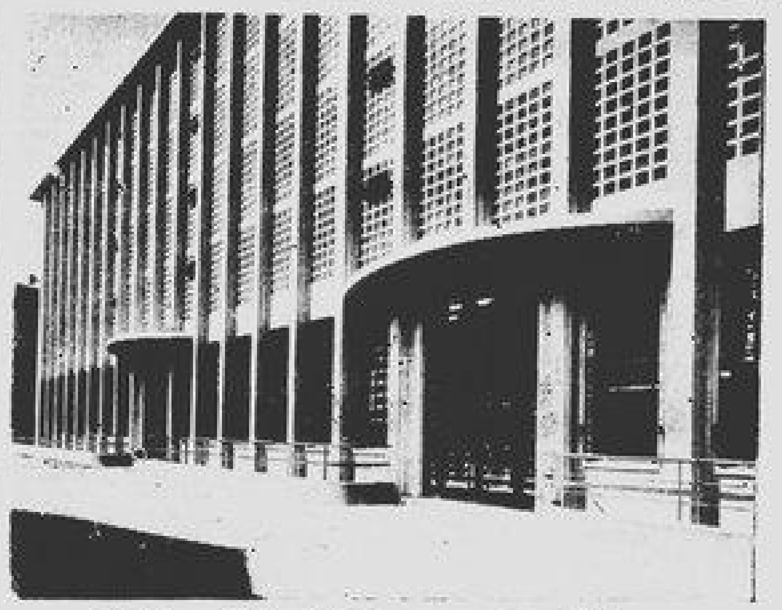
Ces constructions de musées sont décidément la Terre Promise des vrais architectes d'aujourd'hui, c'est-à-dire de demain. Tout y est neuf, la fin comme les moyens. Le concours dont nous venons de rendre compte est une mesure pour rien, mais il faudra bien qu'on se décide un jour à susciter la collaboration des conservateurs, qui savent fort bien ce qu'ils veulent — l'article de M. René Huyghe, qu'on vient de lire, en est la meilleure preuve — et des bons architectes, qui sont capables de l'exécuter admirablement. Ce sera plaisir de les voir travailler ensemble autrement que sur le papier.

G. BRUNON GUARDIA.

La seconde jeunesse de la Bibliothèque Nationale

Depuis un peu plus d'une année, la Bibliothèque Nationale est en pleine révolution.

Sous le Second Empire, un architecte d'un génie particulier, Labrouste, l'avait faite ce qu'elle devait être pour les besoins de l'époque. Et chaque année tout ce qui s'imprime en France et une partie importante de ce qui s'imprime à l'étranger venait s'entasser par dizaines de milliers de volumes sur les



Bibliothèque Nationale (Dépôt annexe de Versailles)

rayons de la rue de Richelieu, sans que rien d'appréciable fût modifié dans cet organisme vieux de soixante-dix ans.

Le lecteur qui attend la communication d'un ouvrage, qui l'attend vainement depuis vingt minutes, se demande : « Mais qu'est-ce qu'*ils* peuvent bien faire ? »

Je vais vous dire ce qu'*ils* font.

Ils marchent. Le bulletin d'une main, le boîtier électrique de l'autre, des manutentionnaires vêtus d'une veste à boutons d'argent arpentent des galeries sans fin. J'ai accompagné, un jour, l'un d'entre eux : ce n'est pas croyable. Ils montent des escaliers en tire-bouchon, ils descendent des échelles de meunier, ils enfilent des corridors, ils suivent des couloirs qui s'allongent à perte de vue. Passant d'un bâtiment à un autre, ils traversent ou contournent des salles et des salles, selon un itinéraire dont la logique échappe aux profanes, car les divers départements ont été imbriqués à plaisir les uns dans les autres, et leurs nombreuses annexes disséminées aux quatre coins d'un même corps de logis. On pense qu'on n'arrivera jamais... Nous montons jusqu'aux combles, jusqu'à la charpente séculaire. Des livres, partout. Pas un angle, pas un recoin, pas une soupente où l'on n'ait accroché une tablette pour y loger les innombrables volumes dont le lot s'augmente chaque année, inexorablement. Tout cela, d'ailleurs, dans l'ordre le plus strict, mais selon un plan, ou plutôt une absence de plan qui fait frémir. Enfin, nous voici arrivés. L'homme aux boutons d'argent gravit une dernière échelle, braque sa petite lampe, saisit les ouvrages, les met sous son bras, et refait en sens inverse la route extravagante.

Lecteur, candidat lecteur, qui, assis sur votre fauteuil, dans la salle de travail, vous impatientiez tant tout à l'heure, pensez un peu, une autre fois, à cet infortuné. Mais pensez surtout que les temps sont révolus, que des plans sont établis, des crédits votés et qu'un jour prochain la Bibliothèque Nationale aura enfin l'organisation qu'elle attendait, vainement, depuis si longtemps.

Du nouveau rue de Richelieu

Une révolution, disons-nous, mais de celles qui se font sans dommages : ce sont les plus difficiles. On ne pouvait songer à jeter bas le vieil édifice de la rue de Richelieu pour le remplacer par un gratte-ciel — qui est la sorte de constructions où une bibliothèque s'aménage aujourd'hui le plus aisément. Il fallait, dans le cadre rigide que forment quatre rues, trouver la place nécessaire et, sans porter atteinte aux anciens bâtiments du XVIIe et du XIXe siècle, donner une nouvelle jeunesse à la vieille Bibliothèque.

L'administrateur général, M. Julien Cain, est de ces fonctionnaires de la nouvelle école qui ont le goût de l'initiative et des responsabilités ; il a conçu un plan précis, définitif ; il en a confié l'exécution, non à l'un de ces architectes officiels spécialisés dans la réfection périodique des ministères de la rue de Grenelle, mais à un artiste jeune et entreprenant, M. Michel Roux-Spitz, qui sait voir large et juste et possède un sens étonnant de l'organisation ; enfin il a obtenu les crédits nécessaires, ce qui n'était peut-être pas le plus aisé de toute l'entreprise...

Vaste est le programme des travaux. La visite de ce qui est déjà accompli m'a demandé, hier, une bonne heure.

Le seul espace immédiatement disponible — les locaux qui s'étendent à droite de la grand'porte, tout au long de la rue de Richelieu — a été le premier utilisé. Il est réservé aux services des « entrées », qui ne fonctionnaient ailleurs, jusqu'ici, que par prodige, à travers des entassements incroyables. De vastes galeries à cloisons vitrées, pourvues de monte-charge, de téléphones, de fichiers métalliques, permettent le jeu normal, aisé, régulier, de cet organisme si important, *où une erreur est irrémédiable*. C'est dans la même partie de l'édifice qu'on a installé la nouvelle salle de consultation publique du catalogue, qui sera d'ailleurs agrandie, et qui a permis d'ajouter des tables dans la grande salle de travail. Plus haut se trouvent joints les nouveaux services de la réserve ; des magasins en cours d'aménagement, et une salle de travail qui est tout un programme, avec son mobilier élégant, ses tables individuelles, ses lampes nickelées ; le bibliothécaire y est installé comme tout le monde, et non sur une petite estrade comme un maître d'étude. L'architecture et la sobre décoration de ces salles marque le goût des belles lignes, des grandes surfaces claires, et la haine définitive de toute crasse universitaire.

Ceci fait, il restait à créer à tout prix de nouveaux espaces libres. Ce qu'on ne pouvait gagner ni en étendue, ni en hauteur, on l'est allé chercher en profondeur. La Bibliothèque Nationale avait des caves magnifiques. Les méthodes nouvelles de construction — étanchéité, aération artificielle — ont permis de les transformer en locaux habitables, et même confortables, éclairés de haut par des « cours anglaises » creusées autour de la cour d'honneur. Là sont déjà réunis tous les services communs, qui libèrent d'autant le rez-de-chaussée, et une partie du service du dépôt légal y trouvera bientôt place.

Tandis que ces travaux se poursuivent, M. Roux-Spitz met la dernière main à un grand plan de regroupement de tous les services, qui comporte d'abord l'extension du magasin des imprimés. La plus grande partie de la Bibliothèque Nationale est construite sur un terre-plein qui a été fort peu utilisé depuis Labrouste. Des magasins en contre-bas vont être multipliés dans la plus large mesure possible, et les communications avec la salle de travail seront rapides grâce au téléphone et aux chariots électriques.

Un autre grand travail doit être achevé cette année : c'est la transformation du chauffage, premier élément de sécurité. Une centrale thermique souterraine est prévue en dehors des bâtiments, sur la rue Vivienne. Enfin — et c'est là une grande nouvelle pour tous les usagers de la Bibliothèque — on installe actuellement, à neuf mètres au-dessous du sol de la cour d'honneur, un transformateur qui distribuera la lumière électrique dans tout l'immeuble. Les quelque cent kilomètres de galeries que contient la Bibliothèque pourront être éclairés jour et nuit. Ainsi non seulement la distribution des livres ne cessera plus dès la tombée de la nuit, mais il y a lieu d'espérer qu'un jour prochain les lecteurs seront admis le soir jusqu'à 22 ou 23 heures, ce qui représente pour un grand nombre de travailleurs des avantages inappréciables.

Le Dépôt annexe de Versailles

Le tour de force accompli par l'architecte dans la rénovation de la vieille Bibliothèque méritait une récompense. Il l'a eue en se voyant confier, à Versailles, l'édification du Dépôt annexe, sur lequel certains imprimés d'intérêt secondaire, notamment les journaux de province, sont dirigés en ce moment à la cadence de 250 caisses par jour, libérant d'autant les magasins de la rue de Richelieu.

En acceptant le terrain qui lui était offert à Versailles, entre l'avenue de Paris et l'avenue de Saint-Cloud, la Bibliothèque n'a pas voulu que des bâtiments neufs fissent tache au milieu de perspectives historiques. Abritées derrière la caserne de Noailles, les constructions, dont l'une est dès maintenant complètement aménagée, sont invisibles de l'une et l'autre avenues. Ce sont des corps parallèles — que, suivant les besoins et les crédits, on pourra multiplier jusqu'à cinq — réunis par un passage transversal souterrain. Longs de cinquante mètres, larges de treize, hauts de dix-neuf, ces bâtiments à toits plats comportent, sur leurs deux faces principales, des murs translucides, faits de dalles de verre serties dans le béton. Ce sont moins des maisons que de vastes machines à conserver les livres. Leurs dispositions intérieures sont une brillante application des théories les plus récentes, et le dernier mot dans l'art de construire une bibliothèque. La méthode qui a présidé à la conception du plan est d'ailleurs très curieuse.

C'est par le livre lui-même que les travaux d'étude ont commencé. Le livre-type a déterminé la forme et les dimensions des rayons métalliques ; l'alignement et l'écartement des rayons a déterminé la forme et les dimensions des quatre murs, tandis que la hauteur à laquelle on peut sans échelle atteindre un volume sur le rayon supérieur déterminait à son tour la hauteur des plafonds. La position des rayons a commandé l'emplacement des piliers de soutènement, et ces piliers eux-mêmes, de forme plate, s'insèrent entre deux volumes et ne tiennent pas plus de place qu'un dictionnaire.

La première tranche de ces travaux allègera à Versailles soixante-quinze kilomètres de rayons. Voilà qui va donner, rue de Richelieu, le temps de respirer. Il ne faut d'ailleurs pas trop se hâter d'étendre des constructions neuves. Le progrès des techniques est si rapide que nous risquons de voir dans cinquante ans un gouvernement riche — tout arrive — démolir ce que nous voyons imaginer aujourd'hui de plus neuf pour construire à sa place la bibliothèque idéale de l'époque, auprès de laquelle les murs de béton translucide de M. Roux-Spitz sembleront peut-être de curieuses, vieilles choses.

G. B. G.

MESURES
CAHIERS TRIMESTRIELS

Le numéro : 15 fr. — Le premier numéro paraît le 15 janvier — L'abonnement annuel 50 fr.

MESURES se propose de réunir, en dehors de toute école comme de toute doctrine, les meilleurs écrivains français et étrangers.

MESURES s'attachera, d'un soin tout particulier, à la qualité et à l'exactitude des traductions.

COMITE DE REDACTION : Henry CHURCH, Bernard GROETHUYSEN, Henri MICHAUX, Jean PAULHAN, Giuseppe UNGARETTI

SOMMAIRE DU N° 1 :
Paul CLAUDEL : *Judith* ;
POUCHKINE : *La Demoiselle-Paysanne*, trad. par André Gide et Jacques Schiffrin ;
Léon-Paul FARGUE : *Bérézil* ;
G. MANLEY HOPKINS : *Poèmes*, trad. par Edouard Roditi ; *Lettres*, trad. par Germain Landier ;
Marcel JOUHANDEAU : *Trop d'amitié à la fois...* ;
Luigi PIRANDELLO : *Naissance des personnages*, trad. par Benjamin Crémieux ;
Robert MUSIL : *L'homme sans caractère*, trad. par Barbara Church ;
Dorothy-M. RICHARDSON : *De la Ponctuation*, trad. par Sylvia Beach et Adrienne Monnier ;
Francis PONGE : *Le Cageot* ;
et un important inédit de BALZAC présenté par Bernard GUYON ;

MESURES publiera dans son numéro II, entre autres œuvres :
André GIDE : *Le treizième arbre* (farce) ;
André SUARÈS : *Poèmes de la Passion* ;
F. GARCIA LORCA : *La femme adultère*, trad. par Jean Prévost ;
René DAUMAL : *La vie des Bastiés* ;
et des traductions de Boris PASTERNAK, CALLIAN, R.-M. RILKE, E.-M. FORSTER, A. MAC LEISH, Thomas de QUINCEY et W. FAULKNER.

Administration : Mlle A. Monnier, 7, rue de l'Odéon, Paris (6e)

A PARIS ET AILLEURS

Propos et Promenades

L'Ombre d'Ulrique et quelques autres...

Après cet embouteillage de relations avec les vivants que sont les jours de la Nouvelle Année, c'est un repos et une fête que la société choisie des Ombres. Accueillons donc et retenons quelques-unes d'entre elles. En ce début de janvier, elles viennent à nous dans le sixième volume des *Approximations* de M. Charles Du Bos: volume non moins riche d'idées, d'aperçus et de méditations que les précédents. Leur ensemble constitue peu à peu, loin du bruit et de la

Ulrike von Levetzow

foule, par son étendue et son élévation, l'un des grands monuments critiques de notre temps.

Il s'agit d'une toute jeune fille, presque d'une enfant; de cette Ulrique de Levetzow qui fut le dernier et pathétique amour du vieux Gœthe.

Comme Chateaubriand et comme Stendhal, comme Balzac et comme Liszt, Gœthe mort est embaumé avec ses amours. Une nuée de figures de femmes enveloppe et baigne sa tombe, conférant à sa mémoire, pour la postérité, un attrait de roman et d'aventure qui transfigure une œuvre qu'on lirait, sinon moins, en tout cas autrement sans la vivante présence de ses inspiratrices.

Aucune des nombreuses créatures que Gœthe aima ou dont il fut aimé n'est restée masquée pour nous. Point de figure secrète ou innomée dans cette existence lumineuse... Au seuil de la maison où Gœthe mourut, à Weimar, on vend aux pèlerins et aux touristes, entre autres souvenirs, une suite de cartes postales fort bien tirées qui reproduisent les portraits de ces jeunes femmes, de ces jeunes filles. Jadis, Edmond Jaloux eut la gentillesse de nous rapporter de là-bas cette suggestive collection. Douze images. Il aurait pu y en avoir vingt ou trente. Le sujet est loin d'être complètement traité. Ainsi, aucune des petites amies, des amours d'enfance ne sont là. Ni la jeune Derosne, fille de comédiens français à laquelle le petit-fils du bourgmestre, un gamin de dix ans, apportait des fleurs et des fruits dans les coulisses du théâtre de Francfort, et qui, la première, lui fit battre le cœur; ni la mystérieuse et un peu douteuse Gretchen de ses quatorze ans, à la fois servante à l'*Auberge des Poupées* et modiste, qui fut le premier entraînement sensuel de Gœthe, et qui le mêla à une société de mauvais garçons et à une imprudente histoire d' « imitations de signatures »... Les bien-aimées italiennes ne sont pas là non plus; que ce soit la Maddalena qu'il aima très sentimentalement à Milan; que ce soit la Faustine qu'il aima très physiquement à Rome... Mais voici Kaetchen Schönkopff, qui fut, à Leipzig, sa liaison d'étudiant; et voici les deux Frédériques : la joyeuse et gentille Œser, pour laquelle il écrivit les premiers de ses vers nés d'une inspiration intime; et la douce et pure Brion, avec son grand nœud noir d'Alsacienne sur la tête et ses deux longues nattes dans le dos.

Viennent ensuite Lotte Kestner, aux traits délicats, aux regards rêveurs, et qui, en échange d'un seul baiser, reçut *Werther* de Gœthe; — Lily Schönemann, parée de rubans et de roses, en beau costume de fiancée. Et voici les deux seules femmes que Gœthe toléra longuement dans sa vie : Mme de Stein, qu'il ne s'agit pas de trouver belle, mais dont Gœthe disait « je lui dois tout ce que je suis... »; Christiane Vulpius, ronde, dodue, capitonnée, appétissant « trésor d'alcôve », belle brune à peau de blonde, près de laquelle Gœthe, d'abord amant, ensuite époux, vécut sans insatisfaction et sans impatience pendant trente années.

Les portraits des amours d'automne et des amours d'hiver achèvent la série : Minchen Herzlieb; elle avait seize ans lorsque Gœthe, à cinquante-huit ans, la rencontra : « une ravissante enfant aux grands yeux noirs, avec quelque chose de rond et de doux — écrit Edmond Jaloux — qui fait penser à un visage de Prud'hon ». Elle chantait les *lieder* de Gœthe, au piano ou à la guitare. Ils résistèrent à une passion soudaine et réciproque. Quand il eut quitté Minchen, Gœthe écrivit *les Affinités électives* : « On reconnait dans ce roman — a-t-il dit — un cœur qui a peur de guérir... » Quant à Minchen, par renoncement, elle épousa un homme contrefait, et dépérir « dans une mélancolie incurable ».

Quelques années plus tard, ce fut sur le cœur chaleureux et dans les bras bien en chair de Marianne de Willemer que Gœthe écrivit les vers d'amour du *Divan*. Chant alterné, car Marianne, cantatrice et ballerine, était aussi poète : aux voluptueuses stances d'Hafiz répondent les stances enflammées de Suleika. Ce double et grand feu brûla vite : ils s'étaient rencontrés en août; en octobre, ils se séparèrent, et ne se revirent jamais.

... Et voici, dernière image, l'angélique enfant du suprême amour, celle que Charles Du Bos nomme « l'Iris messagère de la divine jeunesse :... la dernière espérance humaine... ». Pour elle, Gœthe écrivit l'admirable, l'incomparable *Elégie de Marienbad*.

A seize ans, Ulrique von Levetzow était une grande fille mince et flexible, au long cou élégant; les joues, la bouche et le nez ont encore des modelés doux et incertains, et, entre cette bouche et ce nez, la chair porte une légère ondulation verticale, un pli moelleux, qui donne à cette partie du visage un charme de pétale de fleur, de volute de coquillage. Les cheveux d'Ulrique étaient blonds dorés; ses yeux, brillants d'innocence, étaient bleus. Quand ils se rencontrèrent, au début de l'été de 1821, dans la ville d'eaux, Ulrique venait de sortir de pension; et Gœthe allait avoir soixante-douze ans. « Sais-tu qui était là ? » dit Mme de Levetzow à sa fille, lorsque le vieillard fut parti. « Mais, le conseiller Gœthe, comme vous dites ! Une personnalité considérable ». « Tu ne sais pas autre chose de lui? » « Ma foi, je sais qu'on dit : Schiller et Gœthe... » Rien de plus.

Deux fois encore, Gœthe revint à Marienbad, pour passer l'été près d'Ulrique. Pendant trois ans, il surmonta la passion désespérée qui le déchirait. Mais la folie l'emporta sur la raison. D'une chimère amoureuse, pour la première fois de sa vie, il voulut faire une réalité. A soixante-quatorze ans, Gœthe pria le vieux prince dont il était depuis si longtemps l'ami de demander pour lui la main de la trop chère Ulrique. Il ne pouvait être question qu'un pareil mariage se fit. Gœthe s'éloigna. « Dans la nuit qui suivit les adieux, une grave maladie l'assaillit et le terrassa pour cinq semaines, entraînant le corps dans la crise du cœur. « Tous les médecins persèrent que Gœthe allait mourir.

Ce fut, de son propre aveu, la musique qui le sauva. Cette musique qui, jusque-là, était restée pour lui « un domaine étranger », le « rendit à lui-même ». La voix d'une cantatrice (la Milder), le jeu d'une pianiste (Marie Szymanowska), « le déplièrent — dit-il — comme un poing fermé qu'on ouvrirait doucement... »

Il vécut encore neuf années, « ne cherchant plus, dans le monde sensible — selon l'expression de son biographe Witkopf — que l'expression du monde de l'idée ». Il acheva le *Second Faust*. Il revit Mme de Stein.. Des fantômes vivants lui apparurent: le fils de Lotte Kestner; la petite-fille de Lili Schönemann... Puis, le 16 mars de l'année 1832, Gœthe, au cours d'une promenade, prit froid. Il se coucha; et, sans souffrir, mit trois jours à mourir. Il n'eut, pendant ces trois jours, que des rêves agréables. Le dernier jour, il dit qu'il voyait « une belle tête de femme avec des boucles noires ». Sur cette vision, Gœthe ferma les yeux et s'éteignit paisiblement.

Pour Ulrique, elle ne se maria jamais. Elle mourut presque centenaire : à 95 ans. Elle était née en 1805; c'est donc en 1900 qu'elle cessa de vivre... Faut-il envier les hommes de notre âge qui, adolescents, purent entendre parler de Gœthe par celle qu'il avait si follement aimée ? Hélas, lorsqu'on interrogeait la vieille demoiselle, elle répétait obstinément : « Entre Gœthe et moi, il ne s'agissait pas d'amour ». Jamais elle ne fit la moindre allusion à l'*Elégie* qui la rend immortelle. M. Charles Du Bos se demande si elle l'a jamais lue...

Jean-Louis VAUDOYER.

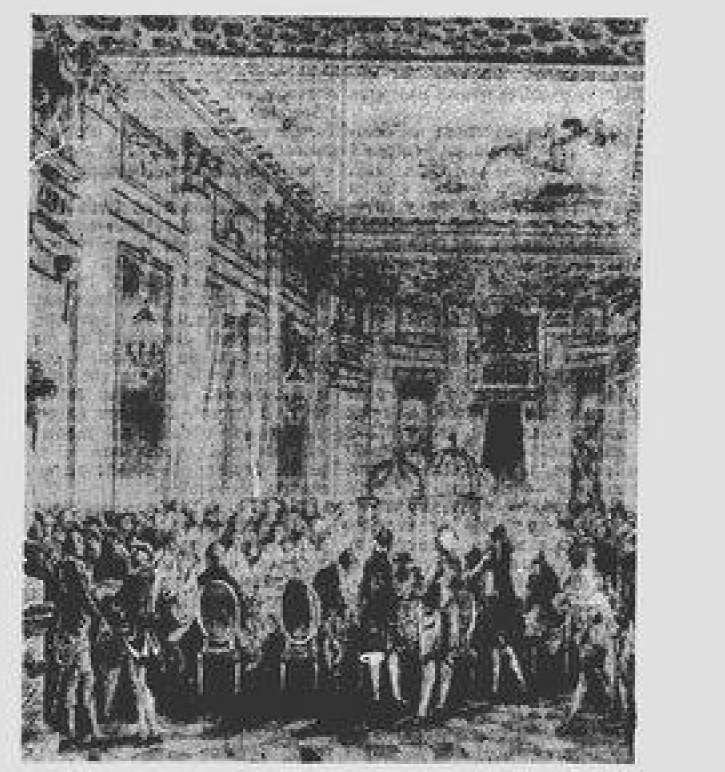
A louer de suite dans pavill. près Parc et Cité Univers., gd appart. av. jardin, 4 pièces, s. de b., gde galerie couv. au midi, chauf. centr. S'adresser : 15, rue du Parc-Montsouris (14e).

La Mode

« Fanfreluches » est en velours lido corinthe, avec effet original de col en renard bleu. Création Nina Ricci, couture, 20, rue des Capucines, Paris.

LE JOUR DES ROIS

La fève de Fontenelle et de Diderot



Louis XV tirant les Rois à Louveciennes

Après avoir offert leurs cadeaux à l'Enfant, les Mages, sur l'ordre de l'Ange, repartirent, les uns disent à pied, les autres à cheval, mais personne n'a jamais fait allusion au banquet qui fut célébré après leur départ, en leur honneur : pourtant on cria bien « Vive le Roi » à la fin du repas et chaque année la fête recommença. Très vite la coutume s'établit de cacher l'effigie du Roi dans un gâteau ou une galette. Celui qui la trouve sera Roi pour un jour, quand il boira et qu'on criera « *Le Roi boit, Vive le Roi !* » il croira vraiment que c'est lui qu'on acclame, on barbouillera — en souvenir du Mage noir — la figure de ceux qui ne crieront pas assez fort...

Peu de fêtes seront aussi populaires au moyen âge. Tout le monde veut courir cette chance de porter la couronne, du plus grand au plus petit, du plus riche au plus pauvre, et le Roi lui-même donne l'exemple. Toutes les villes sont en liesse. Les Masques qui depuis la Noël gambadent dans les rues envahissent les maisons où l'on tire les Rois, grave cérémonie à laquelle toute la famille assiste. Au moment de couper la galette, on fourre sous la table le plus jeune des enfants pour qu'il désigne sans les voir, l'un après l'autre, chacun des convives, et l'on donne la part à celui qu'il nomme. Les Masques, avant de s'en aller, essaieront de gagner aux dés l'argent de Sa Majesté et de ses sujets.

On allume dans les maisons la grosse chandelle décorée, fleurie, enrubannée appelée *Chandelle des Rois* que les marchands ont offerte le matin à leurs clients.

Les corporations nomment Roi pour l'année entière celui des leurs qui fut *Roi de la fève*.

Aucune disette, aucune guerre, aucune épidémie ne saurait empêcher la fête, on ne trouve qu'en 1711 un arrêt du Parlement interdisant de gâcher pour les Rois la farine.

Saint-Simon écrit en 1701, après la mort de Barbezieux : « Beaucoup de gens et force belles dames perdirent beaucoup à sa mort ; aussi y en eut-il plusieurs fort éplorées dans le salon de Marly, mais quand elles se mirent à table et qu'on eut tiré le gâteau, le Roi témoigna une joie qui parut vouloir être imitée (à cause du deuil récent, Saint-Simon semble s'en indigner). Il ne se contenta pas de crier : « la Reine boit ! », mais, comme en franc cabaret, il frappa et fit frapper chacun de sa cuiller et de sa fourchette sur son assiette : ce qui causa un charivari fort étrange et qui, à reprises, dura tout le souper ».

Le journal de Dangeau mentionne plusieurs fois la fête ; on y trouve qu'en 1698 le Roi dut renoncer — et il lui en coûta ! — à faire les Rois à Versailles parce qu'il ne pouvait inviter les quatre cents dames et plus qui avaient le droit de « prétendre raisonnablement à manger avec lui ». Mais n'ayant pas le cœur de se priver de galette, il s'en alla tirer les Rois à Marly, incognito ou presque...

On lit dans les Mémoires de Sourches qu'au jour des Rois, en 1704, « il y eut musique pendant le repas : on y chanta des chansons à boire à deux parties et le choeur chanta : *Le Roi boit*, toutes les fois qu'une des deux Reines (Madame à la table du Roi, la comtesse de Mailly à celle du duc de Berry qui remplaçait son père) en donnait l'occasion ».

Le *Mercure* de janvier 1708 relate aussi que « pendant que les Reines burent on suivit l'usage ancien et général et les cris de : *la Reine boit* se firent entendre, le bruit que faisaient ces cris était plus ou moins grand mais toujours fort agréable parce que (ô charmante galanterie !) les voix des dames l'emportaient sur celles des hommes » et on assiste à l'intervention assez inattendue d'un jazz ; « ce qui augmentait encore le bruit du concert (?) formé par tant de voix différentes est que les uns se frappaient dans les mains et les autres trouvaient un moyen de frapper harmonieusement sur quelque pièce d'argenterie de manière que tous ces bruits ensemble avaient quelque chose de divertissant et convenaient fort à la cérémonie du jour ».

Fontenelle « tout philosophe qu'il était » tira un jour le gâteau des Rois. La fève lui échut.

— Vous êtes roi, lui dit son voisin, serez-vous despotique ?

— Belle demande ! répondit Fontenelle.

Diderot, qui fut roi trois fois, fit une pièce de vers « sur cette royauté de la table » et l'on se plut à reconnaître que ses vers ne ressemblaient point « aux vers niais que tant de sots monarques de la fève ont publiés dans plusieurs recueils fastidieux ».

C'est un long dithyrambe qu'il a appelé *Les Eleuthéromanes ou Abdication d'un roi de la fève*. Il écrit en exposant l'argument : « Il me reste un mot à dire de la circonstance frivole qui a donné lieu à un poème aussi grave. Trois années de suite le sort me fit roi de la même société. La première année je publiai mes lois sous le nom de Code Denis. La seconde je me déchaînai contre l'injustice du destin qui déposait encore la couronne sur la tête la moins digne de la porter. La troisième j'abdiquai et j'en dis mes raisons dans ce dithyrambe qui pourra servir de modèle à un meilleur poète ».

Le premier « rondeau de Denis » chantait le métier de roi dont il avait tâté pendant un jour entier.

Je ris, je bus, tout alla bien
Car il est un Dieu tutélaire
Par lequel on fait tout sans se douter de [rien
Quand on est Roi.

Mercier écrit à la fin du siècle : « La fête des Rois et le tirage du gâteau subsistent toujours. Cette très ancienne coutume se transmet de père en fils. Les incrédules et les impies qui se moquent de l'étoile des trois Mages célèbrent néanmoins cette fête comme les autres. Les festins ne rencontrent point de négatifs. On veut être roi. Cependant ici le roi paie la royauté et ne lève aucun tribut sur son peuple. C'est aussi le jour où dans tout Paris le peuple fait des réflexions les plus bizarres sur la royauté ».

La Révolution essaya d'interdire la fête qu'elle déclara « anticivique et contre-révolutionnaire ». Ce fut peine perdue. On ne mangeait pas si souvent « de la brioche » pour consentir à s'en priver ce jour-là. Alors, pour tout concilier, on décida d'appeler le gâteau des Rois, gâteau Egalité, ce qui ne dura qu'un temps : Béranger pourra chanter encore « Grâce à la fève, je suis roi ! »

Janine BOUISSOUNOUSE.

PROPOS DE L'ENFANT TERRIBLE

Une résurrection

L'interprétation que M. Henri Hérault a donnée, il y a quelque temps, du fameux « sonnet des voyelles » a fait beaucoup de bruit. On la commente sans cesse. Et elle a semblé spécieuse à certaines personnes, visiblement scandalisées qu'une page poétique de cette importance ait eu une origine aussi simple, aussi puérile. S'inspirer d'un alphabet en couleurs ? Est-ce vraiment possible ?

Pour moi, non seulement c'est possible, mais c'est indiscutable. Il suffit de connaître Rimbaud, cet étonnant visionnaire qui pouvait s'exalter devant les dessus de porte, les « peintures idiotes », cet être ultra-sensible aux suggestions visuelles et si résolument, si volontairement fermé aux interprétations intellectuelles. Qu'il aurait ri, mon Dieu, s'il avait pu connaître toute la littérature qui est sortie de son sonnet ! Lui dont les facéties étaient si cruelles, l'ironie si tranchante ! Rien ne lui était plus indifférent que la question des « correspondances ». Il n'était pas professeur d'optique, ni de phonétique. Il était poète, c'est-à-dire qu'il savait dans quels singuliers transports peut vous jeter le premier objet venu, oui, justement, quand il est le *premier* venu, qu'il « apparaît ». Une lettre enluminée dans un alphabet en couleurs (comme on en vend encore, à cette époque du nouvel an, dans les grands magasins), une simple lettre. Quelle puissance de fascination cela possède, surtout quand le souvenir du premier âge y ajoute ses prestiges !

Mais cette redoutable chose qu'on appelle une idée générale, une théorie, une vue de l'esprit (comme on dit aujourd'hui) s'est abattue sur la burlesque et charmante invention d'un poète-enfant et l'a écrasée sous une tonne de gloses. Cela fait plaisir de voir surgir de là-dessous ce beau texte intact et frais comme au premier jour.

Francis de MIOMANDRE.

LES LIVRES « DIPLOMATES »

Les livres deviennent-ils des « instruments diplomatiques » ?

On sait que pour la visite du regretté roi Alexandre de Yougoslavie en France, M. Barthou avait préparé un magnifique ouvrage, richement relié.

Pour sa visite au Souverain Pontife, M. Pierre Laval avait demandé à M. Charles Roux, notre ambassadeur auprès du Vatican (récemment élu à l'Institut) de lui indiquer des volumes de choix à présenter en hommage à Pie XI.

Après consultations, on s'arrêta sur Les Chroniques de France en latin, Les Délices de Paris (un album d'estampes anciennes représentant les principaux monuments de Paris), Le sacre de Louis XV.

Bibliophile averti, le Pape s'est montré très sensible aux présents qui lui étaient destinés.

PROPHETIE

Le Conseil des ministres vient d'approuver un projet de loi de M. Mandel instaurant un réseau de six grandes lignes d'aviation postale intérieure, de Paris aux grandes villes de province. Voilà donc en voie de réalisation, du vivant même de son auteur, une prophétie de M. Edouard Estaunié.

Un jour que le romancier du Labyrinthe alors directeur des P. T. T., avait présidé à la construction de l'Hôtel des Postes de Dijon, un député trouva l'immeuble beaucoup trop moderne et interpella à la Chambre le ministre intéressé.

— Je ne regrette qu'une chose, répondit M. Estaunié à la question que lui posait à son tour le ministre. C'est de n'avoir pas eu suffisamment de place pour bâtir la terrasse sur laquelle les avions postaux viendront se poser avant trente ans.

Avant trente ans : or, cela se passait en 1906. Le grand commis — le mot est de Robert de Flers — se doublait donc d'un vrai prophète.

L'ETRANGERE

C'est un document littéraire de première importance que M. Boy-Zelenski vient de publier dans la Pologne Littéraire : une longue lettre de Mme Hanska datée de Genève, 10 décembre 1833. Cette lettre, qui est postérieure de quelques semaines à sa rencontre avec Balzac à Neufchâtel, est conservée à Varsovie à la Bibliothèque des Przezdziecki. Voici en quels termes Mme Hanska parle de son amant :

Nous avons fait en Suisse une connaissance dont nous sommes charmés, c'est celle de M. de Balzac, l'auteur de la *Peau de Chagrin* et de tant d'autres ouvrages délicieux. Cette connaissance est devenue une véritable liaison et j'espère qu'elle durera autant que notre vie. Balzac vous rappelle beaucoup, mon cher Henri, il est vrai, fleur, aimable comme vous, il a même dans l'extérieur quelque chose de vous et tous les deux vous ressemblez à Napoléon. Peut-être avez-vous l'âme plus tendre et moins expansive, peut-être aussi la faites-vous moins paraître dans ce qu'elle a d'affectueux et de tendre, car Balzac est un véritable enfant.

Cette lettre que Mme Hanska adressait à son frère est écrite en français.

DESINTERESSEMENT

Les Nouvelles Littéraires se sont plusieurs fois élevées contre ces économies mesquines qui portent une atteinte profonde à notre vie et à notre prestige intellectuel. Qu'est-ce que quelques dizaines de milliers de francs dans un budget de plusieurs milliards ?

Hélas ! on ne saurait empêcher les pouvoirs publics de supprimer avec la même égalité d'âme des postes de cantonniers et des chaires universitaires ou artistiques. Mais contre ce béotisme les intellectuels français réagissent avec un désintéressement magnifique.

M. Charles Diehl, mis à la retraite, n'en continue pas moins en Sorbonne son cours d'histoire byzantine, sans aucun traitement, pour l'honneur de l'Université de Paris.

Au Conservatoire, M. Mérignac, professeur d'escrime, et M. Georges Wague (l'ex-directeur de Mme Colette), professeur de mimique théâtrale, pareillement mis à pied, et sans retraite, ont tenu à continuer leurs cours.

De pareils gestes, s'ils ne plaident guère en faveur de l'Etat, honorent grandement la science et les arts français.

L'ECOLE DES JOURNALISTES

On peut dire de M. Elie-J. Bois, qui vient d'être fait grand officier de la Légion d'honneur, qu'il est un des créateurs de la presse moderne, c'est grâce à lui, en particulier que tant d'écrivains ont pu — pour le compte du « Petit Parisien » — parcourir le monde : d'Albert Londres à Marc Chadourne, de Louis Roubaud à Henry de Monfreid, d'Andrée Viollis à André Salmon... La vocation de journaliste se déclara très jeune chez M. Elie-J.- Bois. Au collège déjà il écrivait des articles, car, disait-il un jour à un de nos collaborateurs, « mon père était aveugle, en lui lisant longuement les journaux je m'étais initié aux détails de la vie politique, aussi à onze ans je savais tout du boulangisme et à quinze, je collaborais déjà à des journaux locaux. »

UN CADEAU DE NOEL ORIGINAL

Un écrivain français, qui a vécu des années au Canada, et dont la plupart des livres sont inspirés de ce pays, vient d'être avisé par « l'honorable ministère des Terres et Forêts » de la province de Québec que son nom vient d'être donné à un lac de la région forestière qui sert de cadre à un de ses romans. Ce lac est situé, assure le ministre, dans un milieu « canadien français ».

C'est le jour de Noël que cette nouvelle est parvenue à Marie Le Franc !...

MANICHEISME

Les « mots » de l'abbé Mugnier se multiplient, entendons les mots authentiques, à tel point que M. Léon Treich devrait bien s'occuper de les réunir en un de ses volumes d'ana.

Voici le dernier :

Dans un salon du huitième arrondissement, l'abbé Mugnier est en train de dire :

— Il faut bien des écrivains comme cette Colette pour édifier les âmes et contenter un vaste public familial.

Ahuri, un auditeur se rapproche du groupe et demande :

— De quelle Colette parlez-vous ?

— Oh ! dit l'abbé, de la Colette du bien, de Colette Yver..

« L'EXCLUSIVITE GONCOURT »

Un des membres de l'Académie Goncourt — et pas un des moins influents — a l'intention de demander prochainement à ses collègues un sacrifice. Celui de se retirer de tous les autres jurys littéraires dont ils font partie. Ainsi le fameux prix de fin d'année retrouverait tout son éclat, toute sa portée, les Dix ne donnant leurs voix qu'une fois l'an.

« L'exclusivité Goncourt » toucherait surtout MM. J.-H. Rosny aîné, Roland Dorgelès, Lucien Descaves, Jean Ajalbert et Gaston Chérau.

Mais l'auteur de ce projet est précisément un des membres qui font partie de jurys multiples — ce qui exclut toute idée de représailles...

CONSCIENCE PROFESSIONNELLE

Gabriele d'Annunzio s'apprête à faire un séjour à Venise — à Venise pour laquelle il eut toujours une prédilection marquée mais où il n'était pas revenu depuis la guerre.

Il ne s'agit pas d'un voyage d'agrément. Le poète vient consulter le manuscrit de La Chanson de Roland conservé à la Marcienne.

Il s'agit pour lui de recherches personnelles pour un ouvrage auquel il consacre actuellement toute son attention...

DATES LITTERAIRES

12 janvier 1628. — Naissance de Charles Perrault.

13 janvier 1674. — Naissance de Crébillon.

14 janvier 1850. — Naissance de Loti.

15 janvier 1763. — Naissance de Talma, qui devait, à la suite d'un différend avec ses camarades à la Comédie-Française, fonder, le 1er avril 1791, le « Théâtre Français de la rue de Richelieu ».

17 janvier 1749. — Naissance du grand poète italien Vittorio Alfieri.

18 janvier 1689. — Naissance de Montesquieu.

LA VIE ET SON DÉCOR

SALLE A MANGER

Qui de nous, entrant dans une salle à manger aimablement décorée, ne soupire d'aise en pensant au délassement régénérateur des quelques instants qui vont suivre. La gourmandise, dernier vestige d'un luxe raffiné, qui fut autrefois facile et charmant, trouve encore sa place dans la demeure. Pour soigner ce péché, tout particulièrement, quelques époux au budget restreint font des économies sur d'autres plaisirs de la vie, plaisirs aussi fugaces, mais de moins vieille race. Le bourgeois français n'oublie jamais la fable, apprise sur les bancs de l'école, quand les vers de ce bon La Fontaine (si amers au fond) prenaient les ailes de la cigale bohème pour taquiner la petite fourmi laborieuse. Les ménages français aiment encore mieux manger que mal danser.

Cette tactique de l'estomac nous a permis de garder le buffet bourré d'argenterie, où s'entassent les cadeaux de mariage de plusieurs générations ; les six chaises de salle à manger, usées par des parents que nous n'avons pas connus et ces nappes glacées, damassées, où s'entrelacent des initiales qui ne sont plus les nôtres. Pour ceux et celles qui n'ont pas le courage irrespectueux de rompre ces traditions, nous ne donnerons aucun conseil, à moins que l'argenterie ne soit ancienne au lieu d'être vieille, que les six chaises soient d'époque au lieu d'être de style et qu'une seule nappe puisse donner naissance à trois napperons. Construisons une nouvelle pièce, soit avec ce que nous avons déjà, soit avec des éléments complètement nouveaux. Tâchons tout d'abord que l'endroit adopté soit gai, lumineux, aéré. Je me rappelle les vitraux de certaine salle à manger de mon enfance ; la pomme jaune n'avait rien à envier, comme laideur, à la grappe de raisin rouge tenant par miracle à une vague corbeille. Plus de muraille chocolat, profitons de l'heure de répit offerte par le repas pour égayer notre vue sur ce que nous aimons : terrasse, cimes des arbres, cheminées, balcons voisins, enfin tout ce que l'on découvre à Paris quand on regarde par une fenêtre. La peinture nous offre une gamme de jaune, de vert, d'ocre, ou un blanc mat, infiniment séduisant, que pourront rehausser des rideaux de couleur différente, coupés dans les nouveaux tissus de chez Bodier.

Si vous n'avez pas de meubles anciens, choisissez un joli bois : merisier, acajou flambé, bouleau de Norvège, palissandre. Egayez ce bois en recouvrant vos chaises de maroquin rouge, bleu ou cuir naturel. Pour assourdir le service, n'hésitez pas à choisir une moquette à haute laine, ou mieux encore un de ces tapis modernes à longs poils, qui amortissent les pas et reposent les nerfs. Que votre table soit en proportion avec votre pièce, avec faculté d'y glisser une ou deux rallonges, les jours de grande réception. En général, les tables, aujourd'hui, sont plus petites qu'autrefois, la crise préserve les époux de recevoir des oncles, tantes et neveux, rassemblés à date fixe, d'après un code de « civilité puérile et honnête ».

Je trouve que la table octogonale est la plus agréable de forme ; grâce à elle l'on peut toujours rajouter un couvert à la dernière minute. Bientôt, nous parlerons ici des nappes et du linge de maison, mais aujourd'hui je vous entretiendrai du service de table. L'on devrait, si possible, avoir plusieurs services ; ils changeraient agréablement nos petits festins quotidiens. L'un, très simple, très chic, en porcelaine unie, verte, rose ou crème, orné d'un monogramme rond ou carré, serait pour tous les jours ; pour un petit dîner entre amis il faudrait un service à jolies fleurs sur fond blanc, pour les grandes réceptions, un service d'un blanc pur, avec une délicate armoirie, ou un fin dessin courant autour de l'assiette avec élégance. Les verres sont très importants. Plus il y a de verres devant les convives, plus garnie sera votre table. Rangez-les comme une famille honorable : le verre à eau à droite et la coupe à champagne à gauche avec, au milieu, le verre à chablis et le verre à bordeaux.

Je me permettrai, avant de terminer, de vous donner le conseil suivant : mettez sur votre table quatre ou six ou huit bougies rouges, vertes ou roses, faites à la main par les paysannes suédoises : elles sont très amusantes de forme, d'un joli coloris et ne coulent pas comme les bougies ordinaires. Lorsqu'elles éclaireront votre table, elles embelliront vos convives féminines. Je parierais bien que ces dernières vous en seront presque aussi reconnaissantes que de votre poulet aux truffes et de votre château Margaux.

Lysiane SARAH-BERNHARDT.

Salle à manger en merisier clair. Les chaises sont recouvertes de paille. A gauche, cage de verre. A droite, petite table pour le café et le bridge. (« Athelia » Studio d'Art des Trois Quartiers, Ph. Serge Boiron)

A TRAVERS LA SUISSE
LES PLUS BEAUX SÉJOURS DE VACANCES

ENGELBERG (1000-1800 m.) Hôtel Schweizerhof
KLOSTERS (1200 m.) Hôtel Silvretta
LENZERHEIDE (1500 m), Grisons, Grand Hôtel Kurhaus toute première classe
GSTAAD Hôtel Bernerhof
ADELBODEN (1357 m.) Hôtel National
CHATEAU D'OEX Hôtel Rosat
LES AVANTS-S-MONTREUX (1000 m.) Grand Hôtel
WENGEN (1275 m.) Palace Hôtel toute première classe

1 Nombre de lits ... Pension par jour ... Prix forfaitaire pour sept jours, ... taxes et services inclus. — ◊ Pour séjour prolongé, prix à forfait sur demande.

LES VEUVES ABUSIVES

Madame Mialaret-Michelet

par A. de MONZIE

SUITE

Rien n'échappe et rien n'échappera à sa vue comptable. Elle sait, à un aileron près, sa contribution personnelle aux aises du conjoint et à l'approvisionnement de son génie. Elle obtiendra par deux testaments la reconnaissance explicite et solennelle de sa collaboration, mais ce «donné acte» testamentaire n'est pas suffisant. Si Michelet se voue aux bêtes et aux éléments, c'est à sa suite, à sa demande, à son instigation.

Barbey d'Aurevilly soutient que « le génie des hommes de génie est en proportion du nombre de femmes et des types de femmes qu'on rencontre dans leurs écrits. Pour ne parler que des modernes, comptez les femmes de Byron, de Balzac qui en a peint un si grand nombre, et de Walter Scott à qui on a bien reproché de les faire froides, mais qui, du moins, ne les faisait pas se ressembler dans leur froideur ! Gœthe, au contraire, n'en a qu'une, lui, et c'est Marguerite... » (1) Michelet n'en a qu'une, c'est Athénaïs dont la personnalité ne se dissimule point comme l'ombre de Marguerite sous les travestissements poétiques de Charlotte ou de Dorothée, de Lily, d'Otilie ou de Mignon. C'est elle, toujours elle, elle seule, à l'exclusion d'aucun autre être humain, qui fournit toutes données psychologiques nécessaires au jugement circulaire qu'il prononce sur les êtres et les choses. « La femme est une royauté. Il lui appartient d'ordonner. » (2) Cette proclamation de jocrisse par quoi se clôt la *Mer*, vise sa femme qui est la femme, celle à qui il appartient d'ordonner.

Avant son remariage, Michelet était solitaire. Après son remariage, il est isolé, progressivement isolé, définitivement isolé. Peu à peu les liens se relâchent qui l'attachaient à de très anciennes amitiés et à sa famille elle-même. Mme Mialaret-Michelet ne suscite aucun incident de rupture: M. Eugène Noël a écrit, sans prononcer son nom, un livre sur Michelet et ses enfants (3). Mme Edgar Quinet a raconté, sans la mettre en cause, comment prit fin l'intimité de 50 ans qui existait entre Quinet et Michelet. Il n'y a pas seulement appropriation de l'homme, mais absorption.

Mme Mialaret-Michelet ne se contentera pas d'être souveraine derrière la coulisse, l'associée en participation d'un entrepreneur d'éternité. Elle veut son apothéose annexe. Elle écrira donc pour son compte, publiera pour son compte. Il lui reste un stock d'attendrissements à écouler: elle les écoulera dans la clientèle pendant 50 ans. Il importe qu'après son père le brame, ses chats — Mouton, Minette et Tigrine — soient promus vedettes. Un livre paraîtra — avec une introduction et des notes de M. Gabriel Monod, s'il vous plaît — qui portera la griffe de Michelet et sera accroché aux griffes de Mouton, Minette et Tigrine. Pas de confusion possible entre ces chats et les félins hiératiques de Baudelaire ou Kiki-la-Doucette de Colette ! Ceux-là sont des sujets de littérature et de science tout à la fois. N'a-t-elle pas à leur propos, discuté avec Darwin avant de pleurnicher avec Michelet ? « *Je vous remercie, Madame*, lui répond Charles Darwin le 23 mai 1872, *je vous remercie de votre renseignement relatif à la fécondité des croisements d'angoras et de chats communs.* »

Par bonheur, elle ne poussa point plus avant dans cette voie : nous n'avons pas cet ouvrage encyclopédique sur la nature — ce *De Natura* pour Bibliothèque rose — auquel songea la Philaminte de la laïcité. Son activité originale s'arrête à la mort de Michelet — ce qui tendrait à prouver que la mère aux oiseaux (puisque aussi bien elle inventait pour soi la gentillesse de ce surnom) — nourrissait sa volière avec les miettes tombées d'une illustre table.

◌ ◌ ◌

Mme Mialaret-Michelet terrifiait les éditeurs par la fréquence de ses démarches, l'aisance, l'abondance et la redondance de ses écrits, sinon par la façon sans gêne qu'elle avait d'étaler en volumes répétés le contenu des carnets de route ou des impressions de voyage dont elle hérita. M. Gabriel Monod, si bienveillant pour l'excessive veuve, n'en décrit pas moins exactement sa méthode de composition et comme avec trente lignes de notes prises par elle lors d'un voyage à Bruxelles en 1837, elle fabrique quatre pages sur Sainte-Gudule, comment, pour allonger la sauce d'encre, elle conduit Michelet de Bruxelles à Ypres où il n'alla qu'en 1840, comment elle invente d'Ypres à Anvers une randonnée de complément et de fantaisie. Passe encore pour ces faux itinéraires. Mais « elle lui fait dire une série de bêtises sur l'Angleterre et l'Allemagne. Elle lui fait dire que l'Angleterre n'a pas d'idées ni l'Allemagne non plus .» L'art d'accommoder les restes est sans doute un art féminin ; mais il convient d'utiliser des restes ayant à peu près la même ancienneté. Mme Mialaret ramasse des citations du *Journal* de Michelet, des extraits de lettres écrites à sa première femme Pauline, des billets adressés à la gouvernante des princesses d'Orléans, Mme Angelet, mélange à ce hâchis des passages de la Guerre de cent ans, remue le tout, le retourne, l'assaisonne d'huile et de vinaigre comme une salade, puis sert le plat aux tables d'hôte de la dévotion républicaine sous le titre de menu alléchant : *Sur les chemins de l'Europe*.

Même truquage pour *Ma Jeunesse*, *Rome* et le *Banquet !* Un truquage de veuve-cuisinière. Brillat-Savarin n'édicte pas plus de recettes pour présenter diversement un râble de lièvre que Mme Mialaret-Michelet, toute révérence gardée, n'en posséda pour renouveler et rééditer les effusions qu'elle économisa. Des effusions corrigées, amendées et augmentées ! Son exacte pudibonderie ne tolère nulle image, nul mot susceptible d'éveiller l'impureté. Elle n'admet pas que des filles publiques se promènent dans les rues de Londres et que l'historien de Jeanne d'Arc, les rencontrant, crayonne leurs silhouettes. Pas de filles publiques. Quand Michelet visite l'Irlande, il s'émeut de la pathétique légende du jeune Emmett, chanté par Moore, d'Emmett, « qui en 1803, poursuivi par des soldats anglais, arrive la nuit à la porte de sa maîtresse. « Viens dans mon lit, viens avec moi, tu n'auras pas besoin d'habits », s'écrie la maîtresse qui cette nuit-là concède au fugitif ce qu'elle refuse à l'amant. Dans le texte revu par Athénaïs Mialaret-Michelet, plus de maîtresse au lit généreux ! Une implacable chasteté pèse maintenant sur ce poème adapté aux convenances défuntes des demoiselles de Saint-Cyr.

S'agit-il des musées hollandais qu'elle n'a point connus, mais que Michelet parcourut avant son mariage ? Pas une cuisse de nymphe, pas un sein rose de princesse ne se dérobe à l'échoppage systématique auquel la vertueuse veuve soumet Rubens et Jordaens. Mais il y a autre chose que le souci d'une correction bourgeoise dans son cas de duègue. Elle hait sincèrement les élans de la chair et tout ce qui dans la beauté figurative risque de provoquer ou de justifier ces élans. Son esthétique se réduit à son éthique. Ce qu'elle a conservé de christianisme glacé dans le cœur, c'est une sombre aversion du paganisme, de ses franchises corporelles, de sa nudité enchantée. J'aime mieux Tartuffe, qui, après tout, subit la contrainte des bonnes mœurs, mais préférerait une règle plus clémente aux inclinations des hommes.

(La fin au prochain numéro)

(1) Barbey d'Aurevilly : *Gœthe et Diderot* (Dentu, éd., p. 233).
(2) Michelet : *La Mer* (Hachette, éd., p. 415).
(3) Eugène Noël : *J. Michelet et ses enfants*, (Maurice Dreyfous, éd., Paris, 1878).
* Voir les *Nouvelles Littéraires* des 29 décembre 1934 et 5 janvier 1935.

ESSAIS

Le Médecin devant la douleur et devant la mort

par Paul Voivenel

En publiant ce livre, le Dr Paul Voivenel a obtenu un résultat en apparence paradoxal : il a composé sur la douleur et sur la mort un livre à la gloire de la vie.

Que tous ceux que hante l'idée de leur fin dernière et que la terrible anxiété de la mort travaille comme une bête lente et mystérieuse n'espèrent pas trop découvrir dans ces pages le souverain remède ! Il s'y trouve sans aucun doute, mais s'il est capable d'agir sur vous c'est que vous étiez déjà guéri, que les plus dures étapes étaient franchies de ce calvaire où l'homme qui a senti la tyrannie de son destin se révolte, essaie d'y échapper, bataille en vain et finalement se soumet.

De la foule d'expériences, d'observations cliniques et humaines de la souffrance et de la mort que nous expose Paul Voivenel, aucune en vérité ne livre, ne peut livrer de secret ni sur l'une ni sur l'autre mais toutes contribuent à conduire plus directement, plus rapidement certains esprits encore rebelles à l'acceptation de l'inéluctable, qui est le commencement d'une certaine sagesse.

Point n'est besoin de gros livre, direz-vous, pour nous convaincre que nous n'échapperons pas à la mort. Le bon sens des simples l'accepte comme une nécessité. Et chacun évidemment se soumet parce qu'il ne peut faire autrement et pour l'immense majorité cette sagesse est inconsciente. Chacun échappe comme il peut à la peur de la mort. Bien des moyens ont fait leurs preuves. Les plus employés sont forcément les meilleurs.

Le Dr Voivenel, lui, préconise « la vitae gloriam ». Pourquoi pas ? Dans ce domaine, là où l'on n'est sûr de rien, sinon que la mort est inévitable, autant exalter cette autre réalité, la vie, et crier bien haut sa gloire et la foi qu'on lui porte. C'est par ce parti pris que le livre de Paul Voivenel est bienfaisant, dans cette preuve qu'il nous administre qu'il est possible pour un homme de science et de laboratoire, à l'observation de qui rien n'a été épargné des horreurs de la maladie et de la mort, d'être encore enivré par la vie, de croire « qu'elle n'a besoin que d'exister pour être une merveille ».

Et puisque la vie est une merveille, de là à croire qu'elle ne peut pas aboutir au néant, qu'entre « elle et la mort il existe une telle série de dépendances et même de services réciproques que la mort paraît être la servante de la vie », un « accident du grand cycle vital », il n'y a qu'un pas. Libre à vous de le franchir et peut-être posséderez-vous alors la sérénité en partage !

D'une lettre de Georges Duhamel qui ouvre le livre, à lui dédié, il faut extraire ce passage, critique la plus pertinente de l'œuvre si particulière et si attachante du Dr Paul Voivenel : « Ce savoureux mélange d'expérience et d'érudition, de réflexions substantielles et de citations ingénieuses, de savoir strict et de libres rêveries, c'est vraiment l'œuvre d'un esprit « à la vieille marque ». » — (Librairie des Champs-Elysées).

Fabienne Lurvau.

Images de l'Aude

par Jean Lebrau

Rien de plus émouvant que les repentirs de l'esquisse, l'ébauche du sculpteur, la prose du poète. L'esprit fait corps avec la matière, il n'a pas atteint sa libération inhumaine. Ainsi les proses de Jean Lebrau, qui sont de la poésie à l'état naissant.

Certains ne voient dans l'esquisse ou l'ébauche qu'un stade inférieur, et d'autres, dans le goût qu'on peut avoir pour elles, qu'une manifestation du snobisme. Discuter ? Que de temps perdu ! Je préfère relire, pour mon enchantement, ces Images de l'Aude où l'art le plus subtil se cache derrière la désinvolture du rêve et dans les vagabondages de l'amitié.

J'ai pu aimer jadis les jeux exclusifs des mandarins. Ils me lassent maintenant. Je veux sentir les battements du cœur, l'haleine de l'inquiétude, pas pour m'en rassasier, comme l'ogre, mais pour partager des joies et des tourments. Un homme fait de sang et de chair, et avec une âme, c'est tellement plus rare qu'un écrivain, même de talent ! Quand, par miracle, celui-ci n'a pas tué celui-là, on reste émerveillé. On ne pense pas à crier au chef-d'œuvre, et l'on a tort, car dans la foire littéraire il faut le porte-voix des bateleurs.

Mais Jean Lebrau n'en a cure. Un poète n'a pas d'orviétan à vendre. — (H.-G. Peyre.)

Henri Duclos.

ROMANS

Portrait de jeune fille

par Yvonne Chabas

Mme Yvonne Chabas a traité un intéressant cas de « mal du siècle » chez une jeune fille. Marthe appartient à un milieu bourgeois et aisé. Elle s'est débarrassée sans difficulté, mais sans raison aussi, des préjugés qui entourent la condition féminine et que Montaigne dénonçait déjà avec grande simplicité et désinvolture. Après quelques liaisons dépourvues de passion, elle a comme la nostalgie d'une forme d'elle-même qu'elle n'a pas su respecter ou créer, et se suicide.

Le plus grand charme de ce portrait est d'échapper, tout en le côtoyant, au roman à thèse, par la variété de ses nuances; la chose est précisément très rare lorsqu'il s'agit de la jeune fille moderne. Un ton grave, ému, discret aussi, efface tout ce qu'il pourrait y avoir d'un peu convenu dans les détails. Une faute de goût : le portrait de la « vraie » jeune fille, qui ne fait nullement pendant au portrait de Marthe, car Marthe est aussi une vraie jeune fille par son idéalisme impénitent.

Le problème posé par Mme Yvonne Chabas est moins moral que psychologique ; il est des jeunes filles aujourd'hui qui échappent à la morale traditionnelle sans se sentir diminuées, y trouvant même leur équilibre. Marthe n'eût-elle pas fait ses expériences trop hardies qu'elle était quand même prédestinée au suicide; mariée, quelque bovarysme la guettait. Son mal est celui de toute jeune fille qui ne voit plus en l'homme l'idéal, que toutes ses forces d'amour demandent. Cette inquiétude juvénile, féminine et extra-matrimoniale, explique bien certains types de jeunes filles d'aujourd'hui. Mme Yvonne Chabas l'a étudiée sans recherche et sans effets, avec un très bel accent de vérité. — (*Flammarion*).

Anne Fernier.

POÈMES

Au Maine angevin

par André Fertré

Il est des régions privilégiées dont le nom seul nous prépare à goûter l'enchantement poétique : tel ce Maine angevin célébré par M. Fertré, où demeurent si vivantes encore les images de du Bellay et de Ronsard : la voix du tendre poète qui célébra la douceur angevine et les accents plus fiers de l'amant de Cassandre, résonnent encore au bord des fontaines, sous la lumière d'un ciel délicat ; et il était bien d'un poète d'en prolonger discrètement les échos, comme le fait avec bonheur M. André Fertré : il a redonné une voix aux Muses engourdies par le temps ; il a ravivé la couleur de ces paysages effacés comme d'anciens pastels ; il a ranimé toute cette vie des hommes d'autrefois avec son cœur vivant d'homme d'aujourd'hui ; la présentation même de son livre, les bois qui l'ornent, contribuent à nous remettre dans l'atmosphère de charmante piété que l'auteur avait su rétablir :

Car en ce val où jant, jadis, rima Ronsard,
fleurit un peu d'Hellade aux logis de [illegible]

Mais le siècle est trop dur au songe : [illegible]

Le dernier faune a tu son rire et ses pipeaux,
et les nymphes ont fui, qui paraient ces eaux,
le geste clignotant des rudes moissonneurs.

Mais M. André Fertré eut les yeux assez purs pour apercevoir une fois encore ces nymphes en leur fuite. — (*Marcel Grafflin*.)

Robert Honnert.

Le Vieux-Port

par Emile Sicard

Peu de villes comme Marseille, au moins dans les jours contemporains, auront été chantées avec autant de ferveur par les poètes, ses enfants. Marseille a son poète : Louis Brauquier, dont le premier recueil parut il y a dix ans, dont les *Nouvelles Littéraires* ont donné, récemment, toute une page lyrique.

Avec Brauquier, quelques jeunes hommes, dont les *Cahiers du Sud* ont été le foyer naturel, trouvèrent dans la ville des marchands, des dockers et des armateurs, les thèmes qui devaient nourrir leur poésie. Ils ne les inventèrent point toutefois ; ils avaient eu un précurseur, Emile Sicard.

Le nom de Sicard, qui mourut en 1921, avant la bienheureuse époque de l'inflation, ne s'est sans doute pas inscrit en lettres capitales dans l'histoire de la littérature française contemporaine. Il a subi cette injustice, coutumière chez nous, qui frappe les auteurs « régionaux ». La célébrité de Sicard ne dépassait guère Marseille, la Provence et ces [illegible] sentimentales que les enfants du pays emportent avec eux. Il est mort au moment où son style, formé aux usages à la fois traditionnels et romantiques des années d'avant guerre, faisait figure archaïque devant le renouveau des moyens d'expression. Il laissait une œuvre posthume, le *Vieux-Port*, qui semblait condamnée à l'oubli, avant même d'avoir été. Elle ne pouvait compter que sur sa propre force.

Cette force a mûri, vient d'éclater, grâce à la fidélité, véritablement exemplaire en notre âge ingrat, de ceux qui furent les admirateurs et les fils spirituels du poète du *Laurier Noir* : Louis Brauquier qui présente l'œuvre, Jean Ballard qui l'édite, Sornette qui l'imprime, et les souscripteurs.

L'épreuve posthume est redoutable. *Le Vieux-Port* de Sicard la subit victorieusement. Ni le romantisme de ses accents, ni le traditionnel de sa poétique ne flétrissent son œuvre ; elle a pour elle d'être hors du temps, ce qui est la meilleure chance de salut. La Marseille de Sicard, c'est une Marseille éternelle, la chair et la substance du poète ; c'est elle qui chante à travers lui dans toute la puissante réalité de sa durée. Ce n'est pas un homme qui demande au décor ses couleurs, ce n'est pas un auteur local qui décrit des spectacles circonstanciels, c'est l'âme d'une ville qui s'exprime, une ville qui fut, qui est, qui sera.

Ceux qui n'auront eu, pour respirer le [illegible] de Marseille, que la vulgarisation (d'ailleurs plaisante et savoureuse) de M. Pagnol, feront bien d'aller boire à cette source : ils y goûteront une âpreté saline qui n'a plus d'âge, comme la mer et le soleil. — (*Editions des Cahiers du Sud*.)

Gabriel Audisio.

En souscription : (Trois volumes ont déjà paru)

LES ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES DE

GUY DE MAUPASSANT

en 15 volumes in-4 couronne (19x24) avec Préface et Notices de René DUMESNIL

EDITION DEFINITIVE

comprenant de nombreux inédits, et richement illustrée de plus de 150 hors-texte en noir et en couleurs et 600 dessins dans le texte par Yves ALIX, Robert BONFILS, CHAS LABORDE, Gérard COCHET, DUNOYER DE SEGONZAC, Pierre FALKE, LABOUREUR, LOTIRON, PLANSON, VERGE-SARRAT.

L'œuvre de ce maître réaliste qui fut un de nos tout premiers conteurs, un romancier sensible et un poète véritable, présentée pour la première fois dans l'ordre logique de création, avec de nombreux inédits, et rehaussée d'une illustration due aux meilleurs et plus compréhensifs artistes de notre temps.

Grandes facilités de paiement

PRIX DE FAVEUR

aux premiers souscripteurs

Prospectus illustré gratuit sur demande à la

LIBRAIRIE DE FRANCE, 110, boulevard St-Germain, **PARIS**

GABRIEL BOISSY

L'ART DE GOUVERNER

SELON LES ROIS DE FRANCE

d'après leurs œuvres, lettres, mémoires et écrits divers

et précédé d'une

INTRODUCTION A LA SAGESSE DE FRANCE

par GABRIEL BOISSY

« Cette sagesse dont nous avons, dans notre actuelle métamorphose, un besoin capital. »

12 fr.

GRASSET

L'ESPRIT DES LIVRES

DUO, par Colette (*Ferenczi*). — AMOUR, par Paul Léautaud (*Editions Spirale*)

Si l'on examine l'ensemble du roman contemporain — et que l'on en excepte toutefois les maîtres dont l'œuvre a terminé son évolution — et si l'on essaie de porter sur lui un jugement général, on voit deux groupes d'ouvrages bien différents. Dans le premier, nous trouvons des romans souvent chaotiques, pas toujours bien faits, ni bien écrits, mais où abondent la sève, l'originalité, l'impression directe, et, pour ainsi dire, l'immédiat de la vie, transmis par un tempérament autonome. Chez les autres, nous distinguons au contraire des livres bien faits, équilibrés, écrits avec soin, mais qui sentent encore l'école, des romans distingués, dont l'originalité est absente et qui nous donnent une nouvelle réplique d'une série de travaux déjà familiers et connus. Selon leurs préférences et leur caractère, les critiques aiment le premier groupe ou préfèrent le second. A l'un et à l'autre, il faudrait cependant adjoindre, d'une part, les romanciers qui ont commencé dans l'abondance, le tumulte, qui ont eu une véritable fraîcheur d'impression, et qui se clarifient déjà, se filtrent et parfois aussi se banalisent en vieillissant et, d'autre part, ceux qui ont commencé plus ou moins en bons élèves, mais qui ont accepté les leçons de la vie et de l'expérience et dont l'œuvre, en se développant, acquiert de la densité, des dessous mystérieux, une richesse d'interprétation et de psychologie qui augmente progressivement. Les moins fréquents de tous sont les romanciers qui nous montrent ce que j'appellerai l'épaisseur du tissu cellulaire et en même temps cette transparence classique, sans laquelle je reconnais qu'il est difficile de faire un très beau livre, mais dont la qualité n'est vraie que si elle s'applique à une œuvre puissante dans son essence et non à un devoir bien fait, comme nous en lisons tant. Et l'un des très rares écrivains dont on puisse dire qu'elle possède les deux mérites est Mme Colette.

Elle a, en effet, la grande vertu de ne jamais perdre sa prise directe de la vie, d'avoir gardé cette autonomie de la sensibilité et de l'émotion, qui permet seule quoi que l'on pense, d'être un bon écrivain et en même temps elle exprime une vision à ce point intacte, primitive, forte pleine de sève, dans une forme d'une incomparable harmonie, soit par le style, soit par la mise en place des incidents, des scènes et des caractères. C'est ce double don qui lui assure parmi nous une situation aussi privilégiée.

Dès les premières pages de *Duo*, on voit jouer une des qualités fondamentales de Mme Colette, qui est l'imprévu. Cet imprévu n'est pas dans le sujet, lequel est au contraire le plus banal qui soit : un drame conjugal comme nous en avons lu des milliers, l'aventure d'un mari qui aime sa femme et qui s'aperçoit que celle-ci l'a trompé. La manière dont ce mari, Michel, découvre la trahison d'Alice n'est pas non plus exceptionnelle. C'est l'épisode habituel de la lettre laissée dans un buvard, que l'on craint de perdre et à cause de quoi, ne pouvant pas la soustraire, on essaie de cacher le buvard. Quand Michel interroge Alice sur la fuite inattendue de ce papier, comme il n'est pas magistrat et qu'il n'est pas, par conséquent, professionnellement dressé à la disparition des documents capitaux, il a une violente surprise. Il a demandé à Alice ce qu'est devenu « l'autre truc, le machin de la même couleur, tu sais bien ce que je veux dire. »

Alice répond :

« Quel machin ? Attention ! Michel, tu renverses l'eau des fleurs.

— Je n'ai jamais, de toute ma vie, bousculé un pot de fleurs. Une espèce de sous-main, là, sur ton bureau. Il n'y est plus, tu l'as rangé ? Qu'est-ce que tu en fais ? Tu l'as rangé ?

— Non, je dessinais vaguement des costumes. »

Alice, en effet, dessinait, coupait des robes, vendait quelques idées de décoration et d'ameublement. Elle appartenait à une famille nombreuse et pauvre. Une de ses sœurs jouait du violon, le soir, dans un cinéma. Une autre était mannequin chez Lelong. De temps en temps, des projets de métier lui reviennent. Il est donc naturel qu'elle dessine. Mais il y a je ne sais quoi dans l'air qui impressionne Michel. Il retrouve le sous-main et la preuve de la trahison d'Alice. C'est ici que l'on voit toute l'originalité de Mme Colette. Nous pourrions lire une série de scènes violentes, logiques, brutales, comme tant d'autres écrivains, romanciers ou auteurs dramatiques l'auraient fait. Le premier détail est admirable — et tous les autres aussi. L'amant d'Alice, c'est Ambrogio, un associé de Michel. Il a une écriture fine. Michel la déchiffre difficilement. Il écarquille les yeux. Sa femme lui jette qu'il a laissé ses lunettes sur le classeur. Michel les atteint :

« Gauche, comme s'il eût été nu, il fut lent à accrocher, derrière son oreille, les branches courbes de ses lunettes d'astigmate. Elle le sentait humilié, prêt à entrer dans la fureur pour se donner une contenance, et elle se garda de toute expression. D'ailleurs, il changea dès qu'il eut un regard sur la lettre, qu'Alice lisait dans sa mémoire en même temps que lui. »

La scène qui suit est extraordinaire de naturel, de simplicité, presque de bonhomie. Aucun excès, aucun effet. Cela se déroule comme une chose se déroule dans la vie, avec un mélange de sérieux et de petits détails absurdes, de tragique latent et de bouffonnerie apparente. La découverte de Michel a eu lieu quelques minutes avant le repas. Il s'agit d'abord de « se tenir » devant Maria, la servante. Le déjeuner se succède, comme tous les déjeuners, avec un peu d'affectation en plus. On oppose volontiers en ce moment les écrivains réalistes à ceux qui transforment le réel et semblent présenter celui-ci comme oppressé par le rêve. Mais il ne faut pas se tromper sur le réalisme. Ici, encore, c'est Mme Colette qui en tient le secret, peut-être justement parce que la vie est pour elle un phénomène naturel et que ce phénomène ne fait presque jamais cet effet aux écrivains. Dans quelque sens qu'ils le déforment, ils le déforment presque toujours ; elle jamais. Ce n'est pas un mince mérite. Et la scène recommence dans la bibliothèque, après le café. Mais elle a perdu, pour ainsi dire, son premier élan, la violence de son point de départ ; elle se traîne ; elle est encombrée de mille incidents. Ce n'est plus la vague qui se brise sur la digue au risque de l'ébranler. C'est une suite de flots déjà mous, presque sans force, qui se soulèvent avec une rage impuissante. Michel n'a qu'une peur : c'est qu'on entende les éclats de sa colère. Cela suffit pour qu'il en atténue les excès. Et cette modestie dans le ressentiment irrite sa femme et lui donne même un certain dédain pour son mari. Elle attendait de lui une plus belle tempête. Alice va se promener dans le bois et quand elle rentre, elle s'aperçoit que Michel s'est endormi. Il n'y a pas un geste, pas une parole, pas une nuance dans les quelques pages que je viens de résumer qui ne soit une trouvaille. A chaque phrase, Mme Colette découvre la vérité. Il est toujours facile de lui reprocher que cette vérité soit un peu terre à terre et qu'elle manque de transposition, mais une pareille critique serait vaine, c'est justement dans la sincérité, dans la fraîcheur de cette observation moyenne que nous nous délectons.

Je n'ai pas à raconter ici le sujet de *Duo* d'autant plus qu'il se développe d'une manière toute régulière et sans autre conflit que l'essence même de son drame. Nous voyons Michel essayer de s'acclimater peu à peu à l'idée de la trahison de sa femme. Nous voyons celle-ci lui présenter cette trahison sous des jours différents, tantôt comme un caprice sentimental, dû à des goûts communs, à

Paul Léautaud

un semblable amour pour la musique, à la compréhension intime et amicale des mêmes choses; tantôt comme une poussée uniquement sensuelle et sans lendemain. Il est exact que cette passade n'a laissé aucune trace dans l'esprit ni dans le cœur d'Alice. Cela est parti comme cela était venu et il n'y a rien eu de plus que cette flambée sensuelle qui est rentrée aussitôt sous ses cendres. Mais les conséquences de l'amour et de la trahison ne sont pas les mêmes pour un homme et pour une femme. Alice peut oublier, Michel ne le peut pas. Il ne le peut pas parce qu'on n'efface pas un fait grave avec de la bonne volonté ou même simplement avec de la volonté. On ne ressuscite ni un mort, ni un amour.

Ce qu'il y a de meilleur, me semble-t-il, dans le roman de Mme Colette, c'est la manière dont il finit. Alice et Michel ont beau jouer aux cartes ensemble et se faire des allusions désagréables, leur vie anxieuse continue à couler sous cette feinte tranquillité et un matin vient où Michel n'en peut plus. Quand il lit longuement toutes les lettres d'Ambrogio — c'est-à-dire les trois lettres d'Ambrogio — il sent très bien qu'il n'aura pas la force d'aller plus loin. Ces lettres sont précises et contiennent trop de détails. Un acte n'est rien sans ses détails. Une trahison peut se présenter d'une manière abstraite comme un dérèglement tout moral, mais elle peut être aussi une suite d'images concrètes, un bas-relief animé dont chaque geste est visible, obscène et cruel. Michel en est venu là et se trouve devant le bas-relief :

« ... Il perdit conscience au milieu d'un mot, mais le temps du repos n'était pas venu pour lui, et le poids de sa tête l'éveilla aussitôt. Il se secoua, se leva, vit que la brèche bleue, à la fenêtre, blanchissait, et il ouvrit les volets intérieurs. Au lieu de la lumière qu'il appréhendait, et des rayons horizontaux au bord d'un ciel lavé, il se trouva devant l'aube grise, devant le sommeil des plantes ployées sous leur chevelure d'eau. Un coq enfermé chanta en sourdine; l'odeur de l'étable erra dans l'air, creusant une faim douloureuse dans l'estomac vide de Michel. « Si je mange, tout est fichu. Je me connais. » Il éteignit la lampe du bureau, mais n'ouvrit pas le tiroir qui contenait un revolver. Moi, faire une chose pareille dans ma maison ? Montrer ça à Alice ?... Et Maria, qu'est-ce qu'elle dirait, Maria ?... »

Si Michel attendait six mois pour se tuer, il oublierait sans doute Alice, sinon tout à fait, du moins suffisamment pour ne pas mourir de chagrin. Mais le propre de l'esprit de suicide est de ne pas vous laisser le temps d'attendre. Il faut en finir tout de suite, peut-être avec le secret sentiment que la vraie lâcheté serait dans l'oubli. Et ainsi se termine *Duo*, et Mme Colette a rarement écrit quelque chose de plus parfait dans cette concision à peine fleurie.

* * *

M. Paul Léautaud est notre dernier classique. Il ne l'est pas comme les plus grands, mais les plus grands ne sont pas toujours les plus admirables, ni les mieux aimés. Et je donnerais volontiers tout Boileau pour quelques maximes de Chamfort, quelques réflexions de Rivarol, et les portraits ou les lettres du prince de Ligne. M. Léautaud aussi sans doute. C'est un esprit de cette lignée — sans jeu de mots. Il vient de réunir dans une vingtaine de pages ses réflexions sur l'amour et il les a dédiées à un de ses chats par affection et pour bien nous indiquer qu'il ne compte plus beaucoup sur les hommes. Cela ne l'empêche pas de les plaindre et d'avoir à leur égard cette pitié qu'éprouvent parfois les misanthropes, mais dont en revanche, les philanthropes sont souvent privés.

M. Paul Léautaud est précis : « L'amour, dit-il, c'est le physique, c'est l'attrait charnel, c'est le plaisir reçu et donné, c'est la jouissance réciproque, c'est la réunion de deux êtres sexuellement faits l'un pour l'autre. Le reste, les hyperboles, les soupirs, les « élans de l'âme » sont des plaisanteries, des propos pour les niais, des rêveries de beaux esprits impuissants. La passion, c'est le feu que met en nous ce plaisir, le sentiment, c'est l'attachement à ce plaisir et comme qui en dirait la gratitude (si ce mot pouvait s'employer en amour). La jalousie, les déchirements, jusqu'au meurtre qui en découle quelquefois, c'est le physique. » On voit que M. Paul Léautaud ne mâche pas ses mots, on voit aussi qu'il a de l'expérience. Il pense là-dessus comme Buffon. Ses propositions sont justes, elles sont même irréfutables. Il n'en est pas moins vrai que lorsqu'il entend supprimer tout le romanesque que l'amour comporte pour certaines natures, il en diminue le plaisir. Mais il faut admettre que M. Paul Léautaud parle uniquement en son nom et que cette conception de l'amour, qui a été celle de tant de poètes et d'écrivains depuis Dante jusqu'aux romantiques, était déterminée aussi par leur tempérament. Ronsard, qui était l'homme le plus sensuel du monde, a exprimé dans un sonnet que je voudrais citer qu'il y a aussi un plaisir, et très grand, dans cette conception qui donne, pour ainsi dire, une marge d'imaginaire à la réalité de l'amour. Je le répète, c'est là une question de caractère. En dépouillant l'objet de ses études de ce genre d'illusions, M. Paul Léautaud se confesse plus qu'il ne nous instruit. Mais, qu'on le veuille ou non, il faut en arriver finalement à ses définitions, si âpres et si cruelles qu'elles paraissent au premier abord.

Tout cela est dit par M. Léautaud avec cette grâce légère, cette rapidité du trait, ce don naturel d'écrire, qui font de lui, je le répète, un vrai classique. Il ne cherche pas des effets de syntaxe. Il ne présente pas des exemples savants de grammaire, il ne désarticule pas son style comme d'autres l'ont fait pour donner l'illusion du classicisme. Il s'exprime comme on parlerait, si on savait parler, c'est-à-dire pour intéresser son auditeur et le divertir, et surtout pour ne pas lui prendre inutilement son temps. Il est vrai que le temps dont celui-ci dispose dépend avant tout de ses loisirs et de sa patience. Nos contemporains ne supporteraient guère la lecture faite à haute voix de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, que les contemporains d'Homère écoutaient pieusement, peut-être parce qu'ils avaient plus de goût que nous et un autre sens de la poésie et de la grandeur. En tout cas, que ce soit avec Mme Colette ou avec M. Paul Léautaud — pour ne pas remonter jusqu'à Proust — notre époque aura laissé une documentation sur l'amour tout à fait incomparable.

Edmond JALOUX.

Poëtes modernes syro-libanais d'expression française

Et je songeais souvent à toi sur l'indésirable mer !
Notre désir est triste comme la mort des eaux
L'air a pâli d'un ciel sous les arbres
Et vous êtes encore dans la douleur des jardins
Fermez mes yeux avec la rose de vos genoux
Dans la maison secrète des vivres
Pour tes yeux calices blancs de l'amertume
Les fruits dans la poésie et dans la mer
Nous ne verrons jamais les villes, ô lumière
La rose au bord des yeux, ô mirage !

Georges Schehadé.

Au rythme inspiré des escales
le droguiste et le tisserand
fredonnent des souhaits

Les rameurs sur leurs bancs
comme des écoliers
agitent des galets

Ils éprouvent ensemble
ils éprouvent la même peur
et n'ont pas fini de mourir.

Victor Hakim.

Au delà du temps gris une aube se prépare,
Ne mêle pas ta voix aux cris séditeux,
Pour combien de printemps la nature se pare
Pendant que tes fureurs obscurcissent tes yeux !

Avare qui refuses tout à l'espérance
Ne parle plus jamais du paradis perdu
Si ton cœur exalté plus haut que ta souffrance
N'ose enfin l'espérer pour qu'il te soit rendu.

Michel Chiha.

ECRIT SUR UN GALET

Je fus détaché du Liban
Et par l'Avalanche au Torrent
Offert en guise de présent.

Et le Torrent à la Rivière
Me donna comme une pierre
Dont un jour elle serait fière.

Et la Rivière en souvenir
Me pendit au cou de Saphir
De la mer qui me fit polir

Dans sa machine formidable
Si bien que me voici semblable
A moi-même enfin sur le sable !

Elie Tya...

La littérature syro-libanaise de langue arabe

La Syrie — il faut entendre par là l'entité géographique syro-libanaise — fidèle à sa destinée de régulatrice des valeurs morales et des échanges, a, la première, répondu à l'appel de l'Occident. Ses érudits — les Bustani, les Yazigi, Sarrouf — avaient, depuis Méhémet Ali, contribué à la renaissance de la langue littéraire en Egypte et dans le monde arabe. Leurs cadets devaient graduellement intégrer à leur patrimoine intérieur des forces vives qui, par les sollicitations de l'école et du contact étranger, modifiaient leur conception même de l'œuvre.

Si l'on excepte d'éblouissantes chroniques, la littérature officielle, rivée aux apophtegmes versifiés, reprenait inlassablement des thèmes vidés de leur substance et les nobles poncifs du désert. Ceux qui, de leur vie, n'avaient manié que le calame, glorifiaient sans rire leur lance et leur chamelle.

Cette rhétorique ne devait tomber que par étapes. Au fur et à mesure que les vieux textes, qui obsédaient les mémoires, étaient édités et mis à la disposition du plus grand nombre, que de nouveaux inédits étaient exhumés ,il semble que se soit accentuée la distinction, jusqu'alors bien incertaine, entre l'érudit et l'écrivain.

Ainsi, la langue, par ses seules ressources, s'adaptait à de nouveaux besoins. La presse en détachait insensiblement la gangue des vocables désuets.

Elle revécut. Munis d'un instrument malléable, d'un métier aéré, accessible à l'ambiance, les écrivains tentèrent de traduire à leur manière la joie d'exister.

Avec Béchara Khoury, fondateur de la revue *El-Bark*, et les lyriques de sa génération — Chébli Mallat, Amin Takieddine, Nicolas Fayad, Rachid Sélim el-Khoury — le poème confus des anciens se discipline.

Béchara Khoury

Lors de ses débuts en 1909, Béchara Khoury, à l'instar des romantiques français, suscita d'emblée l'adhésion des jeunes. Il traitait suivant l'optique de 1830, les grandes idylles de la tradition arabe. A cette formule se ratachent *Orwat et Afra*, *Omar et Noam*. Mais un récit en vers, *le Poitrinaire*, marque une date en ce sens qu'il greffa sa langueur préméditée sur le vieux fond d'élégie qui hante, à l'état sauvage, la sensibilité du Proche-Orient.

Les souffrances des Libanais au cours de la guerre fournirent à l'auteur des tableaux plus directement émouvants. On cite souvent *le Faux Ecu*. Une femme se vend pour rapporter du pain à sa fille exténuée de privations. L'amant de passage lui tend un écu. « Ils se sont rencontrés et se sont séparés, emportant, lui, son honneur, elle, son écu. » A la boulangerie où elle court, on l'accueille avec des injures : l'écu était faux.

Khalil Mardam bey nous découvre un aspect déjà plus intimiste, bien que parfois gratuitement descriptif. Membre de l'Académie arabe de Damas, il consacra des monographies au chant arabe, au sceptique Jahez, au traducteur des fables de Bidpay, Ibn el-Mokaffah, etc. Malgré ces travaux de scolastique, ses œuvres de création ne se ressentent d'aucune teinture livresque. Des cantiques comme *l'Endolori* situent son climat : une âme en qui les fastes de la lumière éveillent, avec l'appréhension de secrètes menaces, les échos d'une enfance sans joie.

Khalil Mardam Bey

Soleyman Bustani, le traducteur d'Homère, fit école dans les deux Amériques où les émigrés syriens, fondant journaux, revues et maisons d'édition, étendent le champ moral de la mère patrie. Leur action capitale sur l'évolution des jeunes lettres est due surtout au prestige de l'équipe new-yorkaise : *El Rabitha El-Kalamiya* (Fraternité de la Plume) qui fut présidée par le célèbre auteur de *The Prophet* (1), Jébran Khalil Jébran.

Mikhaël Nouaïmy — un des animateurs survivants de cette équipe — est l'auteur de ces méditations esthétiques qui s'intitulent *le Tamis* et *les Etapes*. Il s'inspira non, comme on le croit généralement, de la mystique américaine, contre laquelle sa spiritualité réagit avec force, mais du génie tourmenté de la terre russe. A Poltava, où il séjourna de 1906 à 1911, il étudia dans le texte les grands intuitifs de là-bas — Gogol, Dostoïevski, Tolstoï, le poète Nekrassov, le critique Bélinski.

Mikhaël Nouaïmy

La débâcle sociale excite sa répulsion prophétique : « Mon frère, qui sommes-nous ? sans patrie, sans parents, ni voisins — si nous dormons, si nous nous élevons — nous revêtent la défaite et la honte — nous avons putréfié le monde, comme nos morts — donne-moi ta pelle, suis-moi ; creusons encore une fosse — pour y blottir nos vivants. »

Par contre, Elya Abi-Mady accueille avec joie le dynamisme exaspéré de l'Extrême-Occident. Son premier recueil, paru en Egypte, manquait d'horizon. Du jour qu'il posa le pied sur le sol américain, il prit conscience de lui-même et évolua sans relâche. La sève nouvelle parcourt le second volume de son *Diwan* et *les Ruisseaux*.

Au carrefour de toutes les influences, ce superbe se fraye un passage, avec une tension dans la volonté de vivre, une acceptation de ses responsabilités qui force l'admiration. Les douloureuses expériences l'aguerrissent. Et si, cherchant un homme, il ne rencontre que la veulerie du plus grand nombre, il oppose à l'écœurement qui s'épanche dans sa grande satire sociale *Je n'ai trouvé personne* une exaltation de son propre individu.

L'exemple des écrivains du Nouveau-Monde, un contact soutenu avec les chefs-d'œuvre de la littérature universelle ont, en Syrie même, bouleversé l'inspiration d'une jeunesse impatiente qui brûle les étapes et prétend évoluer — avec le retard que leur impose la résistance d'une langue révérée comme une châsse par les derniers linguistes — au rythme des avant-gardes occidentales.

Youssef Ghossoub, auteur de pièces rigoureusement construites, crut avoir trouvé sa règle chez les classiques français. Son essai sur la société de son pays — que préfaça Khalil Moutran — *Caractères et Portraits*, inspiré de Théophraste et de La Bruyère, connut un grand succès de librairie.

Les pièces qui composent *La Cage désertée*, reliées, mais sans insistance, par une idée directrice, stylisaient une fièvre dense, sèche, inconnue.

L'orgiaque *Courol rouge* dévide en rouet le rythme bourdonnant de Jules Romains. « L'amour, chose oubliée — des âges révolus — antique statue de terre — est logée à l'écart — dans le Musée du Temps. »

Au Brésil, Chafik Maalouf, — fils de l'érudit Issa Scandar Maalouf (membre de l'Académie royale d'Egypte et auteur de la généalogie syro-libanaise) — dote, avec *Abkar* (le palais des djinns) et *Les Songes*, la poésie arabe de toutes les ressources de la féerie.

A Beyrouth, Amin Nakhlé, dit *le poète de la jeunesse*, couve des tendances symbolistes. Boulos Salamé, Salah Naoum Labaki, Saïd Akl, par leur alchimie impressionniste, effleurent les frontières du présurréalisme. Elias Abi-Chabké, traducteur de *Jocelyn*, est le poète de l'obsession et des visions épiques. Le néo-classicisme est représenté par Salaheddine Lababidi, Habib Tabet, Khalil Takieddine, Edward Bustani, Michel Abi-Chahla. Karam Melhem Karam ranime et rajeunit la nouvelle. Rajy Rahi et Labib Riachy polissent d'originales sentences.

(1) *Le Prophète*. La traduction française de cet ouvrage a été publiée chez Kra

Ailleurs, il convient de retenir les noms de : El Houmani, du Djébel Amel ; Marouf Arnaout, Mohamed El-Bozom et Jamil Sultan, de Damas ; Badreddine El-Hamed, de Hama ; Anwar El-Attar, de Homs.

Ce mouvement est dirigé et complété par l'effort vigilant d'essayistes et de critiques qui débattent à nouveau le procès de toutes les valeurs connues. Ils ne se heurtent pas à des oppositions aussi violentes que leurs confrères d'Egypte, car les traditionalistes syriens — compte tenu de leur faculté d'assimilation plus grande — adhèrent en principe à ce qui se prépare sans eux plutôt que de reconnaitre que le nouvel esprit les déloge.

Amin Rihani

Amin Rihani mène de front deux carrières littéraires. Collaborateur des meilleures revues de langue anglaise, il transmit au Nouveau-Monde le message ésotérique du plus lointain Orient : *Le Chemin des Voyants* et *Le Chant mystique*. Il traduisit en vers les *Luzoumiyats* du poète syrien Abul-Ala, de Moarra, ce précurseur moyenâgeux des doctrines philosophiques placées sous le signe du doute. Quant à ses propres réactions de méditerranéen pondéré devant la civilisation d'outre-Atlantique — l'opposition entre deux manières d'être — elles trouvèrent leur synthèse dans un récit autobiographique : *The Book of Khaled*.

Les Rois arabes, le chef-d'œuvre de Rihani, a été intégralement traduit en anglais et en hébreu.

Sami Kayali, intellectuel d'Alep — la grande ville du Nord - Syrien, depuis toujours citadelle avancée de l'*arabisme* — est un des pionniers les plus méritants d'une libération raisonnée. Publiciste courageux, il fonda en 1927 la revue *Al-Hadith*, dont le programme est de travailler à une fusion intime du nouvel esprit avec celui de l'Orient traditionnel, Kayali est l'auteur de contes, d'études sociales sur la Turquie Nouvelle, d'aperçus littéraires.

Sami Kayali

L'effort des jeunes est guidé par le beyrouthin Omar Fakhoury, traducteur précis, qui représente avec éclat l'esprit de finesse et d'adaptation. La rencontre des œuvre de Gide et de Valéry fut pour lui une révélation. Par ses essais de critique esthétique, ses préfaces d'une pertinente plénitude, et surtout son ascendant personnel, il aida de nombreux écrivains.

Une place à part doit être également réservée à Fouad Ephrem Bustani. Formé, très jeune, à la solide méthode critique des orientalistes, il remplaça le P. L. Cheikho comme secrétaire de rédaction du *Mashrik*, la revue qui, depuis trente ans, édifie le *Corpus* de la civilisation asiatique, traduit à l'usage du public arabe les travaux des savants européens, et opère la liaison entre ces derniers et les écrivains vivants. Nommé maître de conférences à la Faculté des Lettres Orientales, Bustani consacra ses premières leçons à l'étude du milieu humain qui présida à l'essor de la civilisation sous les califes.

L'équilibre entre les trois cultures est sensible dans l'évolution des lettres syriennes qui paraissent, par ailleurs, avoir acquis leur résonance propre, distincte de ce qui s'écrit au Caire et à Bagdad. On peut dire que la littérature arabe, une et universelle, a vécu, et fait place, chez des peuples différents, à des moyens d'expression qui, malgré la communauté de la langue, accentuent leurs particularités ethniques.

Victor HAKIM.

EN FRANCE ET HORS DE FRANCE

Dans l'Ardèche

Les amis de Privas. — La conférence de M. Lebossé, inspecteur primaire à Lyon, sur l'œuvre de Jules Reboul, a connu un éclatant succès.

Devant un auditoire distingué, M. Vigand, inspecteur d'académie, prend la parole pour présenter l'orateur.

M. Lebossé lui succède. Il fera un large tour d'horizon sur l'œuvre de Jules Reboul, puis, la disséquant, analysera les personnages, Babet, le père Bricole et enfin Jacques Baudet vont revivre dans l'exposé de M. Lebossé.

Le paysan de J. Reboul, simple d'esprit au premier abord, est un sage. Il vit pour sa terre, par sa terre.

Jules Reboul, dit M. Lebossé, ne s'arrêtera pas en si bonne voie et reprendra bientôt un des personnages de son Jacques Baudet pour le suivre dans un milieu autre : le fils du paysan devenu fonctionnaire. Cette péroraison suscita de chaleureux applaudissements.

* * *

A Stockholm

Il est aussi rare que des livres scandinaves soient traduits à l'étranger qu'il est fréquent que la littérature étrangère soit rendue accessible en langues scandinaves au public de nos pays. Pourtant, dans la riche récolte des « vient de paraître » sur le marché suédois de ce Noël — et, comme on le sait, c'est la grande, la seule époque de l'année où l'on édite et où l'on vende des livres chez nous — je voudrais signaler deux volumes, bien dignes d'être mis à la portée d'un public international. L'un est de l'érudit rabbin de Stockholm, Marcus Ehrenpreis, déjà connu et apprécié dans les milieux littéraires de plusieurs grands pays européens, et dont les œuvres ont été traduites dans bien des langues. Son dernier livre, *Les Rencontres d'Israël avec les peuples*, ne compte pas même deux cents petites pages. Mais il coûtent un aperçu de 2.000 ans d'histoire, et il ne paraît point exagéré d'affirmer qu'il offre des points de vue d'un intérêt incontestable pour tous les peuples et pour toutes les confessions : Ehrenpreis expose ici l'évangile du véritable christianisme, prêché par un israélite.

L'autre est de Sven Haglund, auteur et journaliste distingué, qui nous conte avec une verve et un coloris extraordinaires la vie des Lapons — cette tribu qui se meurt — ce dernier reste, tout au nord de la péninsule scandinave, d'une culture bizarre, fidèle à ses traditions. A ce propos, un critique s'exclame : « Combien le grand D.-H. Lawrence n'eût-il pas été charmé par ce petit peuple, qui vit selon les impulsions et les instincts de la vie! » La critique suédoise a d'ailleurs fait un accueil unanimement élogieux au livre de Haglund. L'auteur, dans un style plein de vie, d'esprit et de pénétration, nous a donné une épopée aussi captivante que le plus invraisemblable récit de voyage et d'aventures. Son livre, richement illustré, porte une empreinte d'exotisme peu banale, parfois romanesque et lyrique, qui ajoute à la richesse de la documentation un charme purement littéraire.

— Une nouvelle pièce d'un des grands écrivains suédois parmi les hommes de 40 ans, Pär Lagerkvist, vient d'être représentée à Stockholm, avec, dans le rôle principal, l'éminent artiste Gösta Ekman. Ce fut une belle soirée, plus que du théâtre ! Lagerkvist appelle ce nouveau drame *le Bourreau*. Le bourreau de l'humanité, c'est une personnification du mal qui la hante. L'auteur, dans cette œuvre, d'une concentration rare, d'une force foudroyante, crie son horreur de la violence. Il y brandit un poing fermé contre les dictateurs des peuples et des esprits. Il tient devant le visage de l'humanité un miroir où il la force à reconnaître son inhumanité. Et la note finale de cette orgie qui se déroule sous les yeux du spectateur, la note finale et libératrice, c'est l'évangile de l'amour — seul sauveur d'un monde sur le bord de l'abîme.

Entre les mains d'un metteur en scène tel que Per Lindberg, une pièce, comme *le Bourreau* est une rare fortune de nos jours, où Thalie ne peut se réjouir d'un embarras de richesse. Un Baty, un Pitoëff devrait se charger de révéler cette œuvre au public de Paris. — *Elsa Thulin*

GRANDES VENTES

L'AMOUR DES LIVRES...

[illegible]

Francis AMBRIERE.

... ET L'AMOUR DES ARTS

[illegible]

Guisolphe.

LES VENTES EN BELGIQUE

[illegible]

Le Beffroi, 3, rue Regratterie, Poitiers, qui édite tous genres d'ouvrages, lance une nouvelle collection pour les jeunes. Renseignements sur demande.

Maisons recommandées

COPIES LITTERAIRES
Exécution très soignée, prix modéré
Mlle DESCHAMP, 4, rue Alphonse-Daudet, Paris (14e). Glacière 36-87.

CHEZ LAROUSSE
13 à 21, rue Montparnasse, Paris (6e)

LAROUSSE MENSUEL illustré
La seule revue ayant un caractère vraiment encyclopédique. Le numéro (f° 32×25), contenant la matière d'un fort volume .... 4 fr.
Un an : France et Colonies .... 44 fr.
Numéro spécimen au prix réduit de 2 francs.

MONDE ET VOYAGES
Revue illustrée de l'actualité universelle. Le numéro (f° 21×30), luxueusement illustré par l'héliogravure (le 1er et le 15 du mois) .... 1 fr. 50
France et Colonies : Un an.. 33 »
Six mois .... 17 »
Numéro spécimen sur demande.

Pour la Jeunesse :
LIVRES ROSES
Contes et récits illustrés en couleurs pour les enfants de 6 à 13 ans. Le numéro (le 1er et le 3e samedi du mois). 0 fr. 60
Un an : France et Colonies ... 13 fr.

Chez tous les libraires

L'ACTUALITE LITTÉRAIRE A L'ÉTRANGER

José Bergamin. — « La jeune Monthiver ». — « Le Lieutenant Lugger »

La récente publication de deux nouveaux livres, *La Cabeza a Pajaros* (Ediciones del Arbol, Cruz y Raya, Madrid) et *Mangas y Capirotes* (Editorial Plutarco, Madrid), me fournit l'occasion, que j'attendais depuis longtemps, de présenter ici M. José Bergamin. Certes, je ne prétends point tracer en quelques lignes un portrait complet de cette personnalité, qui est une des plus nobles et des plus attachantes de la littérature européenne moderne. Tout au plus essaierai-je de silhouetter les principaux éléments de son caractère et de son talent; le lecteur fera bien d'aller chercher dans ses livres l'expression totale d'une des philosophies les plus fortes et les plus singulières que je connaisse.

Une philosophie : telle est en effet la base de toute l'œuvre de José Bergamin; pas un système. Ce n'est pas sur les chemins de la dialectique que ce penseur cherche la vérité, mais plutôt sur la route féconde de l'illumination poétique. A cet égard, et, aussi, par son orientation religieuse, l'auteur de *Mangas y Capirotes* se rattache à la grande tradition des mystiques espagnols. Comme eux il procède par éclairs, il dénoue prestement les vieilles associations vidées de leurs vérités, et, avec cette rigueur mathématique que savent seuls employer les poètes sans détruire l'âme vivante de leur objet, il oblige les choses à confesser leur essentielle réalité.

Il a porté l'art de l'aphorisme jusqu'à cette merveilleuse lucidité où ce qui n'est chez tant d'autres qu'un caprice de l'intelligence devient un *jeu de clefs*. Je voudrais en donner ici quelques exemples. « Le pardon est une ratification morale de l'oubli ». « Ce n'est pas la mort, mais une idée de la mort qui t'inquiète ». « La certitude est l'ennemie de la foi ». « L'intelligence est transparence mystique ».

Sur la musique, José Bergamin a prononcé quelques-unes de ces sentences-diamants sur lesquelles on voudrait méditer éternellement : « La musique est le pont d'argent de la pensée ». « La musique est la porte secrète du silence. Une introduction à la mort ». « Le violon doit se taire dans l'église, comme la femme; précisément en raison de ce qu'il a de la femme. Et la femme, aussi, pour la même raison; en raison de ce qu'elle a et de ce qu'elle aura toujours, inévitablement, du violon ». « Les songes s'endorment en chantant, comme les enfants ». « Quand la pensée va dormir, le rêve la réveille ».

Il faudrait recopier ici tout le merveilleux petit volume de la *Cabeza a Pajaros* pour donner une idée des oiseaux que peut contenir cette tête. Mais il faudrait aussi parler des œuvres plus anciennes de José Bergamin, dire tout ce qu'il y a de fantaisie métaphysique dans le « colloque spirituel » de *Enemigo que huye* (Biblioteca Nueva, Madrid) retrouver dans *El Cohete y La Estrella* (Bibliotheco de Indice, Madrid) qui est de 1923, cet art prodigieux de l'expression brève, où la richesse de la pensée se prodigue en mille éclats prestigieux en fleuves de pierres précieuses.

Il faudrait souligner ce qui dans *El arte de Birlibirloque* (Editorial Plutarco, Madrid), relève de l'art pur de la tauromachie, et ce qui assimile la technique du philosophe à celle du torero, toute lucidité prudente, toute audace méditée, toute précision téméraire. Voyez comment, en appelant le torero un *labyrinthe de la raison*, José Bergamin saisit dans son poing tous les fils d'un immense débat entre la raison et la foi. Tel est le grand problème qui se pose à lui, comme à tout Espagnol. On n'en finirait pas si l'on voulait définir l'*espagnolité* profonde de Bergamin. Contentons-nous d'étudier dans *Mangas y Capirotes*, comment ces remarques sur le théâtre espagnol du XVIIe siècle, servent en réalité de support à toute une théorie de l'âme espagnole, de l'âme catholique.

On n'échappe pas à cette fascination que l'art de José Bergamin exerce sur l'esprit du lecteur. On s'enchante à ce scintillement de vérités déguisées en paradoxes : il y a si longtemps que nous avions perdu l'habitude de reconnaître les vraies vérités quand nous les rencontrions ! Bergamin nous oblige à remettre en question une bonne part de notre métaphysique, non pour la diriger vers des systèmes fumeux et aléatoires, mais au contraire pour l'enraciner dans l'éternelle réalité. Nul ne foule d'un pas plus hardi les chemins de la tradition; nul n'y fait de plus fécondes découvertes. Avec la légèreté du danseur, ennemi de tout cet esprit de pesanteur que condamnait Nietzsche. C'est par là que José Bergamin rejoint, non dans ses conclusions, mais dans sa méthode — ou mieux son absence de méthode — Zarathoustra. Bergamin a fait pour le drame espagnol du XVIIe siècle ce que Nietzsche a fait pour la tragédie grecque, un grand élément d'explication du devenir humain. Dans ses livres aussi nous entendons ce *galop de chevaux dans la nuit*, qui était resté pour Georges Meredith, l'impression synthétique du théâtre espagnol. Mais dans une nuit tout illuminée d'étoiles et de clairs rayonnements.

* * *

Je crois que, de tous les livres de M. Otto Flake, c'est *Die Junge Monthiver* qui me restera le plus cher, et si l'on sait quelle admiration j'ai pour les autres romans de ce grand écrivain allemand, on comprendra quel *choix* implique cette prédilection. Pourquoi cette partialité en faveur de ce livre ? Peut-être parce qu'il est le plus *flakien*, je veux dire parce qu'il représente au plus haut degré cet accord du brillant et de l'essentiel que j'aime tant retrouver unis dans les livres d'Otto Flake. Parce que *Die Junge Monthiver*, qui paraît à Berlin, aux éditions S. Fischer (et disons ici, en passant, quel admirable éditeur était Fischer, et combien fut considérable le rôle qu'il joua dans le développement de la littérature allemande moderne) — ressuscite merveilleusement une époque, un monde révolu, que l'art de Flake pare de tous les charmes d'une présence actuelle. Voici l'Europe, bougeant autour de cette prodigieuse charnière que sont les années 1790-1810. Une société se défait, une société naît. Des êtres s'enfoncent dans le passé, des êtres nouveaux surgissent. De ce jeu de passions, d'idéaux, de sentiments, Otto Flake compose un roman (historique en ce qu'il est le reflet exact d'une époque), où les individus revivent un siècle mort. Il faut beaucoup d'art pour que telle résurrection, dans un ouvrage de fiction, n'apparaisse point artificielle; la vie que l'auteur donne à ses personnages n'a rien de factice : *ils sont*, en tant qu'individualités psychologiques, en tant que témoins d'un état de la société et des mœurs.

Voici le genre de livres dans lequel le talent de Flake, tout en étincelles spirituelles, se manifeste le mieux.

* * *

C'est un des meilleurs documents que nous possédions sur l'Autriche d'après guerre que nous apporte M. Friedrich Heydenau, avec son beau roman *Der Leutnant Lugger* (S. Fischer Verlag, Berlin). Un document d'une extraordinaire importance, avec tous les caractères de l'autobiographie sous la forme de la fiction. Le destin individuel du lieutenant Lugger devient le signe du destin d'un empire. Voici la vie joyeuse et sans souci des officiers dans la Vienne de l'avant-guerre, les parades au Palais, les amourettes au Prater : une époque si proche de nous dans le temps, — et si lointaine, que toute une société disparue y revient, spectrale.

Puis la guerre, et l'expérience. Enfin, l'inflation, la débâcle, l'effondrement. Le sort du lieutenant Lugger est celui de tant d'officiers que la chute de l'Autriche a plongés dans la misère et le désespoir. Cette terrible expérience, M. Friedrich Heydenau la raconte avec cette simplicité bouleversante qui, d'un bout à l'autre du livre, nous laisse l'impression tragique de l'éprouvé, du vécu.

Il faut beaucoup de talent pour évoquer ainsi, sans grandiloquence, la chute d'un individu et de tout le cadre dans lequel étaient contenues ses raisons de vivre. Ce talent, M. Heydenau le possède et il nous en donne dans *Der Leutnant Lugger* un magnifique exemple. Car il ne s'agit pas ici d'une aventure superficielle, mais d'une expérience intérieure surtout, de l'évolution, de la décomposition d'une personnalité, à mesure que les événements tragiques se déroulent. Double est le drame du lieutenant Lugger, car c'est toute sa structure morale qui s'effondre, en même temps qu'est ruinée sa carrière, que l'Autriche s'abat. Les métamorphoses de son caractère suivent les déboires de sa vie, l'angoisse, quand il faut chercher une situation, les échecs, les renoncements, le désespoir... On ne peut lire ce livre sans éprouver ce frisson que donne le spectacle réel et vrai d'une tragique expérience humaine.

Marcel BRION.

Correspondance

[illegible]

Les Nouvellistes.

REVUE DES REVUES

La mentalité primitive

On sait que M. Lévy-Bruhl s'est attaché, dans de substantiels ouvrages, à montrer le caractère prélogique et mystique de l'intelligence des primitifs. Son dernier livre, *le Surnaturel et la Nature dans la mentalité primitive*, est analysé par M. Félicien Challaye, dans le *Larousse mensuel* de janvier, avec beaucoup de pénétration.

« *La nature et le surnaturel ne sont point constamment confondus; mais ils se mêlent sans cesse. Et c'est le surnaturel, surtout, qui intéresse les primitifs.* « *Ce qui s'empare d'abord de leur attention, ce qui l'occupe à peu près exclusivement, dès que quelque chose l'a éveillée, c'est la présence et l'action des puissances invisibles, des influences plus ou moins définies qu'ils sentent s'exercer autour d'eux, et sur eux.* « *Il vaut mieux dire puissance invisible qu'esprit ; car ces forces mystérieuses sont loin de ressembler à une intelligence humaine.*

De ces puissances invisibles, le primitif a une constante terreur, qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, d'être fréquemment gai et insouciant. Souvent son inquiétude subsiste dans son subconscient : « *elle ne l'empêche pas de jouir de la vie* ». *Puis* « *la prévoyance n'est guère son fait. Le présent l'accapare tout entier. De ce qui doit n'arriver que plus tard, il a peu de souci* ».

Dès qu'elle est consciente, la crainte des puissances invisibles suscite des émotions multiples. Mais ces émotions ne s'accompagnent que de représentations vagues. Un jour, un explorateur, qui s'est montré un merveilleux observateur, Knud Rasmussen, à demi Eskimo lui-même et parlant admirablement la langue des Eskimo, a reçu d'un shaman (prêtre-magicien) eskimo une extraordinaire confidence. Pour exprimer la prédominance des émotions sur les idées dans la vie intérieure de sa tribu, le shaman a trouvé cette formule saisissante : « Nous ne croyons pas ; nous avons peur. » *Et il commente cette pensée :* « *Toutes nos coutumes viennent de la vie et sont tournées vers la vie. Nous n'expliquons rien, nous ne croyons rien. Nous craignons.* » *Il énumère tout ce que craignent les Eskimo, et comment, pour lutter contre ces craintes, ils restent fidèles aux traditions des ancêtres :* « *Nous ne savons pas le comment, nous ne pouvons pas dire le pourquoi, mais nous observons ces règles afin de vivre à l'abri du malheur.* »

Ainsi les primitifs ne construisent pas un système ayant pour but de classer les forces invisibles dont ils ont peur. « *De même que ces primitifs n'ont pas l'idée d'un ordre de la nature qui soit intelligible, ils n'ont pas non plus besoin de se représenter un ordre des êtres surnaturels ni d'en embrasser ou d'en rendre intelligible la totalité.* »

Le seul point commun à ces puissances invisibles, ce sont les émotions qu'elles provoquent. Pour désigner à la fois le caractère sentimental de ces notions vagues et leur généralité, on pourrait parler de catégorie affective. Le surnaturel est constamment senti plutôt que connu ou pensé. »

Pour conjurer la mauvaise fortune, le primitif recourt aux amulettes ; il use des charmes ; il fuit les objets « porte-malheur », c'est-à-dire ceux qui sont liés « au souvenir d'un échec » ; il évite les êtres et les choses supposés néfastes, les lieux inquiétants, les individus querelleurs ; la magie cérémonielle tient une grande place dans sa vie, afin d'agir sur les démons, les éléments, les animaux, les vivants et les morts... Il n'est pas difficile de retrouver bien des traits de cette mentalité primitive dans la nôtre, sans doute parce qu'ils appartiennent au fond même de l'humain.

Memento

— *L'Opinion* (15 décembre) : *La controverse des* « *Voyelles* », par M. J. de Pressac, à propos des discussions soulevées par la récente étude de M. Henri Héraut sur le célèbre sonnet de Rimbaud.

— *Le Mémorial* (Saint-Etienne, 27 décembre) : le feuilleton critique de M. Jean Tenant est consacré à deux bons poètes, Henry Dérieux et René Fernandat, dont le *Regard sur le Monde* et *Voyage au Purgatoire* sont pertinemment commentés.

— Dans le n° 2 de *Contrepoint* (33, rue Goiffredo, à Nice), des *Pensées* de Marcel Ormoy et les hommages, études et vers de Claude Fourcade, Jean Pourtal de Ladevèze, Eugène Lapeyre et Paul Damarix au poète prématurément disparu.

— *Les Annales* (numéro de Noël) : *Deux poètes maudits : Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam*, par M. Henri Lavedan ; pittoresques croquis du « Connétable » et du maître de *l'Eve future*.

LES REVUES ETRANGERES

par Armand PIERHAL.

Memento

Dans la revue *Orto* (numéro 5, Bologne, via C. Battisti 33) : *Langue et révolution*, curieuses études de Camille Pellizzi et Bruno Migliorini ; une traduction de Franz Kafka : *Chacals et Arabes*, avec une « note » sur Kafka de Carlo Bo ; un récit de Otello Vecchietti : *Dimanche sur le fleuve* ; une chronique de V. M. Villa : *Munich, 30 juin 1934*.

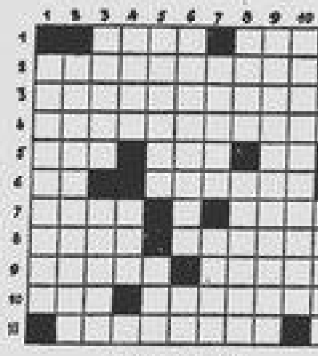
Dans *Cruz y Raya* d'octobre (Madrid) : « Giotto, source vivante de la peinture », par Benjamin Palencia ; « Les sonnets amoureux de Camoëns », par José Maria de Cossio.

Dans la *Pologne littéraire* (Varsovie, Zlota, 8, numéro 96), M. Boy Zelenski publie une longue et importante lettre inédite de Mme Hanska à son frère, datée de « Genève, 10 décembre 1833 » et que M. Zelenski qualifie « d'éminemment balzacienne ». Dans le numéro 97-98, un article de M. Paul Valéry : « La nation polonaise devant l'Europe ».

Dans *Cursos y Conferencias* (Buenos Aires, numéro 8 de la 3e année) : Bernard Shaw, par Pedro Henriquez Ureña ; Felipe Cossio del Pomar : L'expressionnisme ; Anibal Ponce : Les luttes de classes et l'éducation.

MOTS CROISÉS

par Roger Dacy



Problème n° 7

Horizontalement. — 1. Lit de fortune; C'est ainsi que deux héros mythologiques auraient pu appeler certain oiseau migrateur. — 2. On a tout lieu de croire qu'elles sont nées sur l'eau. — 3. Le Théâtre-Français en a une dans son répertoire. — 4. Ils sont souvent de marbre. — 5. Celui de certain écrivain latin est d'or; Trois lettres de Lucien; Initiales d'une dame qui a peut-être vécu au XVe siècle dans le Languedoc. — 6. Insulte pour faire des ronds; Habitant d'un ancien pays d'Europe. — 7. Antisémite qui fut pendu; Beauté portugaise. — 8. Nom de famille d'un peintre; Partie d'une sainte religieuse. — 9. Anciens riches; Vécut souvent dans sa jeunesse la femme d'un maréchal de l'Empire. — 10. Dans le Hainaut; Se disait de certain droit que nous n'avons plus. 11. — Certaines femelles auront bien l'être, ce sera sans succès.

Verticalement. — 1. Ile que l'on ne trouve sur aucune carte et qui fut gouvernée par un écuyer. — 2. Elévation à des dignités supérieures. — 3. Ce que n'est pas une phrase de Proust; Avec elle souffler, c'est jouer. — 4. Passe souvent avec l'âge; Rivière de France à l'envers. — 5. Parure naturelle d'une fille-mère criminelle; Début du nom d'une artiste parisienne qui joue en ce moment. — 6. Un personnage légendaire qui inspira Molière, Byron, Delacroix et bien d'autres n'en rencontra pas; Nouveau-né. — 7. Anagramme du prénom d'un jeune homme qui meurt au moment où il aimait le plus la vie ; Dans le sous-sol du Lot. — 8. Fait par une danseuse ; Entre les mains d'un joueur. — 9. Tels sont certains Normands. — 10. Qualité de ce qui est justement applicable à la chose. — 11. Bienfaisants en pays froid; Certaine posture.

Solution du Problème n° 6

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1	S	■	M	I	N	E	R	V	E	■	D
2	A	R	E	N	E	■	A	I	■	F	O
3	N	O	S	T	R	A	D	A	M	U	S
4	S	I	S	E	■	M	I	■	E	R	E
5	E	T	■	S	A	B	A	T	I	E	R
6	V	E	R	T	G	A	L	A	N	T	■
7	E	L	O	A	■	S	E	C	■	I	I
8	R	E	S	T	E	S	■	A	M	E	R
9	I	T	E	■	M	A	C	A	I	R	E
10	N	■	A	M	I	D	O	N	N	E	S
11	A	Q	U	A	R	E	L	L	E	■	■

ECLAIRCISSEMENTS

Horizontalement. — 4. « On m'appelle Mimi mais mon nom est Lucie » (la Vie de Bohême). — 7. Philippe II et Henri II.

Verticalement. — 2. « Un roitelet pour vous est un pesant fardeau » dans *le Chêne et le Roseau*. — 3. « L'homme est un roseau » a dit Pascal. — 4. M.-A. Marc-Aurèle.

Un bilan de la civilisation actuelle

ENCYCLOPÉDIE FRANÇAISE PERMANENTE

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

Sur fascicules mobiles

réunis dans des reliures brevetées, d'une solidité éprouvée, d'un maniement simple et d'un aspect semblable à celui des plus belles reliures fixes, cet ouvrage sera constamment tenu à jour, les fascicules pouvant être remplacés périodiquement, et il suivra ainsi pas à pas les progrès de la science et l'évolution des institutions. Le paiement d'un abonnement modique permettra aux souscripteurs de l'Encyclopédie de recevoir quatre fois par an des fascicules de mise au courant qui viendront s'intercaler entre des fascicules incomplets, ou se substituer à des fascicules devenus inexacts.

FONDÉE PAR ANATOLE DE MONZIE, ANCIEN MINISTRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

Sous la direction de LUCIEN FEBVRE, Professeur au Collège de France, assisté pour l'organisation administrative par PIERRE TISSIER, Auditeur au Conseil d'État

Des hommes d'élite

TOUTE LA PHILOSOPHIE, LA LINGUISTIQUE, LA PÉDAGOGIE
Blondel, Bouglé, Charlety, Delacroix, G. Dumas, Gastinel, Pierre Janet, Laugier, H. Luc, Maspéro, Meillet, Piaget, Henri Piéron, Abel Rey, Émile Vandervelde, Henri Wallon, etc.

TOUTE LA SCIENCE
Baulig, Émile Borel, Elie Cartan, général Delcambre, Denjoy, M. Gignoux, Hadamard, Langevin, Lebesgue, Lemoine, Leriche, André Mayer, Ch. Maurain, Jean Perrin, Rivet, etc.

LE DROIT, L'ADMINISTRATION, LA POLITIQUE
Edgard Allix, Sir Maurice Amos, de la Barra, J. Barthélemy, Baumgartner, Léon Bérard, Berthélemy, Caillaux, Cangardel, H. Capitant, chanoine Crouzil, Dautry, Me M. Garçon, Georges-Picot, Jeanneney, H. de Jouvenel, de Lapradelle, J. Gautier, Mestre, Milan, de Monzie, Moreau, d'Ormesson, Me Payen, Péan, Pirenne, Posada, Puget, Soubeyrand, Th. Tissier, etc.

ÉCRIVAINS ET ARTISTES DE RENOM
P. Abraham, Aman Jean, J. Benda, Bidou, J.E. Blanche, J.R. Bloch, Boissy, Julien Cain, Carlu, Cassandre, Cassou, J. Copeau, B. Crémieux, Mme Croiza, Maurice Denis, Despiau, Elie Faure, Pierre Hamp, André Lhote, André Maurois, Pol Neveux, A. Perret, Prunières, Thibaudet, etc.

Prix sans précédent

EN CINQ ANS 20 VOLUMES

FORMAT 31×26,5

L'ENCYCLOPÉDIE ne supporte de charges ni financières, ni fiscales, elle est une fondation scientifique qui ne peut réaliser aucun bénéfice. Son prix est de ce fait notablement inférieur à sa valeur commerciale réelle.

1.500 A 2.700 FRANCS PAYABLE EN CINQ ANS

LE BÉNÉFICE DE 40% EST RÉALISÉ PAR LE SOUSCRIPTEUR

L'Encyclopédie est imprimée sur papier vélin. Elle comporte de nombreuses illustrations, des hors texte en héliogravure. Conseiller technique de l'édition : Charles Peignot.

Premiers volumes à paraître EN 1935

ARTS & LITTÉRATURES
L'ÉTAT MODERNE
LES ÊTRES VIVANTS
L'ÊTRE HUMAIN

DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS à envoyer à la Librairie Larousse, 13 à 21, rue Montparnasse - Paris-6e

Nom : ____________

Adresse : ____________

Désire recevoir sans engagement, une documentation complète sur l'Encyclopédie Française

La Semaine Bibliographique

ANALYTIQUE ET CRITIQUE

12 Janvier 1935.

Littérature

I. — *Essais, Correspondance, Mémoires, Critique et Histoire littéraires*

BOLLERY (Joseph). — *Un grand écrivain français mal connu : Léon Bloy.* Conférence faite à l'Université de Genève le 27 novembre 1933. (*Chez l'auteur, 24, rue Admyrault, La Rochelle*), in-8 de 48 pp., avec 3 figures hors texte et des fac-simile (10 fr.). Edition originale tirée à 200 ex. (Le fondateur-directeur des « Cahiers Léon Bloy » est l'homme d'aujourd'hui qui connaît le mieux l'auteur du « Désespéré » comme aussi bien tout ce qui se rapporte à l'œuvre. Dans cette étude faite surtout pour initier le grand public à Léon Bloy, Joseph Bollery s'est attaché à mettre en relief la personnalité et la « mission » de son héros).

CHARMOT, S. J. (F.). — *L'Humanisme et l'humain.* Psychologie individuelle et sociale. (*Editions Spes*), in-8 de 528 pp. (30 fr.). Edit. originale. (C'est l'un des plus graves problèmes de l'heure que l'auteur aborde ici. Déjà, dans un livre fort remarqué : « La « Tête bien faite », il avait étudié le sujet de l'humanisme en philosophe, en théologien et en homme de longue expérience. Se plaçant au-dessus ou en dehors des humanités gréco-latines, l'auteur se demande, sans les négliger, si la véritable position de l'humanisme n'est pas dans une forme de culture plus profonde et plus générale. Il ne s'agit plus en effet d'une simple question d'éducation, mais d'une véritable question sociale qui prend de jour en jour un sens plus complet. L'ensemble si complexe des problèmes modernes donne à l'humanisme un caractère surtout expérimental. Humanisme technique, professionnel, populaire, scientifique, ne sont pas résolus complètement avec les anciennes formules. En particulier « l'humanisme-chrétien » lui paraît être capital. Existe-t-il entre la religion et la vie cette séparation que la Renaissance a marquée ? Ce livre est donc très important car il sert à « faire le point » dans un ordre d'idées qui n'est étranger à personne et qui est vital pour tous).

DAUDET (Léon). — *L'Hérédo. Essai sur le drame intérieur.* (*Edit. Bernard Grasset*), in-18 (15 fr.); 50 alfa (30 fr.). Nouvelle édition. (Le terme est devenu classique. Le mot « hérédo » est entré dans la langue et sert à caractériser cette lutte permanente entre le « soi » et le « moi » qui marque les différences entre les actions de l'hérédité et celles de l'affirmation de la personne humaine. Epuisé depuis longtemps ce livre, réimprimé tel quel, n'a rien perdu de sa pertinence et de sa force suggestive. Il est capital dans l'œuvre littéraire du grand écrivain).

DAVY (M.-M.). — *Les Dominicaines.* Coll. « Grands Ordres monastiques ». (*Editions B. Grasset*), in-18 (15 fr.) ; 30 alfa (30 fr.) ; 8 lafuma (60 fr.).

FOUREST (Georges). — *Le Géranium ovipare.* (*J. Corti*), in-16 de 124 pp., tiré à 2.500 ex. (15 fr.) ; ex. lafuma (40 fr.). Edit. originale. (Qui ne se souvient de la fameuse « Négresse blonde » qui déjà remonte à 1909 et dont la spirituelle fantaisie n'a pas vieilli ? Ce recueil de poèmes inédits doit, dit l'annonce, rivaliser avec le livre qui a fait la célébrité de l'auteur, en continuer la veine. Paraîtra prochainement).

GAUTIER (Théophile). — *Le Club des Hachichins.* Edition ornée de deux bois de Marolle. (*Edit. du Bosun, 31, rue Bonaparte*), in-16 de 62 pp. (5 fr.)

JOURDA (Pierre). — *Stendhal, l'homme et l'œuvre.* (*Desclée, De Brouwer*), in-8 écu de 206 pp., avec 6 illustrations (20 fr.). Coll. « Temps et Visages ».

LE REVEREND (Gaston). — *Notre Ch. Th. Féret.* (*Caen, Olivier, Caron*), in-16 de 382 pp., tiré à 130 ex., savoir : 100 pap. ordinaire et 30 pur fil. Edit. originale. (Voici sur un admirable poète mal connu, des pages de savoureuse fantaisie et de fine analyse dues à l'un des plus curieux esprits et des meilleurs écrivains de notre moment. Charles Théophile Féret, l'auteur du « Jardin des Muses » revit en ces pages par ses lettres, ses propos, toute sa nature d'homme et de poète réfléchie au clair miroir de la plus véritable amitié. Et c'est aussi une promenade pleine d'intérêt à travers les œuvres et les idées contemporaines).

PROUST (Marcel). — *La Correspondance générale de Marcel Proust.* Tome V. Publiée par Robert Proust et Paul Brach. Lettres à Walter Berry; Comte et Comtesse de Maugny; Comte V. d'Oncieu de la Batie ; M. Pierre de Chevilly ; Sir Philip Sasson ; Princesse Bibesco ; Mme Louisa de Normand ; Mlle Laure Hayman ; Mme Scheikevitch. (*Plon*), in-16 (15 fr.). L'édit. originale sera tirée à 880 alfa (25 fr.) ; 150 pur fil (50 fr.) ; 40 hollande (100 fr.) ; 20 japon (150 fr.) et paraîtra le 13 janvier.

SAINT FRANÇOIS DE SALES. — *Introduction à la vie dévote.* Pages choisies par M. Champenois. Préface de Mgr H. Debout. (*P. Lethielleux*), in-18 de 248 pp. (6 fr.). (La méthode, toujours diversement appréciée, qui consiste à moderniser les auteurs classiques a été ici employée : certains développements ont été abrégés, le style a été « rajeuni », bref le chef-d'œuvre a été adapté à la jeunesse que l'éditeur a voulu toucher directement à l'aide des idées et du fonds même de l'« Introduction à la vie dévote »).

VEUILLOT (Louis). — *Œuvres complètes.* XXXI. Troisième série. *Mélanges*, mis en ordre et annotés par François Veuillot. Tome V (1851-1852). (*P. Lethielleux*), in-8 de VIII-568 pp. (30 fr.). (Ce recueil contient les articles publiés par Veuillot dans l'*Univers* du 2 décembre 1851 au 27 décembre 1852. Il contient entre autres pages célèbres du maître prosateur la diatribe contre Sainte-Beuve et Rabelais, les polémiques sur la « querelle des classiques » avec Mgr Dupanloup, l'apostrophe fameuse à Lamartine au sujet de Marie-Antoinette et le compte rendu des séances du corps législatif où Victor Hugo fut aux prises avec Montalembert).

WILMS (Rosemonde). — *Réflexions d'une innocente.* Un dessin de A. Derain. (*Editions Vega*), in-4 de 68 pp., tiré à 200 ex. sur offset Navarre (30 fr.). Edit. originale. (La floraison d'une âme à la fois distante et familière, audacieuse et retenue. Pensées, poèmes, notations topiques et pittoresques, avec des perles comme celle-ci : « Les beaux visages doivent être comme les beaux horizons : illimités ». Un intelligent dessin de Derain enlève au titre d'« innocente » sa volontaire ironie et restitue à l'auteur sa foncière et fraîche ingénuité, en dépit de beaucoup de science désabusée qui imprègne le texte. Une belle présentation typographique, aérée et de forte structure).

Le Grand Nostradamus. N° 5. Revue d'humanisme et de sciences conjecturales. (*56, faubourg Saint-Honoré*), in-8 (6 fr.). (Le Directeur de cette publication est M. Maurice Privat. Les numéros 1 à 4 sont en vente au même prix).

II. — *Romans, Contes, Nouvelles, Récits en prose*

BALDE (Jean). — *Le Goéland.* (*Bibliothèque reliée Plon*), n° 184), in-16 cartonné de 256 pp. (3 fr. 50).

BASQUEL (Victor). — *Castes,* roman de l'Inde tragique. (*Edit. Jean Crès*), in-18 de 300 pp. (15 fr.). Edit. originale. (L'auteur a exercé de hautes fonctions judiciaires dans nos établissements de l'Inde, comme tel il a eu à juger d'un infanticide résultant d'une situation semblable à celle qu'il relate dans son livre. Ainsi défilent des coutumes, des mœurs, une mentalité qui sont si éloignées des nôtres que le caractère pourtant véridique du récit paraît romanesque à l'extrême).

BORDEAUX (Henry). — *La Maison.* (*Bibl. reliée Plon*, n° 183), in-16 cartonné (3 fr. 50).

BOURGEOIS (Nicolas). — *Le Berceau sous le Beffroi.* (*Plon*), in-18 (12 fr.) ; 50 pur fil (40 fr.). (Cette épopée de la capitale des Flandres a obtenu le prix littéraire de Lille et des Amis de Lille).

CAMI. — *Le Chevaliers du Gai.* Roman de jaquette et d'épée. (*Edit. Baudinière*), in-18 (12 fr.).

MARCHON (Albert). — *Trésor en Espagne.* (*Edit. Bernard Grasset*), in-18 (15 fr.) ; 35 alfa (30 fr.). Edit. originale. (L'auteur du « Bachelier sans vergogne » narre ses rencontres, ses aventures et ses amours au pays de Don Quichotte. Cette humeur narquoise, cette insouciance amusée qui dominent avec le goût du pittoresque chez Albert Marchon, sans préjudice d'une poésie toujours prête à jaillir, donnent aux pages de ce livre une rare saveur de docte gaminerie).

MERREL (Concordia). — *Le marchand de Miracles.* Traduit de l'anglais par Th. et H. de Saint-Segond. (*Plon*), in-16 (12 fr.). Première traduction française. (Du même auteur : « Le collier brisé », roman récemment traduit a été apprécié comme l'un des meilleurs de l'année 1934).

POUGET (Pierre). — *Dans un village jadis tranquille,* roman. (Coll. *du Temps Présent*), in-18 (12 fr.) ; ex. pur fil (25 fr.) ; hollande (35 fr.).

III. — *Poésie*

CHRISTOPHE (Louis). — *Poèmes du dimanche.* Coll. « Les Vingt ». (*Poitiers, Edit. du Beffroi*), in-16 (3 fr.). Edit. originale.

FLORY (Albert). — *Le Livre de la Mort,* poèmes. (*Saint-Félicien-en-Vivarais, « Au Pigeonnier »*), in-16 carré de 155 pp., tiré à 400 ex. sur vélin Montgolfier (15 fr.). Edit. originale. (En la brève formule de huitains, de quatrains, de strophes, le poète fait tenir une matière de forte densité. Des images, des idées et les jeux alternés du sentiment fugace et de la pensée réfléchie se déroulent avec une captivante diversité. Le grand art de l'épigramme, celle-ci entendue au sens antique et classique du terme, fait de ce recueil quelque chose de très traditionnel en même temps, car s'y justifie cette définition de l'art élémentaire : « Enlever ce qu'il y a de trop »).

TYANE (Elie). — *Le Château merveilleux,* poème. (*Alger, Alfred Chéhab*), in-16 (5 fr.). De la coll. « Auteurs Libanais de Langue française ».

IV. — *Histoire*

BESLIER (G.-G.). — *Le Sénégal.* Les Empires noirs et la pénétration européenne. La France civilisatrice au Sénégal. L'Ère négrière. Le siècle des Missions. La France civilisatrice au Soudan. Préface du Colonel Ferrandi. (*Payot*), in-8 de 224 pp., avec 5 croquis dans le texte et 14 gravures hors texte (15 fr.). (Mme Beslier en entreprenant ce vaste travail d'érudition qui fait ressortir le véritable miracle accompli par la France au Sénégal met en lumière le rôle accompli par tant des nôtres : prêtres, religieuses, soldats, marins, fonctionnaires, colons ou commerçants qui sont morts pour la cause de l'expansion française en Afrique. Ce livre fera mieux comprendre la force du lien établi par les sacrifices et les résultats entre les Français et leurs frères noirs et il fortifiera les raisons que l'on a d'être fiers de notre empire colonial et de le chérir d'un grand amour).

BOISSY (Gabriel). — *L'art de gouverner selon les Rois de France* tiré de leurs œuvres, lettres, mémoires et écrits divers et précédé d'une introduction à la sagesse de France. (*Edit. Bernard Grasset*), in-8 petite couronne (12 fr.). L'édit. originale est tirée à 30 lafuma (50 fr.) ; 10 arches (70 fr.) ; 5 japon (100 fr.). (En s'appuyant sur des faits historiques incontestables, tirés de documents officiels, l'auteur fait un exposé de la doctrine royale dans sa vérité essentielle. Il montre le parallélisme des idées qui est commandé à la politique des rois et la forme de sagesse pratique inhérente au génie français. C'est à titre documentaire, et en dehors de toute question de prosélytisme, un des ces livres de « complément » qui sont utiles à l'histoire pour fixer la nature des idées générales).

CHAPIER (Georges). — *Une Vendée savoyarde. Le soulèvement de la Vallée de Thônes* (3-9 mai 1793). (*Chez l'auteur, Lyon, 8, rue J. M. Duclos*), in-16 de 30 pp. (5 fr.). Edition originale. (Ce travail fait revivre les dramatiques péripéties d'un épisode peu connu de l'histoire de Savoie et il met en relief la figure si touchante de Marguerite Frichelet qui en fut l'héroïne. Le récit consciencieux, impartial, fait parler les faits eux-mêmes et il a l'éloquence prêtée par les beaux sacrifices aux paroles qui les retracent avec fidélité).

JACOBY (Jean). — *Souvarov.* 1730-1800 (*Payot*), in-8 de 332 pp. (25 fr.). Edit. originale. (Ce que fut pour la France Jeanne d'Arc ou Bayard, Souvarov l'est pour la Russie. En lui s'épanouit le génie militaire de sa race. On ne suivra pas sans intérêt passionné le récit de cette existence, existence de soldat qui gagna tous ses titres à la pointe de l'épée : comte, prince d'Italie, feld-maréchal généralissime Au cours de soixante-dix ans de cette histoire du XVIIIe siècle russe, traversée de combats, de révolutions de palais, d'émeutes, de conquêtes, de fêtes inimaginables et dominée par les figures de Pierre Ier et de Catherine II, on voit se détacher la personnalité puissante du feld-maréchal Souvarov, incarnation glorieuse de l'âme russe de toujours).

LANGLE DE CARY (Général de). — *Souvenirs de commandement.* 1914-1916. Préface du Maréchal Franchet d'Esperey. (*Payot*), in-8 de 292 pp., avec un portrait et 4 croquis (25 fr.). Edit. originale. (Il n'est plus contestable à cette heure que le Général de Langle de Cary fut un grand homme de guerre, ses souvenirs mettent en évidence deux phases du combat que ce chef a marquées de la valeur de sa décision personnelle : la bataille de la Meuse des 27 et 28 août 1914 et les débuts de Verdun en 1916. La décision, l'énergie et les ressources d'habileté qui lui étaient propres et à quoi l'illustre préfacier rend hommage apparaissent en pleine lumière dans ces pages).

SEGER (Gerhart). — *Oranienbourg.* L'enfer des camps de concentration hitlériens. (*Edit. Jean Crès*), in-18 (9 fr.). (Cet ouvrage remis en vente à l'occasion des événements de la Sarre est dû à la plume du député Seger : ses accusations sont précises et catégoriques. On ne peut, en ayant terminé la lecture, manquer de se poser à nouveau la question : « les Allemands ont-ils réalisé ce miracle de parvenir à s'instruire sans parvenir à se civiliser ? »)

VAN WEHRT (Rudolf). — *Tannenberg.* Août 1914. Traduit de l'allemand par R. Jouan. (*Payot*), in-8 de 256 pp., avec 9 croquis. (Première monographie complète, écrite d'après les Archives du Reich et des sources russes jusqu'alors inexploitées de la fameuse bataille en Prusse orientale. Le nom de Hindenburg est attaché à cet important fait d'armes qui coûta aux Russes 150.000 morts et 92.000 prisonniers et se déroula de manière si extraordinaire. Le récit en est fait par l'auteur en se plaçant tantôt du côté russe, tantôt du côté allemand).

Sciences

I. — *Philosophie, Religions, Morale, Esotérisme*

BRIERRE-NARBONNE (Jean). — *Exégèse rabbinique des prophéties messianiques.* *Exégèse talmudique des prophéties messianiques.* (*Paul Geuthner*), gr. in-4 de IV-120 pp. (50 fr.). (Cet ouvrage traite du messianisme talmudique en relation avec les prophéties messianiques de l'Ancien Testament. Il se divise en 2 parties : *Etude littéraire sur le Talmud et le Messianisme talmudique ; Textes messianiques du Talmud en hébreu ou araméen.* La 1re partie est précédée d'une étude sur l'Herméneutique des Rabbins, elle comprend : Origines du Talmud, Les Prétannaïtes : Hittel et Chammaï, les Tannaïtes. Divisions du Talmud. Le Misnah. Rabbins cités. La Tosefta. La Ghémara. Le Talmud de Jérusalem, de Babylone. Les Saboraïm. Les Geonim. Le Messie dans la Misnah, dans la Ghemara, dans le Talmud de Jérusalem et de Babylone, dans la Tosefta ; La 2e partie : Passages messianiques de la Misnah, du Talmud de Jérusalem, du Talmud de Babylone, de la Tosefta).

FAULHABER (Cardinal), archevêque de Munich. — *Juifs et Chrétiens devant le racisme.* Traduit par Pierre A. Depon et l'abbé Raymond Dulac (*Fernand Sorlot*). (Ces pages documentaires que leur double caractère historique et théologique rend précieuses sont révélatrices aussi à beaucoup d'égards. Publiées malgré le « Bureau de Police politique Bavarois » elles éclairent l'opinion publique sur des points de doctrine et de fait qui gagnent à être examinés avec sagesse et sang-froid).

II. — *Sciences sociales et politiques, Economie politique*

ANDRE-MASSON. — *Les Horizons libres. Isolement méditatif d'un jeune au milieu des batailles politiques.* Préface de Georges Scapini, député de Paris. (*Edit. de l'Œuvre Latine*), in-18 de 127 pp. (10 fr.). Edit. originale. (C'est à des livres de ce genre qu'on se reportera plus tard lorsqu'on voudra fixer l'exacte physionomie morale des générations d'après guerre. Anxiété et espérance, désir d'action et incertitude sur la route à suivre, ardente volonté d'efficaces réalisations et scepticisme politique, tout cela se livre un combat dans les jeunes âmes d'aujourd'hui. C'est donc une confession, une pièce d'archives psychologique, une position de pensée actuelle que nous offre cette étude où se mêlent des réflexions sagaces, une immense bonne volonté, quelques idées préconçues et cette douloureuse révolte d'un esprit qui ne peut pas, comme il le voudrait, faire aller de pair les doctrines et les événements. Mais le texte prend fin sur « Vive la France » et cela nous rassure quant à la route que suivra l'auteur).

FAYOLLE (A.). — *La vérification des Sociétés par l'Administration de l'Enregistrement.* (*Dalloz*), in-4 de 192 pp. (50 fr.).

LALOU (Henri). — *Les lois imaginaires.* 3e édition revue. 1935. (*Dalloz*), in-8 de 56 pp. (8 fr.).

LAMBERT (Jacques). — *Les Operai liberti. Contribution à l'histoire des droits du patronat.* (*Dalloz*), in-8 de 250 pp. (50 fr.).

LENTZ (Jean J.). — *La lutte contre la tuberculose dans le Grand-Duché de Luxembourg.* Etude sociale et recueil de textes. (*Luxembourg, Impr. Joseph Beffort*), in-8 de 138 pp. (15 fr.). (Cette étude montre comment on a organisé dans le grand-duché les moyens de préservation et de guérison de ce mal, en large partie « social », qu'est la tuberculose, mal qui cause la mort dans ce pays de 150 sur 100.000 personnes par an. Mais les observations et les réflexions de l'auteur valent pour les autres pays puisqu'il fait ressortir qu'avec des lois meilleures, une plus sage organisation du travail, la lutte contre la débauche et l'alcoolisme, bref avec un ensemble de mesures préventives et préservatrices, le fléau recule automatiquement).

PIETRI (François). — *La Réforme de l'Etat au XVIIIe siècle.* (*Editions de France*), in-8 écu (20 fr.) ; ex. sur alfa (39 fr.).

POIRET (Paul). — *Art et Phynance.* Préface du Docteur J. C. Mardrus. (*Edit. Lutetia*), in-18 illustré de 16 hors texte (15 fr.). (L'auteur fait dépendre la misère de la plupart des artistes des manœuvres d'une « maffia » de financiers cosmopolites dont il dénonce les méfaits « Livre de courage et d'héroïsme, dit le préfacier »).

Hector TALVART.

N. B. — Les communications et les ouvrages concernant cette rubrique doivent être adressés directement à M. Hector Talvart, rédacteur aux Nouvelles Littéraires, 26, rue Jourdan, La Rochelle.

Le Gérant : H. VASSEUR

I. P. — 16, rue du Croissant, Paris (2e)
M. DODEMAN, imprimeur

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

AU SPECTACLE

LE THÉATRE

PAR JACQUES COPEAU

LES AMANTS TERRIBLES et *DO MI SOL DO !*

La première de ces deux comédies est de M. Noël Coward, adaptée par M. Claude-André Puget et Mme Virginia Vernon. On la joue au Théâtre Michel. M. Paul Géraldy a signé la seconde. Vous la verrez à la Michodière. Ce sont deux marivaudages en forme de quadrille. Ils ont l'air de se ressembler, par la position des personnages. Ils diffèrent beaucoup l'un de l'autre, par le ton et par le contenu.

Blanche Montel et Victor Boucher, dans DO, MI, SOL, DO !

Voici ce qui se passe au Théâtre Michel : Daniel et Annette ont été mariés ensemble. Ils se sont adorés. Ils se sont déchirés. Ils se sont battus. Et ils ont divorcé. Ils se remarient chacun de son côté. Daniel avec Lucie, Annette avec Victor. Le hasard fait que les deux nouveaux couples se rencontrent dans le même hôtel la nuit de leurs noces. Avant qu'elles ne soient consommées, Daniel et Annette ont repris ensemble le train pour Paris. Ils recommencent à s'adorer, à se déchirer, à se battre. Les deux abandonnés ont fait connaissance. Ils retrouvent les deux terribles au moment où ceux-ci ont pris la résolution de se séparer à nouveau et pour toujours. Une courte trêve réunit les quatre personnages diversement divisés autour du café au lait matinal. Or Lucie et Victor se prennent à leur tour de querelle. Ils en viennent aux mains, cependant qu'Annette et Daniel, qui se sont rapprochés en souriant, gagnent la porte...

Ce dénouement, ou plutôt ce final, n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans la pièce. Il est voulu, factice et peu convaincant. Mais on n'en tient pas beaucoup de rigueur aux auteurs qui nous ont divertis pendant trois actes, presque sans défaillance. La trame est légère et le dialogue futile. C'est un jeu, mais réussi. Une sorte d'improvisation, sur des thèmes à la fois très simples et très variés. Une gageure, mais pour la tenir il faut du talent. Celui de M. Claude-André Puget s'accorde bien, dans la circonstance, à celui de M. Noël Coward, qui lui-même fait penser à celui de M. Sacha Guitry. L'acte le meilleur est le deuxième, qui n'est fait que d'un long dialogue entre Annette et Daniel, de leurs étreintes, de leurs attendrissements, de leurs ivresses de leurs vivacités, de leurs colères et de leurs batailles. Il est plein de développements scéniques heureux, d'épisodes saugrenus, de *gags* plaisants, et se termine par un aimable pugilat, à la fois fantaisiste et réaliste, auquel les acteurs ne semblent pas prendre moins d'amusement que le public. Ils sont d'ailleurs très bons, les acteurs. Mlle Suzy Prim et M. André Luguet donnent de l'entrain, du pittoresque et de la vérité à des personnages qui sont dessinés librement, avec un humour qui confine tantôt à la comédie et tantôt à la farce. Mlle Suzet Maïs est servie par des dons qui la prédestinent à une fantaisie un peu mécanique mais spirituelle. Elle a du charme et de l'acidité. M. Jean Wall ne manque ni d'autorité, ni de naturel. C'est lui qui a réglé la mise en scène. On est peu habitué, sur les petits théâtres du Boulevard, à en voir d'aussi intelligente, d'aussi juste, d'aussi variée. Je pense que, sur ce point, les efforts de quelques théâtres et ceux du cinéma ont mis les esprits en éveil. Et je constate une fois de plus, avec plaisir, qu'il y a à Paris, dans des genres et à des degrés divers, un personnel dramatique nombreux, dont le talent ne demande qu'à être appelé au service de la cause théâtrale.

Voyons maintenant de quoi est faite la comédie de M. Géraldy. De désirs qui se croisent, et des commodités de ces désirs. De mains qui s'échangent et de pas qui s'entremêlent, comme aux figures de la danse. Deux hommes et deux femmes. L'un de ces hommes avec l'une de ces femmes forment un couple de gens mariés. Mais l'homme a une maîtresse qui est la femme divorcée de l'ancien couple dont le mari rendu au célibat est l'amant de l'autre femme encore retenue dans les liens du mariage. Les uns et les autres ignorent leur situation réciproque. Chacun d'eux nourrit sur son partenaire les illusions d'usage. Mais l'amant divorcé ne souhaiterait rien tant que d'épouser son amante mariée. Et réciproquement l'homme en puissance de femme, s'il était libre, n'hésiterait pas à se remarier avec l'objet de sa flamme pour peu que cet objet eût rompu son attache... Cela paraît un peu compliqué et confus dès qu'il s'agit de l'exposer en paroles. Mais sur la scène, et sous la forme d'êtres de chair et d'os, rien n'est plus clair, ni même plus schématique. Donc aussitôt que Georgette, déconjugalisée, aura découvert que son ancien mari a pour maîtresse la femme de son nouvel amant, elle poussera André à épouser Jacqueline dont le divorce libérera Michel pour en faire son époux à elle, Georgette. Et André, qui aime les situations nettes, convaincra Jacqueline de demander ce divorce que Michel ne fera pas de difficultés d'accepter. Mais, la décision prise et les formalités engagées, Jacqueline, qui est un peu molle, pas très intelligente, mais qui a de l'instinct, ne tardera pas à s'apercevoir que le mari qu'elle va perdre avait du prix comme mari et prend du charme en s'éloignant, que d'autre part l'amant qu'elle se prépare à épouser est en train de se conjugaliser à vue d'œil, de perdre son prestige amoureux en se chargeant de tous ces soins, de cette prévoyance et de cet esprit légèrement critique et querelleur dont une femme ne se passe guère chez un mari mais qui l'éloigment de lui pour goûter l'amour ailleurs. Alors Jacqueline hésite, réfléchit, se reprend. Et il faudra bien avoir recours, pour sortir de là, à la conclusion que vous sentez venir. C'est qu'un homme ne peut se contenter d'une femme — ainsi que bien des expériences l'ont prouvé — non plus qu'une femme ne peut se contenter d'un homme — ce que les conventions du monde ne nous avaient pas encore autorisés à constater aussi crûment. Et les deux hommes de la pièce ne l'admettraient peut-être pas sans y être un peu aidés. Il faudra que les deux femmes se rencontrent, fassent connaissance, s'expliquent à mots couverts. Et pour que le quadrille soit dansé selon sa forme et selon sa loi, Michel ressaisira la main qui lui échappait, André redemandera celle qu'il avait laissée, et chacun d'eux, avec un sourire, balancera sa dame dans les bras du voisin, heureux époux autant qu'heureux amant.

Tout cela ne se passe pas entre cœurs intacts, et ne reluit pas d'une morale éblouissante. Il faut même une certaine endurance et un peu de distraction, en dépit du perfide agrément, de l'esprit, et d'une décence trompeuse, pour regarder s'ébattre entre les liens qu'ils tordent, dénouent, renouent, ces lâches animaux humains ; pour écouter pendant trois heures ou presque ces intarissables parleurs sur eux-mêmes, uniquement occupés de soi, ne connaissant que les nuances de leurs caprices, les blandices et le redoublement de leurs aises dans le plaisir.

* * *

L'art de M. Paul Géraldy est de donner l'apparence d'un style à ces déliquescences. Tout ce qui, dans *Les Amants Terribles*, n'est que *sketches* brossés un peu à la diable et non sans quelque saveur d'improvisation, se ressent dans *Do Mi Sol Do !* d'un dessin assez soigneux, assez conscient, assez épuré même, pour évoquer la leçon classique. M. Géraldy s'est assigné la tâche, s'est attribué la spécialité de ne faire parler ses personnages que d'amour, de les disposer tantôt autour d'une table de thé, tantôt d'une coiffeuse, aux abords d'une chaise-longue ou d'un lit, tantôt de les faire danser, sans jamais rompre le tête à tête, sans jamais recourir au moindre intermédiaire, même pour ouvrir ou fermer les portes, et sans jamais admettre que la trame du discours soit déchirée par une circonstance, un accident venus du dehors. On ne peut nier qu'il y réussisse. Cette donnée technique semble préexister au choix du sujet et des personnages. Cette convention, cette contrainte semblent guider l'auteur et le soutenir dans ses démarches. Ce n'est pas à lui qu'on reprochera des abus de mise en scène, ni de laisser contaminer le théâtre par des effets de cinéma. Il sait faire passer et repasser son action par un trou d'aiguille, l'allonger sans l'alourdir, tirer de ses personnages en état de loisir beaucoup plus d'explications verbales qu'ils n'ont de substance intime, sans gâter pourtant le loisir que les spectateurs s'accordent de les écouter. Les Américains ont un mot pour qualifier ce genre de pièces : *talky plays*, pièces bavardes. Je crois avoir déjà cité ce mot d'un ancien disant du théâtre français qu'il est un *vrai parloir*. Il n'était peut-être pas sans nécessité que M. Baty prît l'offensive contre le mot, et qu'il se proposât de mettre en valeur d'autres éléments du drame. Mais il n'est pas inutile non plus de constater qu'il est peut-être plus facile d'accrocher le jeu de l'acteur et l'intérêt du public aux mille aspérités d'un spectacle pittoresque, que de s'avancer sans béquilles sur un plateau sans artifice. La difficulté se résout souvent par l'adresse. M. Géraldy est un virtuose.

* * *

Ses interprètes ne le sont pas moins. Le jeu de M. Victor Boucher, établi sur tant de succès personnels, ne vise plus à nous réserver des surprises. Il inspire une sécurité pour laquelle ses auditeurs lui témoignent autant de reconnaissance que de sympathie. M. Marcel André offre une silhouette moins tranchée, des effets moins étudiés, mais il plaît par sa bonhomie, son air sans prétention, sa facilité dans le naturel. Mme Huguette Duflos est une jolie femme dont le talent de comédienne, un peu incertain, ne paraît pas déplacé dans un personnage flou, comme celui de Jacqueline. Et Mme Blanche Montel, qui est aussi très belle, qui possède un beau timbre et de la distinction native, joue Georgette avec un charme rare.

Jacques COPEAU.

LE GRAND PRIX DU CINEMA
agriculteurs (Trinité 36-79)
bonaparte (Danton 12-12)
MARIA CHAPDELAINE
En semaine : Matinée 3 h. Soirée 9 h.
Sam., Dim. : Mat. 2 h. 30. 5 h. Soir. 9 h.

La Musique

Faust et ses musiciens

C'est avec un plaisir extrême que l'on voit nos grandes associations symphoniques s'engager dans une voie heureuse : la dernière semaine, les concerts Pasdeloup groupaient leur programme entier autour de « l'Opérette française », cependant que l'orchestre Lamoureux se consacrait absolument aux Faust. Il est excellent de piquer ainsi l'attention de l'auditeur — elle en a besoin — et j'espère bien que cette politique des « numéros spéciaux » possède ici la même vertu qu'elle montre depuis longtemps dans l'ordre du journal ou de la revue. Voilà de « l'économie dirigée », incontestable celle-là !

Pour l'opérette, M. Wolff a concentré son attention sur la période « classique », puisant d'abord à l'intarissable source Offenbach, continuant par Lecocq, Terrasse, Messager, pour arriver jusqu'à Reynaldo Hahn. Jadis, nous étions un peu bien sérieux et je ne crois pas qu'un tel programme eût été possible : l'on confondait volontiers alors musique sévère et bonne musique. Il est absolument inutile de laisser au théâtre le monopole de la légèreté, pour imposer au concert le seul privilège de l'austérité. Je souhaite donc vivement que le programme s'élargisse, qu'il remonte aux précurseurs, qu'il descende aux successeurs.

Avec le thème de Faust, nous sommes comblés, que notre humeur soit plaisante ou sévère. La matière poétique est si vaste ici que chaque musicien put y choisir ce qui convenait le mieux à son tempérament. Parlons seulement de Gœthe dont la postérité musicale est abondante, et peut-être n'est pas éteinte. Le choix de M. Bigot, qui reparaissait à la salle Gaveau, allait du Faust de Schumann, de la Faust-Ouverture wagnérienne et de la Faust-Symphonie, de Liszt, jusqu'au Méfistofele, de Boïto et à la Procession nocturne, de M. Rabaud, non sans incorporer Gounod et Berlioz, bien entendu, ni sans saluer Schubert au passage, avec sa Marguerite au rouet. Les raffinés sans doute eussent-ils désiré de trouver un peu plus d'inédit, ce qui certes ne nous eût pas égaré jusqu'au Belge Pellaert ou jusqu'à notre Mlle Bertin, mais ce qui pouvait nous révéler le Faust de Spohr, qui est le premier, et d'un maître que Schumann considérait comme « un rayonnant modèle » !

Pour Schumann, lui-même, l'on pourrait sans dommage augmenter sa part. Je ne sais s'il n'est pas le musicien qui est allé le plus profondément dans la pensée de Gœthe, dans cet univers immense qu'il abordait avec autant de respect que de crainte. Le Faust de Schumann est un chef-d'œuvre que l'on se doit d'évoquer toujours si l'on songe à Gœthe et à son grand ouvrage.

Quant aux seigneurs Wagner et Liszt, on est moins sûr qu'ils aient trouvé là l'occasion de donner leur mesure. La Faust-Symphonie est en réalité un poème symphonique et non pas le meilleur de Liszt. L'ouverture de Wagner, elle, a surtout un intérêt historique et je vais vous dire lequel, car je ne crois pas qu'on l'ait souvent signalé. Il y a dans Tristan un motif infiniment célèbre, celui du Regard, que le violoncelle chante avec tant d'expression dès la dix-huitième mesure du prélude. Or ce motif figure à la Faust-Symphonie et il est classique de penser que Wagner, assez coutumier du fait, l'emprunta de son futur beau-père. Je l'ai cru comme tout le monde jusqu'au jour où M. Alexandre Moret, pour qui la musique n'a pas plus de secret que l'égyptologie, me fit remarquer que le thème fameux de Tristan se trouve bien dans la symphonie de Liszt, mais qu'il appartient d'abord à la Faust-Ouverture de Wagner en personne !

Eh bien ! il n'est pas facile pourtant de voir clair dans cette histoire. Wagner écrivit son ouverture en 1840, c'est vrai, mais la remania en 1855, lorsque Liszt avait lui-même composé son Faust. N'en concluez pas davantage qu'il faut revenir à l'opinion traditionnelle, et que décidément le gendre était un pillard : la correspondance de Wagner et de Liszt semble bien prouver que chacun ignorait la partition de l'autre, et prouve en tout cas (lettres de mars 1855) que Wagner communiqua la sienne le premier.

Et maintenant, par ces jours de l'hiver, in angello cum libello, revenez de la musique à la poésie mère, en rouvrant le Grand Faust de Gœthe dans cette admirable édition que nous devons depuis deux ans à Henri Lichtenberger et à la « Collection bilingue ».

André GEORGE.

LE CINÉMA

Joséphine Baker, dans ZOUZOU

ZOUZOU. — THE GAY DIVORCEE. — RAPT

Il me souvient de ma découverte, pour moi-même, de Joséphine Baker, il y a un certain nombre d'années déjà. J'avais quitté, au milieu du spectacle, la salle où l'on jouait une pièce fort littéraire, assez ennuyeuse et dépourvue à un degré inimaginable de force explosive. En ce temps-là, le Théâtre des Champs-Elysées était music-hall, avec girls, promenoir et tous les accessoires obligés du genre ; on y représentait, depuis deux ou trois jours, la fameuse *Revue Nègre*, dont personne ne parlait encore et qui semblait devoir sombrer dans l'indifférence. Je ne sais quel diable me piquant, j'entrai. Impression foudroyante ; atmosphère chargée de poudre. Une compagnie de quarteronnes, de mulâtresses, de danseurs aux faces de bitume et aux dents éclatantes, de joueurs de saxophone qui improvisaient furieusement ; un rythme trépidant qui vous possédait dès qu'on avait tranchi le seuil ; une sensation inoubliable de perte de sa propre personnalité, de folie collective obsédante. Et, au milieu de ces femmes forcenées, déchaînées, l'étoile naissante au nom encore obscur, à peu près nue, étrangement contorsionnée, remplissant la scène, imprimant la cadence de son corps au public clairsemé, envoûté, poussant les sonorités de sa voix chaude et bizarre, enrouée et aiguë, humaine et animale, instrument d'une âme sauvage habitée des démons de l'exaltation physique et de la mélancolie.

Plus tard, sans doute, cet exotisme canaille s'est terriblement vulgarisé et assagi. Paris a émoussé le vif des contours et arrondi les angles ; le succès et la gloire ont un peu sucré la verdeur de cet art populaire, primesautier. Cependant, la Joséphine Baker d'aujourd'hui doit beaucoup à l'adolescente des boîtes de Harlem importée en Europe ; la saveur des mêmes épices brutales brûle sous la peau de la vedette éduquée, assouplie à des astuces plus civilisées. Malgré les leçons et les concessions, c'est toujours, plus qu'une actrice de métier et de discipline, une comédienne de choc et de détente, un élément de la nature brusquement jeté sur le plateau ; c'est surtout, quoique peu de gens le sachent et qu'elle-même ne s'en soucie guère, une tragédienne née, une de ces femmes qui dépassent sans cesse le texte qu'elles disent, la scène qui leur sert de tremplin, dont la puissance rompt les limites ordinaires du jeu et touche en nous une corde cosmique, répond à notre besoin de concevoir des types éternels et de les incarner dans un petit nombre de visages.

Evidemment, *Zouzou* (1) ne lui fournit pas un cadre et une matière où elle puisse déployer à fond son dynamisme, sa virulence, sa tristesse désespérée coupée de saccades frénétiques, ses magies de sentiment et de sexualité. Sur le thème (que j'ai déjà salué quelquefois au cours de ma carrière de critique de l'écran), de la pauvre débutante qui remplace au pied levé la vedette et remporte un triomphe, de l'héroïne qui sacrifie amèrement son amour et que la richesse et la célébrité ne consoleront pas, sur ces antiques arguments elle ne pouvait que broder une variation d'une couleur originale sans nous livrer jamais qu'à certains détours, et brièvement, l'essence même de son génie fantasque et douloureux, tout pétri de sensualité et de mort. Carlo Rim a usé de beaucoup d'adresse au cours du développement du motif et Marc Allégret a tourné avec tact et avec goût un film dont le mouvement ne faiblit pas et dont les images de music-hall sont certainement les meilleures que nous ait jamais offertes une bande européenne. Ce premier essai réussi, nous n'avons plus qu'à attendre l'œuvre tragique et dionysiaque que l'on écrira, je l'espère, pour Joséphine Baker. Voilà sa véritable prédestination cinématographique. Le court passage où elle pleure l'agonie du Père Mélé, la scène du renoncement muet devant le mur de la prison ne nous permettent pas de traiter à la légère les dons d'émotion qu'elle révèle. Nous connaissons déjà, d'autre part, l'ensorcellement de sa danse et nous savons que son corps garde mémoire des plus anciens rites d'hallucination de la tribu.

* * *

The gay divorcee (2) ne manquera pas d'amuser un nombreux public. C'est une bande allègre et sans prétentions, semée de plaisanteries et de gags ingénieux, pleine de fort belles filles. On y chante et on y danse à tout bout de champ et Fred Astaire, principal protagoniste, témoigne d'une virtuosité et d'une élégance incomparables.

Je signale la sortie de *Rapt* (3), film que j'ai analysé il y a quelques semaines et dont la haute valeur mérite qu'on le distingue particulièrement.

Alexandre ARNOUX.

(1) Moulin-Rouge.
(2) Cinéma de l'Avenue.
(3) Cinéma du Panthéon.

25e semaine
ciné-opéra (Opéra 97-52)
SEULEMENT
ANGÈLE
de MARCEL PAGNOL
Perm. de 1 h. 30 à 8 h. - Soirée 9 h.

CINEMA EDOUARD VII
Luis TRENKER
LE FILS PRODIGUE
(DER VERLORENE SOHN)
FEERIE DE LA NEIGE
COURSE FOLLE EN SKI

RADIO

En recevant l'autre soir quelques journalistes dans son bureau, rue de Grenelle, M. Georges Mandel, notre Talleyrand des ondes, a eu un mot fort juste : « Il y aura toujours, et surtout en radiophonie, plus de postes et d'emplois qu'il n'y a de gens dignes de les occuper. »

Arrivée à sa majorité, la radio va, en effet, être réorganisée et pourvue d'un conseil judiciaire, pourvue aussi de « chefs » nouveaux, aussi bien dans le domaine administratif que technique et artistique. L'esprit dont s'inspirent les nombreuses réformes entreprises sera, si l'on se réfère aux déclarations de M. Georges Mandel, extrêmement libéral et aura le souci d'utiliser les « compétences ». Mais sur combien de « compétences » la radio peut-elle compter ?...

Avec un esprit réaliste auquel on doit rendre hommage, M. Georges Mandel a fait l'autre jour devant nous le tour de toutes les questions, à l'exclusion d'une seule — sans doute parce qu'elle échappe à son action — la radio scolaire. Le problème dépend de son vis-à-vis, le ministre de l'Education nationale, M. Mallarmé, qui fut précisément le prédécesseur de M. Georges Mandel au ministère des P. T. T... On peut espérer que l'aménagement de la radio scolaire va entrer enfin dans la voie des réalisations.

Au point de vue instructif et artistique, on conçoit aisément les services qu'elle est appelée à rendre, en ouvrant devant de jeunes intelligences toutes sortes d'horizons, en leur permettant de prendre une sorte de contact multiple avec le vrai. On fait grâce au lecteur de développements sur ce point, les programmes à établir pouvant épuiser toute une gamme de créations originales.

L'essentiel sera encore de rendre ces programmes vraiment attractifs, pour ne pas imposer un pensum supplémentaire aux élèves ; il est constant que l'enfant est surtout un visuel et que l'attention, par le truchement de l'oreille, ne se soutient que dans la mesure où l'on arrive à intéresser son jeune auditoire. La chose vaut d'ailleurs aussi bien pour d'autres publics qu'il ne s'agit pas d'enseigner.

Dans ces conditions, il sera nécessaire d'affecter à ces émissions de la radio scolaire un rôle nettement défini : une sorte de valeur d'illustration en marge des cours mêmes. Il ne saurait en aucun cas, être question de confier à la radio les missions dont s'acquitte, à l'heure actuelle, le professeur. Il y a donc tout à créer dans cet ordre d'idées et quand on songe à ce qu'il y a à créer, on ne peut s'empêcher de penser aux magnifiques débouchés qui s'ouvrent devant les carrières libérales qui se plaignent et s'affligent de leur « embouteillage ». La radio scolaire peut et doit mobiliser des activités neuves pour préparer à l'éducation des générations qui nous suivent des « équipes » susceptibles de faire, en la matière, de l'inédit.

L'organisation de la radio scolaire avec un tel personnel spécialisé pourra, par ailleurs, éminemment influer sur la radio tout court ; initié très tôt aux joies de la T. S. F., l'élève, auditeur de demain, se montrera beaucoup plus difficile que ses devanciers sur la tenue des programmes. Il sera amené forcément à toujours rechercher dans la radio cet élément spirituel qui participe à sa formation d'homme. C'est pourquoi la radio scolaire s'avère comme une des formes de la T. S. F. les plus urgentes à mettre au point. La radio à l'école, c'est l'école de la radio !

Pierre DESCAVES.

Jacques Rouché

◆ *La promotion de M. Jacques Rouché au grade de Grand-Officier de la Légion d'honneur a été accueillie avec la plus vive sympathie dans les milieux de théâtre. La simplicité de M. Rouché est aussi connue, en effet, que sa modestie. S'il a beaucoup fait pour les Lettres et pour les Arts, qu'on se rappelle sa direction de la Grande Revue et celle du Théâtre des Arts, s'il a été parmi les premiers à mettre en valeur des hommes comme Lalique et Desvallières, comme Jacques Copeau, Jouvet et tant d'autres, il est le seul à ne pas s'en souvenir. Ses gestes de Mécène, il semble les faire à son insu et se borne ensuite non moins que le succès de son goût en toutes choses.*

A LA RECHERCHE D'UNE MYSTIQUE

A Drieu La Rochelle — par CARLO RIM

...ou M. Virgule et les idoles